This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

MÉLANGES
TIRÉS D'UNE GRANDE
BIBLIOTHEQUE.

N

MÉLANGES
TIRÉS D'UNE GRANDE BIBLIOTHEQUE.

N

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

HUITIEME PARTIE.

Livres de Philoſophie, Sciences & Arts du ſeizieme ſiecle.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

840.9
M526
v.13

Ref-Stacks
Nijhoff
5-3-50
70495

6-27-50 mf

AVERTISSEMENT.

Plusieurs de nos Souscripteurs & des Lecteurs des Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque *, paroissant embarrassés de savoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà été publiés , & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François , *pour lesquels il a été ouvert une souscription au mois de Juillet dernier , en voici une note exacte.*

MÉLANGES tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A.

BIBLIOTHEQUE Historique à l'usage des Dames , suivie d'un extrait de la Conquête de Constantinople , par Geoffroi de Villehardouin , & de celui de la Vie de S. Louis , par le Sire de Joinville.

II. VOL. B.

MANUEL des Châteaux , ou Lettres contenant des conseils pour former une Bibliotheque Romanesque , pour diriger une Comédie de société , & pour diversifier les plaisirs d'un sallon.

III. VOL. C.

PRÉCIS d'une Histoire générale de la vie privée des François , dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D.

Tome premier de la Lecture des Livres François , considérée comme amusement. Premiere Partie.

LIVRES des treizieme , quatorzieme & quinzieme siecles.

V. Vol. E.

Tome II de la Lecture des Livres François.
Seconde Partie.

Suite des Livres du quinzieme siecle.

VI Vol. F.

Tome III de la Lecture des Livres François.
Troisieme Partie.

Fin des Ouvrages du quinzieme siecle.

VII Vol. G.

Tome IV de la Lecture des Livres François.
Quatrieme Partie.

Poésies du seizieme siecle.

VIII. Vol. H.

Tome V de la Lecture des Livres François.
Cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section I.

Section II.

IX Vol. I.

Tome VI de la Lecture des Livres François.
Cinquieme Partie.

Livres de Théologie & de Jurisprudence du seizieme siecle.

X Vol. K.

Tome VII de la Lecture des Livres François.
Premiere suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section III.

Section IV.

XI. Vol. L.

Tome VIII de la Lecture des Livres François.
Septieme Partie.

Grandes Affaires & Plaidoyers du seizieme siecle.

XII. Vol. M.

Tome IX de la Lecture des Livres François.
Seconde suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section V.

Section VI.

XIII. Vol. N.

Tome X de la Lecture des Livres François.
Huitieme Partie.

Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

Fin de l'Avertissement.

DE

DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

IL est très-vrai qu'il y a bien peu de Livres de Philosophie, de Sciences & d'Arts écrits en François pendant le courant du seizieme siecle, que les Dames & les gens du monde puissent lire aujourd'hui; on doit convenir que cela vient en partie du mauvais style dans lequel on écrivoit alors sur toutes sortes de matieres, & en partie aussi de ce que les connois-

ſances philoſophiques n'étoient pas auſſi étendues qu'elles le ſont aujourd'hui. Cependant il ne faut pas douter que pendant ce ſiecle elles neuſſent déjà fait de grands progrès. C'eſt depuis cette époque que nous nous ſommes rendues propres toutes les connoiſſances des Anciens, non pas que leurs Ouvrages aient tous été traduits, mais parce que les Langues Grecque & Latine étant devenues plus généralement connues, & les Auteurs qui ont écrit dans ces Langues ayant paſſé entre les mains de tout le monde par la voie de l'impreſſion, nous nous ſommes bientôt trouvés en état de n'avoir qu'à perfectionner les connoiſſances anciennement acquiſes; c'eſt ce que l'on a commencé à faire à la fin du ſeizieme ſiecle, ce que l'on a continué avec le plus grand ſuccès pendant tout le cours du dix-ſeptieme: le dix-huitieme dure encore, & peut eſpérer de voir mettre à fin une ſi belle & ſi glorieuſe entrepriſe.

Pour ſuivre avec méthode cette marche de l'eſprit humain, commençons par examiner quels ſont les Philoſophes anciens que l'on a traduits pendant le cours de ce ſiecle; nous parlerons enſuite des Auteurs modernes qui ont écrit dans notre Langue

ſur les différentes parties de la Philoſophie, & nous verrons juſqu'à quel point ils ont pouſſé leurs découvertes.

Si nous avions les véritables Ouvrages de Zoroaſtre & de Mercure, ou Hermès Triſmégiſte, ce ſeroient certainement les premiers & les plus curieux de tous ceux des anciens Philoſophes; mais à peine au ſeizieme ſiecle connoiſſoit-on le Légiſlateur des Indiens & des anciens Perſes; on le regardoit comme l'inventeur de la Magie, & on donnoit ſon nom à de prétendus Oracles; mais au fond on ne ſavoit rien de ſa doctrine. Quand au ſecond, on lui a fauſſement attribué un fameux Livre intitulé le *Pimandre*, qui a été traduit en François dès le ſeizieme ſiecle, par un homme de grande qualité, nommé François de Foix, de l'illuſtre Maiſon de ce nom, qui a monté ſur le trône de Navarre. Celui-ci étoit Evêque d'Aire en Gaſcogne; il n'eſt mort qu'en 1594, âgé de quatre vingt-un ans. Il étoit oncle, à la mode de Bretagne, d'Henri IV, qui alla pluſieurs fois lui rendre viſite dans le Château que ce Prélat habitoit. Il étoit grand Mathématicien, & c'eſt le premier qui ait publié un Commentaire François ſur Euclide. D'ailleurs, plus érudit qu'éclairé,

Zoroaſtre.

Hermès. Triſmégiſte.

lorsqu'il publia la premiere édition Grecque du *Pimandre*, en 1574, il crut bonnement que ce Livre étoit traduit du Syriaque, & que la premiere Langue dans laquelle il avoit été écrit étoit l'ancien Egyptien : cependant rien n'est plus faux. Ce Livre n'a été composé que dans les premiers siecles du Christianisme, pour concilier le systême de Platon avec la Religion Chrétienne ; d'ailleurs il est fort obscur, fort ennuyeux, & n'apprend rien. François de Foix, qui en avoit publié une traduction Latine dès 1574, y en ajouta une Françoise en 1579 : c'est un gros volume *in-folio*, que je possede dans ma Bibliotheque ; mais je peux assurer qu'il n'y a rien à en extraire, ni aucun profit à tirer de ce Livre : ainsi convenons qu'au seizieme siecle on étoit généralement dans la plus profonde ignorance sur l'ancienne Philosophie des Mages & sur celle des Egyptiens. Il n'en étoit pas de même de celle des Grecs & des Romains ; les meilleurs Ouvrages de leurs Philosophes avoient déjà été traduits dans notre Langue en assez mauvais style : mais c'en étoit assez pour mettre ceux qui ne savoient que le François, en état de soupçonner quelles étoient les opinions & les connoissances philosophiques des Anciens.

Les ſept Sages de la Grece ſont les plus anciens Philoſophes de ce pays ; ils n'ont point laiſſé de gros Livres, mais pluſieurs de ceux qui leur ont ſuccedé dans l'étude de la ſageſſe, nous ont tranſmis un aſſez grand nombre de leurs Maximes & de leurs Sentences ; elles ont été traduites dès le commencement du quinzieme ſiecle par Guillaume de Tignonville, Chevalier, Chambellan du Roi Charles VI, & qui fut Prévôt de Paris en 1408. Le manuſcrit de ſa Traduction exiſte encore dans les grandes Bibliotheques. Le Libraire Gilles Corrozet, dont j'ai eu occaſion de parler dans un de mes Volumes précédens, & qui a preſque autant compoſé d'Ouvrages en vers & en proſe, qu'il en a imprimé, a publié en 1556 les Vies & Sentences graves & ingénieuſes des ſept Sages de la Grece, partie en vers & partie en proſe. Il y a quelque choſe de bon à tirer de cet Ouvrage, & je l'extrairai dans un moment; mais diſons auparavant, que l'on trouve dans les Œuvres de Plutarque, qui ont été auſſi traduites dans le ſeizieme ſiecle, un morceau ſur ces Philoſophes, intitulé *le Banquet des ſept Sages*. Plutarque ſuppoſe qu'ils s'aſſemblerent chez Periandre, Tyran de Corinthe, qui leur Les ſept Sages.

donna un grand ſouper, & raconte les propos qui s'y tinrent.

Diogene Laërce nous a auſſi donné les Vies des ſept Sages parmi celles des Philoſophes ; mais elles n'ont été traduites qu'au commencement du dix-ſeptieme ſiecle. Corrozet a ſûrement puiſé dans les éditions Latines que l'on en avoit déjà de ſon temps, les Notices ſur chacun de ces Sages, qu'il a placées à la tête de leurs Sentences : ainſi ce que nous en allons dire ſera tiré de Diogene Laërce.

Thalès. Le premier des ſept Sages étoit Thalès de Milet. Il étoit d'une illuſtre naiſſance, deſcendant d'Agenor & de Cadmus : il avoit beaucoup voyagé, & rapporta dans ſa Patrie le profit de tous ſes voyages. Loin de chercher à la tyranniſer, il ne s'occupa qu'à rendre les connoiſſances qu'il avoit acquiſes utiles à ſes concitoyens. On l'a accuſé d'être Athée ; cependant il ſoutenoit qu'il y avoit dans l'univers un ſeul Etre increéé, de qui provenoient tous les autres ; mais ſes idées ſur la Divinité, auſſi bien que celles de tous ſes Confreres, n'étoient pas bien établies, faute d'être fixées par la révélation. Thalès étoit grand Phyſicien pour ſon temps, Naturaliſte, Aſtronome, & même Aſtrologue. On lui

attribue la division de l'année en trois cent soixante-cinq jours, & la premiere explication des éclipses. Il fit de grandes découvertes dans les astres, & ce fut à lui qu'il arriva de tomber dans une fosse en les regardant. Une bonne femme de Milet se moqua de lui, & lui reprocha, que tandis qu'il cherchoit dans le ciel des notions de l'avenir, il n'appercevoit pas le danger qui étoit à ses pieds. Ce reproche ne portoit que sur un défaut d'attention, & non sur une erreur de Philosophie. Il est regardé comme le premier des sept Sages, parce que ce fut à lui que fut décerné, par l'avis des six autres, le trépié d'or qu'Apollon avoit déclaré devoir être le prix du plus sage. Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, très-tranquillement, en regardant les jeux qui se donnoient dans l'Amphitéâtre. Voici quelques-unes de ses Maximes de Morale.

Sois toujours semblable à toi-même, disoit-il à ses Disciples. Nous dirions aujourd'hui : *Agis toujours conformément à ton caractere.*

» Jeune homme, considere s'il n'est » pas trop tôt pour te marier ; vieillard, » prends garde qu'il ne soit trop tard «.

» Le Sage est toujours assez riche ;

» mais il eſt bien rare que le riche ſoit » ſage «.

Solon. Corrozet regarde Solon comme le ſecond des ſept Sages ; le précis qu'il nous donne de ſa vie n'eſt qu'un aſſez mauvais extrait de celle que Plutarque a publiée de ce Philoſophe Légiſlateur. On ſait qu'il fut l'Auteur des Loix les plus ſages qui aient été faites pour les Grecs. Il eut bien de la peine à les établir dans Athenes ; mais enfin il en vint à bout. Les Romains ne crurent pas devoir mieux faire que de les adopter ; elles firent la baſe de la Loi des douze Tables, qui eſt elle-même le fondement de tout le Droit Romain. Solon admettoit un grand principe, d'après lequel il régloit toute ſa légiſlation ; c'eſt qu'il faut pour que les Loix ſoient utiles, qu'il y ait plus d'avantages à les obſerver qu'à les violer. Il ne nous reſte qu'un ſeul petit Ouvrage de Solon ; il eſt intitulé *Elégie*. Il la fit pour perſuader aux Athéniens de reconquérir l'iſle de Salamine : elle nous a été conſervée par S. Clément d'Alexandrie ; & ce qu'il y a de très remarquable, c'eſt qu'elle a été traduite au ſeizieme ſiecle, & ne l'a point été depuis. Le Traducteur s'appeloit Pardoux du Prat ; il étoit de la

même famille que le Chancelier de ce nom; il a publié cette petite Traduction avec quelques autres Ouvrages philosophiques & politiques en 1570.

Solon disoit que la ville la plus heureuse & la mieux policée est celle dont les habitans sont si unis, que chacun d'eux regarde les injures faites aux autres, comme s'il étoit personnellement offensé.

On lui demandoit quel étoit le meilleur Prince & le meilleur Magistrat? » C'est » celui, disoit-il, qui se gouverne bien lui-» même; car il est aussi difficile de corriger » un peuple dont le Chef se gouverne mal, » que de redresser l'ombre d'une baguette, » quand la baguette même est tortue «.

Solon avoit réduit toutes les regles de la Morale en un seul Distique Grec, dont voici la traduction.

» Adore les Dieux, honore tes pa-» rens, secours tes amis, soutiens la » vérité, estime la vertu & la Justice, » hais les méchans; mais modere ta co-» lere, ne porte envie à personne, obéis » aux Loix «.

On attribue à Solon la fameuse maxime, *Rien de trop*. Voici comment Corrozet l'a rendue en quatre vers.

Garde-toi bien du trop en toute chose,
Fors d'aimer Dieu, qu'on ne peut trop aimer ;
le milieu
Prends le moyen, la vertu y repose :
Et trop & peu sont toujours à blâmer.

Une autre Maxime philosophique de Solon étoit : *Juge de ce que tu ne vois pas par ce que tu vois.* Ce principe est aussi juste qu'il est simple.

Il disoit » que la probité reconnue étoit » le meilleur de tous les sermens «.

» Ne faites point le Roi, si vous n'avez » pas appris à le faire (1) «.

Quelqu'un vouloit consoler Solon de la mort de son fils, & lui disoit que le désespoir & l'affliction ne servoient de rien en pareil cas. » Et c'est précisément là ce » qui me désespere », répondit-il.

» Un bon Roi laisse son peuple se gou» verner, & un bon peuple laisse gouver» ner son Roi ».

Il y a une pensée de Solon qui se rend en peu de mots en Grec & en Latin, mais dont le vrai sens est très-difficile à comprendre, ou très-délicat à expliquer. Le

(1) Effectivement, dit un ancien François, la Royauté est un métier, & il seroit bon que les fils de Maître ne se crussent pas dispensés de l'apprentissage.

mot Latin eſt, *utere Diis*, » ſers-toi des Dieux «. Effectivement l'idée d'un Dieu eſt un grand moyen pour conduire les hommes.

Le troiſieme des ſept Sages eſt Chilon. Il étoit Lacédémonien, & on lui attribue l'établiſſement des Ephores, eſpece de Cenſeurs publics qui balançoient l'autorité des Rois de Lacédémone, & y maintinrent long-temps en vigueur les Loix de Lycurgue. Chilon lui-même fut revêtu de cette dignité, & s'en acquitta avec exactitude. En mourant, il dit que dans le cours de ſa Magiſtrature il n'avoit commis qu'une ſeule faute, c'étoit d'avoir ſauvé la vie à un criminel qui étoit ſon meilleur ami. Ce Magiſtrat integre croyoit s'être rendu coupable envers la République, parce qu'il avoit accordé quelque choſe à l'amitié. Chilon.

Chilon étoit froid, parloit peu, débitoit ſes Sentences en peu de mots; auſſi le regarde-t-on comme l'Auteur du ſtyle laconique, le plus ſerré, mais le plus expreſſif de tous les ſtyles.

» Gardez-vous de vous-même (diſoit-» il) «.

» Ne déſirez point l'impoſſible, &

» regardez tout ce qui est injuste comme » impossible «.

Il fut ami du fameux Esope, ou du moins eut-il avec lui des conférences philosophiques. Esope lui ayant une fois demandé s'il savoit ce que Jupiter faisoit dans le Ciel ? » Oui, lui répondit-il, je le sais ; » il abaisse ce qui est élevé, & éleve ce » qui est abaissé «. Esope fut très-content de cette réponse, & des autres Maximes de Chilon, qui étoient au nombre de deux cents, dont chacune étoit renfermée dans un seul vers : en revanche, Esope lui débita des Fables beaucoup plus longues, mais qui n'étoient ni moins morales ni moins utiles.

Chilon disoit qu'il n'alloit voir ses amis que dans l'adversité ; » car, ajoutoit-il, » quand ils sont dans la prospérité ils » n'ont point besoin de moi ».

On lui demandoit un jour ce qu'il y avoit de plus difficile ? » C'est, dit-il, de » garder un secret, de bien employer son » temps, & de supporter les injures «.

» Si vous voulez frapper sûrement, ne » menacez pas «.

» Louez les morts s'ils ont été estimables, & pardonnez-leur s'ils ont été coupables «.

» Préférez une petite perte à un gros » gain injuste ».

» Soyez le maître chez vous, & ne » cherchez point à l'être chez les autres «.

Le quatrieme des sept Sages s'appeloit Pittacus de Mitylene. Il fut le Législateur & le défenseur de sa patrie, ayant fait des Loix pour la gouverner, & des conquêtes pour augmenter son territoire & ses richesses. Ses Maximes sont contenues dans un Poëme ou Recueil de Distiques de six cents vers Grecs. Nous en citerons seulement quatre, dont deux tels que les a traduits Gilles Corrozet. Pittacus.

En tout honneur sois maître de ta femme,
Sans noise & bruit, & sans aucun diffame.

Ne plus ne moins qu'à tes parens feras,
Probablement de tes enfans auras.

» Si tes amis ont ensemble quelques » différends, ne te mêle point d'être leur » Juge ; car c'est le moyen de te brouiller » avec l'un ou avec l'autre, & peut-être » avec tous les deux «.

» Il faut de la prudence pour prévoir » les malheurs, & du courage pour les » soutenir «.

Le cinquieme des sept Sages est Bias. Il étoit de Prienne dans la Carie, & fut Bias.

Prince & Général de sa petite Ville. Il sauva plusieurs fois sa patrie; mais enfin elle fut conquise par Cyrus. Les habitans s'étant enfuis, crainte de pillage, emportant autant qu'ils pouvoient de leurs effets, Bias en sortit presque nud; & sur ce qu'on lui reprochoit de n'avoir pris aucune précaution, *je porte tout avec moi*, répondit-il; voulant faire entendre que les lumieres de son esprit, la droiture de son cœur, & la fermeté de son ame lui tiendroient lieu de tout.

Les circonstances de sa mort furent singulieres. Il étoit déjà très-âgé, lorsqu'un de ses amis le pria de se charger de sa cause. Il y consentit, parce qu'il la trouva bonne, & la plaida devant le Sénat de sa patrie avec beaucoup d'éloquence & d'action. Pendant la réponse de sa Partie adverse, il parut fatigué, & s'endormit dans les bras de son petit-fils, auprès duquel il s'étoit assis, & ne répliqua rien. Cependant les Juges déciderent en sa faveur: mais quand on voulut lui annoncer ce jugement favorable, on s'apperçut qu'il étoit mort.

Le plus fameux des bons mots de Bias, ou plutôt la plus sage des réflexions qu'il ait faite, est celle que voici. En voyant

les immenses trésors que Crœsus avoit ramassés, il s'écria : *Que de choses dont je peux me passer!*

Il disoit que » la plus glorieuse de » toutes les victoires étoit celle qui se » gagnoit sans effusion de sang «.

Ce fut lui, qui, se trouvant dans un vaisseau agité d'une violente tempête, & entendant tous ceux qui s'y trouvoient embarqués, faire des vœux & adresser des prieres aux Dieux, dit à certains scélérats qui les invoquoient comme les autres : *Vous autres, taisez-vous ; n'allez pas apprendre aux Dieux que vous êtes ici.*

» Les disgraces, disoit-il, ne sont des » maux que pour ceux qui ne savent pas » les supporter «.

» Le Sage ne fait point de mal, même » quand il le peut ; & le fou s'efforce de » nuire, même quand il ne le peut pas «.

Cléobule est regardé comme le sixieme des sept Sages. Il naquit dans une ville nommée Linde, en Carie, & y vécut long-temps heureux & tranquille, jouissant de tous les avantages que peuvent procurer la Sagesse & la Philosophie ; il avoit d'ailleurs ceux de l'esprit & du corps ; il étoit beau, bien fait, & très-fort. Le seul défaut auquel il étoit sujet, étoit la Cléobule.

colere. Il avoit pour fille Cléobuline ; personne belle, aimable & spirituelle, qui fit la douceur de la vie de son pere ; elle avoit l'art de le calmer quand il se livroit à la fougue de son caractere. Elle étoit aussi habile en Philosophie que lui, & étoit meilleur Poëte ; elle inventa, dit-on, le vers hexametre ; c'est dans cette mesure de vers qu'elle tournoit les Enigmes de son pere, renommé pour ces jeux d'esprit. On aura peut-être peine à croire que le refrain d'une Chanson très-jolie, mais triviale & fort connue, est la principale Maxime d'un des sept Sages de la Grece. Voici ce refrain.

Tout consiste dans la maniere
Et dans le goût,
Et c'est la façon de le faire
Qui fait tout.

Ses autres Maximes sont : *Nube pari.* » Ne vous mariez qu'à votre égal «.

» Ne sortez jamais de chez vous sans » penser à ce que vous allez faire, & » n'y rentrez jamais sans réflechir sur ce » que vous avez fait «.

» La vraie maniere de désespérer les » méchans, c'est de louer les bons & de » leur faire du bien.

La

» La pierre de touche éprouve les mé-
» taux, & l'or éprouve la probité des
» hommes «.

» Ne careſſez, ne vantez, ni ne gron-
» dez jamais votre femme en public «.

Diogene Laërce regarde Miſon comme le ſeptieme des Sages de la Grece, parce que l'on prétend que l'Oracle de Delphes le déclara tel : d'ailleurs il fit fort peu de bruit dans le monde. Son pere étoit Tyran de la petite ville de Chenes ſa patrie ; ſon fils ne voulut point lui ſuccéder, & vécut dans la ſolitude heureux & tranquille ; on voulut l'en tirer, mais il le refuſa. Nous ne connoiſſons d'ailleurs aucunes de ſes maximes : c'étoit un Sage obſcur, mais ſa ſageſſe n'en étoit pas moins réelle ; il mourut âgé de 97 ans. Miſon.

Quelques-uns comptent parmi les ſept Sages, Périandre Tyran de Corinthe ; & c'eſt bien à tort, car il n'avoit d'autre titre pour prétendre à cet honneur, que celui de régaler quelquefois magnifiquement les Sages, en exceptant Miſon, qui ne ſortoit jamais de ſa ſolitude. La fréquentation de ces Philoſophes mit Périandre en état de débiter d'aſſez belles maximes, que Diogene Laërce nous a tranſmiſes, & que Gilles Corrozet a tra- Periande.

duites comme les autres. Mais la vie & la conduite de ce prétendu Sage étoient tout à fait opposées à ses maximes, & son Histoire ne nous fournit que la preuve d'une triste vérité ; c'est que l'on ne pratique pas toujours ce que l'on prêche & ce que l'on écrit. Périandre, non content d'avoir assujetti son pays, fit des actions capables d'exciter la plus grande indignation ; il tua sa femme de sa propre main sur de faux soupçons, & fit ensuite mourir toutes ses concubines qui l'avoient accusée. Il exila son fils pour avoir pleuré sa mere ; & ce malheureux Prince ayant péri dans son exil, il se vengea de la maniere la plus cruelle sur les enfans de ceux qui l'avoient fait mourir. Il fut soupçonné d'inceste, & de tous les crimes qui peuvent rendre un Tyran odieux. Cependant c'est à lui que l'on attribue les trois Sentences suivantes.

» Le plaisir passe : l'honneur est im-
» mortel «.

Je rapporterai les deux dernieres dans les propres termes de Gilles Corrozet.

Petites choses par concorde
Viennent en grand prospérité ;
Les grandes choses par discorde
Tombent en grande adversité.

Des vieilles Loix toute équité s'ensuit ;
Par nouveaux droits Justice est étourdie ;
En frais poisson & chair on prend déduit ;
De vieux ragoûts vient mort & maladie.

Après les sept Sages de la Grece, le plus fameux des Philosophes anciens est Pythagore. On a beaucoup parlé de lui dans tous les temps, mais il nous en reste très-peu d'Ouvrages ; encore est-il fort douteux que ceux qu'on lui attribue soient de sa composition : ils consistent dans ses Symboles & ses Vers dorés, qui, dès le seizieme siecle, ont été, tant bien que mal, traduits en François. D'ailleurs sa vraie doctrine étoit peu connue dans ce siecle ; des opinions très-fausses s'étoient établies sur son compte & sur celui de ses Disciples ; elles n'ont été dissipées que dans le cours des dix-septieme & dix-huitieme siecles, par nombre de savantes dissertations. Nous ne pouvons donc rien dire de bon, d'après les Auteurs qui ont écrit en François au seizieme siecle, sur les opinions physiques & mathématiques de Pythagore & de ses Disciples. Nous ne devons pas non plus parler d'Hiéroclès, fameux Commentateur des Vers de Pythagore, puisque son Commentaire n'a été traduit Pythagore.

qu'au commencement de ce siecle-ci par M. Dacier; mais nous allons rapporter quelques passages du texte des Symboles & des Vers dorés, d'après les anciennes Traductions en vers François, dont la premiere est de Barthelemi Fournier, imprimée en 1577; la seconde, de Mademoiselle Desroches, a paru en 1583; & la troisieme, de Baïf, à peu près dans le même temps.

Les Symboles de Pythagore, qui sont intitulés, dans la Traduction de Mademoiselle Desroches, *Enigmes*, sont des maximes en apparence fort simples, & qui paroîtroient même plates & puériles, si l'on ne connoissoit le sens allégorique qu'elles renferment. Elles sont au nombre de soixante-quinze; mais les seize dernieres passent généralement pour n'être pas de ce Philosophe. En voici quelques-unes, que nous allons rendre en prose, car elles ne sont pas intelligibles en vers.

N'attisez point le feu avec le glaive; c'est-à-dire, » n'irritez point ceux qui ne » sont déjà que trop échauffés «.

Semez la mauve, & ne la mangez point. » Soyez doux & complaisant pour les au» tres, mais ne soyez point trop indul» gent pour vous même «.

Abſtenez - vous des féves. Cette maxime, mal entendue, a été regardée comme tenant au dogme de la Métempſycoſe; mais ce n'eſt qu'un précepte de morale & de ſanté, qui ſignifie qu'on ne doit point nourrir ſon eſprit & ſon corps d'alimens indigeſtes. Les mêmes interpretes ont donné le même ſens à cette grande maxime de Pythagore : *Abſtenez vous de manger des animaux*; ce qui, ſelon eux, ſignifie qu'il ne faut point avoir de communication avec les gens brutaux & ſans raiſon.

Nourriſſez le coq, & ne l'immolez pas. » Il faut entretenir ceux qui ſont utiles, » & ne les pas ſacrifier à quelque paſſion » que ce ſoit «.

Ne chantez que ſur la lyre. » Servez-» vous toujours des meilleurs inſtrumens » & des moyens les plus nobles pour » réuſſir «.

Votre bled verdiſſant ne mangez point en herbe.

Ce vers eſt de Mademoiſelle Deſroches, & rend bien une ſentence de Pythagore qui a paſſé en proverbe.

Rangez-vous, & faites place au troupeau qui paſſe. C'eſt - à - dire, » cédez » du moins pour un temps aux ſentimens » de la multitude «.

Il ne faut pas jeter des pierres à l'entrée des fontaines. Ou, » ne mettez pas » obstacle à ce qui peut contribuer à » l'utilité publique «.

Ne mettez point au feu le fagot tout entier. » Il ne faut point épuiser tout d'un » coup ses ressources «.

Passons aux Vers dorés de Pythagore, ainsi appelés parce que comme l'or est le plus pur de tous les métaux, & qu'il ne se rouille point, de même ses sentences doivent être la regle de tous les hommes dans tous les temps, & rappellent les vertus de l'âge d'or. On sait qu'ils ne sont pas de Pythagore même, puisqu'il y est cité, mais d'un de ses Disciples, nommé Lysis.

Le premier Distique est traduit par Mademoiselle Desroches en quatre vers François :

Adorez humblement les grands Dieux éternels,
En suivant du Pays la forme coutumiere.
Révérez de la foi la vertu singuliere,
Qui unit les Humains avec les Immortels.

» Respecte-toi toi même «.

» Malheureux ceux qui ne voient que » les biens qui sont près d'eux «.

Vivez honnêtement, sans superfluité ;
Rendez-vous la fortune heureusement amie ;

N'attirez contre vous le venin de l'envie ;
Suivez dans la vertu la médiocrité (1).

Voici le ſens des deux derniers Diſtiques réunis.

» Un jour, dépouillé de ton corps, tu » arriveras dans l'air le plus pur, tu ſeras » immortel, incorruptible, en un mot, tu » ſeras un Dieu «.

On voit que Pythagore connoiſſoit l'immortalité de l'ame, & qu'il pouſſoit même ce dogme trop loin.

Nous n'avions encore au ſeizieme ſiecle d'autres Ouvrages, écrits en François, ſur le fameux Socrate, qu'une traduction de ſon Apologie, composée par Platon. Elle eſt du ſavant François Hotman, dont j'ai parlé comme Juriſconſulte, dans un de mes Volumes précédens : elle fut imprimée en 1579. On pouvoit d'ailleurs, avant la fin de ce ſiecle, lire dans les Œuvres de Plutarque, traduites par Amyot, le Traité intitulé le *Génie de Socrate*. C'eſt de ce Traité, & de l'Apologie de Socrate, par Platon, que je vais tirer quelques traits ſur l'Hiſtoire & les opinions de ce grand Philoſophe, en aver- Socrate.

(1) Ce mot ſe prenoit toujours dans un ſens favorable au ſeizieme ſiecle, & ſignifie ici un juſte milieu.

tiſſant que dans les dix-ſeptieme & dix-huitieme ſiecles on a été bien mieux inſtruit ſur tout ce qui le regarde. Mais je me ſuis fait une loi de ne rapporter que ce que l'on ſavoit au ſeizieme ſiecle.

Socrate naquit dans un Village, aux portes d'Athenes. Il étoit d'une naiſſance fort obſcure, & n'eut qu'une éducation très-commune. On ne penſa d'abord à lui faire étudier que des Arts méçaniques, & ce ne fut ni les affaires de la République, car il ne s'en mêla jamais, ni la lecture des Livres, car il n'y en avoit preſque point de ſon temps, ni la fréquentation des Philoſophes, qui étoient alors fort rares, qui le formerent, l'inſtruiſirent & le rendirent le plus ſage des hommes. Ce fut une diſpoſition naturelle à faire des réflexions, qui lui fit connoître le cœur humain, & pénétrer dans les ſecrets de la Nature. Il ne ſortit jamais de ſon pays; auſſi Platon nous apprend-il qu'il ne profita point des penſées & des opinions des autres, mais qu'il créoit, pour ainſi dire, toutes celles qui lui étoient néceſſaires. C'eſt ce qui a fait croire qu'il avoit un Génie familier, qui l'inſpiroit toujours à propos, lui ſuggéroit des idées & des

regles de conduite ; c'eſt ce que l'on a appelé le Démon ou le Génie de Socrate.

Au reſte, il n'étoit ni affecté, ni chagrin, ni bizarre dans le commerce de la vie; il étoit ſobre, cependant il ne refuſoit point de ſe trouver aux repas & aux fêtes; & s'il n'y faiſoit point d'excès, du moins il ne s'oppoſoit point au plaiſir des autres. Sans être libertin, il ſe trouvoit quelquefois avec des Courtiſannes Athéniennes, auſſi aimables & auſſi ſpirituelles que jolies, & l'on remarque même qu'il leur avoit inſpiré le goût & les principes de ſa philoſophie. Ce qui lui rendoit leur ſociété plus chere, c'eſt que ſes deux femmes, Xantipe & Mirtho, lui firent trouver ſa maiſon fort déſagréable. Elles ne l'impatientoient pas, car il eſt impoſſible de pouſſer à bout la patience d'un vrai Philoſophe, mais elles l'ennuyoient; & quand il ſortoit d'auprès d'elles, il avoit beſoin d'aller chercher de la diſſipation ailleurs.

On a reproché à Socrate de n'être pas brave; ſon Apologiſte répond à cela, que ſans doute ſon Génie n'étoit pas d'avis qu'il prodiguât ſa vie dans des occaſions où il n'avoit que peu de gloire à acquérir, & ne pouvoit qu'être confondu dans la foule

des ſimples Soldats. Il étoit réſervé pour un danger plus certain & plus glorieux; il fut le martyr de la Philoſophie.

Cependant on prétend que Socrate, qui s'étoit aſſez mal conduit dans deux premieres campagnes qu'il avoit faites dans l'armée Athéniene, parut beaucoup plus brave dans la troiſieme. Il ſauva de la mêlée le Général Xénophon, le même qui depuis fut illuſtre comme Guerrier & comme Ecrivain. Le Génie de Socrate lui inſpira ſans doute alors la bonne penſée de ſauver un homme que la Cité d'Athenes ſe fait encore honneur d'avoir produit, & qui, entre autres Ouvrages, s'eſt donné la peine de recueillir les propos mémorables de Socrate même.

Plutarque a pris ſi fort au pied de la lettre cette idée du Démon de Socrate, qu'il entre dans de grands raiſonnemens ſur la nature de ces eſprits, Etres intermédiaires entre Dieu & l'homme, chargés de diriger & de conduire différentes parties de l'Univers, & ſur-tout d'inſpirer les humains.

Socrate regardoit la morale & l'étude du cœur humain comme la premiere de toutes les Sciences; auſſi Platon, & Cicéron d'après lui, diſent-ils, que les

autres Philosophes, tels que Pythagore, s'étoient égarés en considérant les Cieux, &, pour ainsi dire, perdus dans les espaces imaginaires; au lieu que Socrate avoit fait descendre la Philosophie sur la terre, & l'avoit appliquée à l'étude de l'homme, en la faisant pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain.

Il fut condamné comme Athée: mais Platon, qui a été son contemporain & son disciple, le fait parler lui-même pour se justifier; & il est évident, d'après les termes de ses Plaidoyers adressés à l'Aréopage & au peuple d'Athenes, qu'il ne nioit point l'existence d'un Dieu, mais qu'il l'entendoit beaucoup mieux que ses accusateurs.

Socrate avoit l'esprit naturellement tourné à la raillerie, & l'ironie étoit sa figure de rhétorique favorite. On en voit des preuves dans tous les traits que l'on rapporte de lui, jusque dans ses défenses contre ses accusateurs, dans ses réponses aux Juges qui l'avoient condamné, & dans les propos qu'il tint étant près de boire la cigüe, &, après l'avoir bue, au moment d'expirer. Mais son ironie étoit douce, sans aigreur, & sans amertume:

il paroît qu'il croyoit s'être assez vengé de ses détracteurs & de ses ennemis, en se moquant d'eux sans leur faire aucun mal. Ce goût de Socrate pour l'ironie, donne la clef de bien des propos qui lui sont attribués, qui paroissent contradictoires.

C'est Socrate qui a dit le premier, *Je suis Cosmopolite*; c'est-à-dire, Citoyen du monde, parce qu'il étoit attaché à l'intérêt général de l'humanité, encore plus qu'à celui de sa patrie & de sa famille. Cependant il n'étoit jamais sorti de l'Attique, il n'avoit étudié les hommes que dans le cercle étroit de ses Concitoyens; mais il avoit une logique naturelle, excellente, un tact fin & assuré; & le caractere des hommes étant par-tout le même, il n'avoit pas eu besoin de courir beaucoup le monde pour connoître le genre humain.

Il est aussi le premier qui ait dit, que tout ce qu'il avoit appris, c'est qu'il ne savoit rien. On a beaucoup raisonné sur ce mot de ce grand Philosophe. Platon l'attribue à un excès de modestie; mais Plutarque nous apprend la vraie maniere dont il faut l'entendre; c'est que Socrate ne se piquoit point d'être savant, il avoit

bien plutôt la prétention d'être inſpiré : il avoit effectivement ſans doute, non un Génie familier, mais une ſagacité naturelle, qui ſuppléoit chez lui à toutes les connoiſſances acquiſes. Il pouvoit déclarer impunément & ſans ſe faire tort, qu'il n'étoit pas ſavant; mais il n'en faut rien conclure contre l'étude & la ſcience : car qui peut ſe flatter d'avoir le génie de Socrate ? Il n'y a rien de ſi faux & de ſi dangereux à admettre que cette maxime, que quand on a beaucoup étudié, on ne ſait autre choſe, ſinon qu'on ne ſait rien. Au contraire, on apprend & on profite beaucoup en étudiant ſur-tout avec méthode.

Il ne faut que voir les portraits de Socrate, pour appercevoir qu'ils annoncent des inclinations fort différentes de celles qu'on devoit lui ſuppoſer d'après ſa conduite. Auſſi ce Philoſophe trouva-t-il un jour à Athenes un de ces gens qui prétendent poſſéder l'Art de la Métopoſcopie, c'eſt-à-dire, de juger des inclinations des gens, par les traits de leur viſage, qui, ayant examiné le ſien, décida qu'il étoit ivrogne, libertin, & colere. Les Diſciples de Socrate lui rapporterent ce jugement, en ſe moquant du Docteur

en physionomie. Hélas ! dit Socrate, cela n'est que trop vrai, j'ai toutes ces inclinations vicieuses, mais la raison & la philosophie m'ont servi à m'en corriger. Il avoit coutume de dire à ses Disciples : *Ayez soin de votre santé, car de celle du corps dépend souvent celle de l'ame.*

Platon dit que Socrate avoit été donné de la main de Dieu même aux Athéniens, pour leur faire connoître leurs défauts, & les ramener au chemin de la vertu. C'étoit une entreprise difficile que de corriger ce peuple ; on en jugera par son portrait. Les Athéniens étoient vifs, spirituels, naturellement aimables, éloquens, & disposés à estimer & à cultiver les talens agréables ; mais d'ailleurs légers, inconsidérés, pleins d'une présomption mal fondée, quand il s'agissoit des choses sérieuses & qui demandoient beaucoup de réflexions. Jaloux de la gloire & du mérite solide de leurs meilleurs Concitoyens, ils bannirent Aristide de leur Ville, uniquement parce qu'il avoit la réputation d'être le plus vertueux d'entre eux. Il étoit difficile de faire entendre raison à un pareil peuple. Il falloit toute la douceur, la patience, & la logique persuasive & insinuante de

Socrate, pour en venir à bout. Il leur débitoit quelquefois de petites fables, telle que celle-ci : » Les parens qui cherchent à amasser du bien pour le transmettre à leurs enfans, sans s'occuper » beaucoup du soin de leur éducation, » ressemblent à ces mauvais Ecuyers, » qui engraissent leurs chevaux dans de » bons pâturages, & négligent de les » exercer ; l'animal devient pesant, & » bientôt de nul service par trop d'embonpoint «. Il disoit aussi, en se moquant des Athéniens, que si au milieu de l'amphithéatre d'Athenes on ordonnoit à tous les Citoyens d'un seul métier ou d'une seule tribu de se lever, & aux autres de rester assis, cet ordre s'exécuteroit sans difficulté ; mais que si l'on faisoit le même commandement à tous ceux qui se croiroient en état de régler les grandes affaires & de gouverner la République, personne ne resteroit assis sur les bancs.

Socrate, quoiqu'il connût bien le caractere de ses Concitoyens, & les intérêts de son pays, ne voulut jamais se mêler des affaires de la République. Il se contentoit d'insinuer les bons principes par ses raisonnemens, & de donner de bons

exemples par sa conduite. Critias avoit été son Disciple; mais ayant oublié ses préceptes, il étoit devenu le tyran de la République. Les Athéniens vouloient d'abord rejetter sur le Maître les injustices du Disciple, en disant que c'étoit le fruit de ses leçons; mais Socrate lui ayant hautement reproché sa conduite, & ayant applaudi au courage de ceux qui le chasserent & même le tuerent, on rendit justice au Philosophe, au moins pour quelque temps.

Il entroit volontiers dans les boutiques des Artisans, pour causer & philosopher avec ses disciples & ses amis. Quelquefois il y étoit bien reçu: il y eut même, dit Diogene Laërce, un de ces Ouvriers, qui, ayant écouté pendant quelque temps ses leçons avec attention, en profita si bien, qu'il écrivit sur la Philosophie des Dialogues dignes de Socrate & de Platon; mais il en trouva quelques autres de plus mauvaise humeur. Un d'entre eux battit un jour Socrate, & le chassa de chez lui. Le Philosophe supporta cette injure avec une si grande douceur, que ce brutal Ouvrier, voyant à quel homme il avoit eu affaire, se pendit de désespoir.

La Logique de Socrate étoit admirable; il

il avoit deviné quelle est la véritable marche pour parvenir à la connoissance de la vérité, & s'en bien assurer. Il mettoit d'abord en question ce qu'il vouloit prouver, puis ayant établi le pour & le contre, il se décidoit pour une premiere vérité, d'où il tiroit des conséquences toujours justes. Cette méthode, qu'il n'avoit transmise que verbalement, & qui n'avoit été déposée dans aucun Livre, fut oubliée après sa mort : c'est sans doute ce qui fut la cause que ses Disciples se diviserent d'opinions : il y eut des disputes considérables entre deux des principaux, Platon & Xénophon, sur la maniere de prouver la vérité. Aristote a rétabli l'excellente méthode de Socrate, en faisant connoître le syllogisme.

C'est Socrate qui est l'inventeur de cette fiction héroïque & morale, dans laquelle on suppose qu'Hercule, étant parvenu à l'âge d'adolescence, fut embarrassé pour savoir quel parti il devoit prendre, afin de vivre heureusement & glorieusement. Il se crut transporté en songe dans un endroit où aboutissoient deux chemins également larges. A l'entrée de l'un des deux, étoit une grande

Dame, d'une belle & noble figure, & dont les attraits paroiſſoient naturels; elle étoit parée avec propreté & modeſtie; ſon habit étoit blanc; elle avoit ſur ſon front un bandeau d'or, & en ſes mains un ſceptre de même métal. A l'entrée de l'autre route, étoit une autre femme, qui, au premier coup d'œil, paroiſſoit plus jolie, mais qui devoit en grande partie ſes attraits à l'art avec lequel elle étoit ajuſtée. Elle avoit le regard coquet, l'air agaçant, & la contenance hardie; mais toujours prête à céder ce qu'elle auroit dû chercher à conſerver avec le plus de ſoin. Chacune de ces Dames fit des efforts pour engager Hercule à la ſuivre dans le chemin qui conduiſoit à ſa demeure. Hercule s'apperçut bientôt que l'une d'elle étoit la Vertu, & l'autre la Volupté. Elles plaiderent leur cauſe l'une après l'autre. La premiere ne diſſimula point au jeune Héros, qu'en la ſuivant il auroit beaucoup de peines, de travaux à eſſuyer, & de dangers à courir; mais qu'enfin il parviendroit à un degré de gloire & de bonheur, qui le rendroit égal aux Dieux. Quant à ſa rivale, elle ne put lui promettre que de le mener pendant aſſez

long-temps par une route semée de fleurs, & où les plaisirs se succéderoient sans cesse ; mais elle ne lui parla point de la façon dont finiroit ce voyage. Telle est la substance de cette fable ingénieuse & instructive pour l'éducation de la jeunesse.

Un jour Aristipe, Philosophe plus ingénieux que solide, demanda à Socrate ce qu'il croyoit vraiment beau, essentiellement bon, & parfaitement utile ; Socrate, qui comprit son dessein, & qui vit qu'Aristipe l'attendoit au moment où il lui nommeroit telle ou telle chose, pour lui nier qu'elle fût toujours également bonne, lui répondit. » Les circonstances & l'à propos déterminent presque » toujours la beauté, la bonté, & l'utilité » d'un objet ; ce qui ne vaut rien dans » un temps, est excellent dans un autre ; » ce qui plaît aujourd'hui, peut être désagréable demain ; ce qu'on méprise & » que l'on rejette dans un moment, peut » être ensuite prisé & estimé «.

On demandoit à Socrate quelles étoient les plus belles maisons ? Ce sont, répondit-il, les plus saines & les plus commodes.

On disoit devant lui, que les bons

eſprits n'avoient pas beſoin d'inſtructions ; tout au contraire, répondoit-il, *ce ſont les meilleures terres qui ont beſoin de culture.*

Quand il eut été condamné à mort par les Athéniens, on lui repréſenta, qu'il devoit ou s'enfuir, ou ſe dérober au ſupplice par une mort volontaire : Non, non, répondit-il, un brave homme doit toujours garder ſon poſte, quelque grand que ſoit le danger dont il eſt menacé ; & ſi la patrie exige qu'il perde la vie, il doit la ſacrifier ſans murmurer....... Mais ſes loix ſont injuſtes, lui répliqua-t-on....... N'importe, je dois m'y ſoumettre ; & me regarder comme un Soldat qui périt à la guerre, ſans s'informer ſi ſon Souverain la fait à tort ou à raiſon.

Plutarque remarque que Socrate n'avoit aucun talent pour la Poéſie, ce qui venoit de ſon grand amour pour la vérité ; auſſi ne put-il parvenir à mettre en vers que quelques Fables d'Eſope, dont la morale eſt ſi juſte : c'eſt un grand honneur à ce dernier, d'avoir pu ſeul inſpirer des vers à un Philoſophe.

Xenophon. Après avoir ſuffiſamment parlé de Socrate, paſſons à ſes deux principaux Diſ-

ciples, Xénophon & Platon. Le premier réunit tant de talens différens, & fut fameux à tant de titres, qu'il ne pouvoit manquer d'être déjà fort connu au seizieme siecle. Il fut Général, Tacticien, Politique, Magistrat, Philosophe, Orateur, Historien, Romancier même. Nous ne le considérerons dans ce moment-ci que comme Philosophe, & un peu comme Politique & Economiste, parce que l'économie & la politique, de son temps, étoient des branches de la Philosophie.

Il a fait aussi une Apologie de Socrate, & a publié les Dicts mémorables de ce Philosophe ; mais ils n'ont été traduits qu'au dix-septieme siecle ; ainsi nous n'en parlerons pas à présent. Nous ne dirons rien par la même raison de son Festin ou Banquet des Philosophes, ni de son Dialogue, intitulé *Hiéron, ou de la condition des Rois*. Son Traité de l'Economie a été traduit dès le siecle dont nous nous occupons, sous le titre singulier de *Ménagerie de Xénophon*, par Louis le Roi, dit *Regius*, Professeur dans l'Université de Paris, fameux Traducteur & Auteur de plusieurs Livres, dont le fonds est excellent, mais le style mauvais

& rebutant. Un autre morceau de Xénophon, sur les Gouvernemens d'Athenes & de Lacédémone, a été, à peu près dans le même temps, mis en François par Etienne de la Boétie, Conseiller au Parlement de Bordeaux, contemporain & ami du fameux Michel Montagne. Je me contente d'indiquer ces deux Traductions sans en rien citer, parce qu'il seroit difficile d'en former un morceau intéressant pour la plupart de mes Lecteurs.

Platon.

Je passe au divin Platon. Aucun des Philosophes anciens n'a été en aussi grande réputation que lui, sans en excepter même Aristote, quoique ce dernier fût, au seizieme siecle, d'un plus grand usage dans les Ecoles. Cependant tous les Ouvrages de Platon n'étoient pas alors, à beaucoup près, traduits ; ils ne le sont pas même encore tous ; & il n'y avoit point alors de bonne Histoire de ce Philosophe & de sa Secte. Je vais tâcher de tirer parti de ce que nous en apprennent les Ecrivains François de ce temps-là, réservant pour d'autres Volumes ce que nous n'en avons su que dans les siecles suivans.

Voici quelques traits concernant la personne & la doctrine de Platon, tirés

des Préfaces & Avertissemens qui sont à la tête des Traductions de ses Ouvrages, faites au seizieme siecle ; après quoi je dirai un mot de chacune de ces Traductions en particulier. Mais ces Ouvrages sont si sublimes & souvent si obscurs, que mes Notices à ce sujet seront très-courtes. Il n'y a nulle apparence que dans aucun temps les Dames aient entrepris de lire Platon ; cependant elles ont toujours dû désirer d'avoir une idée de sa personne & de ses Ouvrages.

Platon descendoit d'un frere de Solon, par conséquent de Codrus Roi d'Athenes, & faisoit remonter son origine jusqu'à Neptune, que Codrus regardoit comme son sixieme aïeul. Mais il faut observer que ces prétentions à la haute naissance ne donnoient aucun rang dans une République comme Athenes. On ajoute à l'Histoire de l'enfance de Platon, d'autres circonstances singulieres, qui peut-être n'ont été imaginées que long-temps après que le mérite personnel de ce Philosophe a été reconnu. On dit qu'étant encore enfant, & endormi sous un myrte, des abeilles vinrent déposer leur miel sur ses levres, d'où l'on conclut qu'il seroit un jour également doux & éloquent. Mais

paſſons ſur de pareils contes ; il n'eſt pas même bien néceſſaire de ſavoir qu'il s'appeloit d'abord Ariſtocles, & que ce fut ſon Maître de lutte qui lui donna le nom de Platon, parce qu'il avoit le front & les épaules fort larges, & la bouche fort grande ; ses compagnons d'exercice s'accoutumerent à l'appeler ainſi, & le nom lui en eſt reſté, même lorſqu'il s'eſt occupé d'objets bien plus ſublimes. Avant que de ſe livrer à la Philoſophie, il cultiva ſon eſprit, & eſſaya ſes talens dans tous les genres : il étudia le deſſein & la peinture, & montra de grandes diſpoſitions pour cet art ; il apprit la muſique ſous un bon Maître, & profita très-bien de ſes leçons ; il fit des vers de toutes les meſures & de tous les genres alors connus, des Dithyrambes, des Tragédies, des Comédies, enfin des rapſodies ou morceaux épiques. Tout cela fût applaudi, & il eut lieu de croire lui-même qu'il y avoit réuſſi, juſqu'à ce que les Ouvrages du grand Homere lui tombaſſent entre les mains. Alors il comprit qu'il ne ſeroit jamais qu'un Poëte du ſecond ordre, en comparaiſon de l'Auteur de l'Iliade ; & concevant ſans doute qu'il pourroit, dans un autre genre, devenir le premier, il

renonça à la Poésie, ou du moins à l'habitude de faire des vers. Il annonça même par une Epigramme contenant une invocation à Vulcain, qu'il alloit brûler ses Poésies, & se livrer à des études plus sérieuses. Cependant il déclare quelque part, qu'il n'avoit point de regret à s'être exercé pendant quelque temps dans ce genre, qui est très-capable de former le style, & de disposer à la véritable éloquence. Il continua même à faire de temps en temps quelques vers; mais ce n'étoit que de très-petits morceaux, que les Grecs appeloient Epigrammes, & que, vu leur ton & leur objet, nous appellerions aujourd'hui Madrigaux. Il les composoit quand il étoit amoureux, & il lui arriva encore souvent & long-temps de l'être; il eut même des goûts assez bizarres. Il nous reste une de ses Epigrammes pour Xantipe, que quelques Auteurs prétendent qu'il épousa, & dont il eut un fils. Il lui envoie une orange ou une pêche, en lui faisant remarquer que » la bonté, la saveur & la fraîcheur » de ce fruit passent bien vîte; qu'il en » est ainsi des charmes d'une belle, & » qu'elle doit profiter de sa jeunesse pour » répondre aux désirs qu'il est si aisé d'ins-

» pirer à cet âge «. On est bien étonné de trouver dans les Œuvres du divin Platon, ces maximes voluptueuses dont les Opéra de Quinault sont remplis, & que Boileau n'hésite pas à traiter de morale lubrique.

Dans une autre Epigramme qu'il adressa à un objet charmant, que les Auteurs nomment tantôt Agathon, tantôt Agathone, Agathise ou Agâthis, il a fait entrer une pensée que l'aimable Fontenelle a rendue en quatre vers François; les voici :

Lorsqu'Agathis, avec un trait de flamme,
Consent à me payer des maux que je souffris,
Sous mes levres soudain je sens voler mon ame,
Qui veut passer sur celles d'Agathis.

Non content d'aimer les jeunes beautés comme font tant d'autres, Platon aima jusqu'à une vieille courtisanne qu'on appeloit Archeanasse : il fit pour elle des vers, dans lesquels il lui adresse des complimens, même sur son âge. » Les Amours se jouent » dans ses rides, dit-il : ah ! que vous êtes » encore aimable & dangereuse ! O vous » qui avez été exposés aux premieres in- » fluences d'un astre si radieux, de quel

» feu n'avez-vous pas dû être enflam-
» més « (1) !

La Philoſophie n'eſt que d'un médiocre ſecours contre les mauvaiſes habitudes du pays dans lequel on eſt né. Platon & ſon Maître Socrate furent accuſés de s'être livrés à un goût très-dépravé. Hélas ! leurs écrits ne nous fourniſſent que trop de preuves que ces accuſations n'étoient pas calomnieuſes. Platon adreſſe à un jeune homme, nommé Aſter, la déclaration la plus tendre, & lui dit qu'il voudroit être le Ciel pour avoir autant d'yeux pour le regarder, qu'il y a d'étoiles.

Un certain Alexis, & Dion même, beau-frere de Denis, dont nous parlerons dans un moment, reçurent de ſa part des complimens auſſi tendres. Enfin, lorſque Platon renonça à la Poéſie, & ſe rendit Diſciple de Socrate, celui-ci fut enchanté des graces de ſon jeune & nouvel éleve. Le vieux Philoſophe dit qu'il avoit rêvé qu'il tenoit ſur ſes genoux un cygne d'une blancheur ébloüiſſante & d'une voix mélodieuſe, & que ſon ſonge étoit accompli, puiſque Platon s'étoit attaché à lui.

(1) Il faut qu'Archeanaſſe ait été bien vieille, pour avoir été flattée d'un pareil Madrigal.

Pour diſſiper les ſoupçons de libertinage que les traits que nous venons de citer pourroient laiſſer tomber ſur un auſſi grand Philoſophe, ou pour prouver que Platon eſt revenu de ſes erreurs ſur les mœurs, s'il a été coupable à cet égard, diſons ici que dans ſon troiſieme Livre de la République, il ſoutient que l'on ne doit aimer que ce qui eſt décent & honnête, & que cela ſeul eſt vraiment beau : il ajoute un peu plus bas, que les hommes doivent aimer les jeunes gens, mais comme un pere aime ſon fils, & afin de les porter à tout ce qui eſt beau & honnête, & que quiconque a d'autres ſentimens & une autre conduite, doit être regardé comme un infame.

Dans ſes Livres des Loix, il blâme les coutumes de Lacédémone & de l'iſle de Crete, où l'on faiſoit paroître dans l'arene & ſur le théatre des filles nues.

Platon reſta à Athenes tant que Socrate vécut ; il y vit régner les trente Tyrans établis par les Lacédémoniens, déteſta leur deſpotiſme, & refuſa abſolument de faire la cour à Lyſandre leur Chef, qui vouloit gagner un jeune homme de ſi grande eſpérance. Il vit la tyrannie détruite, & l'autorité du peuple d'Athenes

rétablie : mais il éprouva bien que ce n'eſt pas tant de la forme du Gouvernement, que du caractere de ceux qui y ont part, que dépend le bonheur des peuples. Les Athéniens ſe firent à eux-mêmes autant de mal que leur en avoient cauſé les Lacédémoniens. Socrate fut martyr de la Philoſophie. Platon étoit dans l'iſle d'Egine, quand il apprit la triſte fin de ſon Maître ; il en fut au déſeſpoir : cependant il ne s'en prit qu'aux envieux de la Philoſophie, & point du tout à elle-même ; au contraire il s'y attacha de plus en plus, & réſolut de voyager, tant pour perfectionner ſes connoiſſances, que pour perdre de vue pendant quelque temps l'ingrate patrie de Socrate & la ſienne. Il ſe rendit à Mégare chez Euclide, & à Cyrene chez Théodote, & ſe perfectionna auprès d'eux dans l'étude des Mathématiques : il paſſa en Italie, où il étudia la doctrine de Pythagore dans une Ecole célebre, qui étoit encore tenue par ſes Diſciples : enfin il s'embarqua, & paſſa en Egypte. Ce fut en recevant des inſtructions des Prêtres de Memphis, & en ſe faiſant initier dans leurs myſteres, qu'il acquit les plus grandes connoiſſances. Enfin il revint à Athenes avec un corps

de doctrine, composé de tout ce qu'il avoit appris dans ses différens voyages, joint aux premieres instructions que lui avoit données Socrate. Il se trouva en état de se mettre à la tête d'une nouvelle classe ou secte de Philosophes, auxquels il donna le nom du lieu où il rassembloit & instruisoit ses Disciples : on l'appeloit l'*Académie*, du nom d'un jardin ou d'un bois agréable, dans lequel il se promenoit avec eux. L'ancien possesseur de ce lieu se nommoit *Academus*. Nous reviendrons dans un moment sur le caractere de la doctrine qu'il y enseignoit; mais achevons l'Histoire du Philosophe. Il fit trois voyages en Sicile, dont, pour l'honneur de la Philosophie, nous nous croyons obligés d'expliquer les circonstances & les suites. Il fut d'abord attiré dans ce pays par le jeune Dion, beau-frere & ami de Denis premier du nom, Tyran de Syracuse. Apparemment que ce jeune homme avoit l'esprit vif, & un goût naturel pour une Science qu'il ne connoissoit pas encore. Il entendit parler de la Philosophie de Platon, & imagina qu'il rendroit un grand service à son beau-frere, s'il pouvoit lui persuader d'écouter ce grand homme & de suivre ses dogmes. Il crut qu'il le feroit renoncer à tous les actes de

cruauté & de despotisme que Denis étoit obligé de faire pour conserver une autorité vraiment usurpée. Le Tyran consentit à faire venir Platon à Syracuse; Dion alla le chercher avec empressement, & il fut reçu en Sicile avec distinction. Denis lui trouva de l'esprit, & se plut d'abord beauçoup à sa conversation; mais bientôt ils se trouverent aussi différens de principes que devoient l'être un Philosophe Républicain & un Tyran. Ils disputerent avec toute l'aigreur & la hauteur d'un Souverain qui veut & croit être le maître, & d'un homme qui ne veut en reconnoître aucun. Enfin cette *chamaillerie* ennuya Platon. Il s'embarqua sur le vaisseau d'un Ambassadeur de Lacédémone, & partit pour la Grece; mais Denis avoit engagé le Lacédémonien à s'en défaire: c'est ce que Polvidès (c'étoit le nom de l'Ambassadeur) crut faire, en débarquant Platon dans l'isle d'Egine. Les Athéniens qui entroient dans cette isle y couroient risque de la vie: Platon n'échappa à ce danger, que parce que quelqu'un dit assez plaisamment aux Eginetes, qu'il étoit Philosophe & non Athénien. En considération de cette distinction, il ne fut que vendu comme esclave. Un Cyrénéen nommé Anniceris, l'acheta assez

cher, puis lui rendit la liberté, & le renvoya à Athenes, ſans exiger le rembourſement de la ſomme qu'il lui avoit couté, diſant qu'on eſtimoit autant Platon à Cyrene qu'à Athenes même.

Le mauvais ſuccès de ce premier voyage à Syracuſe devoit dégoûter Platon d'en faire un ſecond; cependant il s'y laiſſa encore engager par Dion, qui vint exprès le chercher, & l'aſſura que le jeune Denis, qui avoit ſuccédé à ſon pere, étoit tout-à-fait diſpoſé à ſuivre ſes conſeils; que c'étoit un jeune homme peu inſtruit & mal élevé, mais qu'il ſeroit aiſé de le conduire dans le bon chemin de la Philoſophie; ajoutant, qu'on pourroit l'engager du moins à traiter avec douceur & bonté ſes ſujets, ou, pour mieux dire, ſes compatriotes. Platon, enchanté de l'idée d'une ſi belle converſion, ſe laiſſa encore entraîner en Sicile. Il y trouva le jeune Denis plongé dans la débauche & la crapule, & l'engagea à mener une vie plus décente & plus philoſophique. Le jeune Prince ſe trouva d'abord aſſez bien de ſes premiers conſeils; mais bientôt Platon alla plus loin: il perſuada à Denis de vivre en ſimple particulier, de congédier une garde de fantaſſins étrangers qu'il avoit à ſon ſervice, de caſſer & ſupprimer ſa cavalerie,

lerie, & de retrancher ses galeres, comme aussi inutiles pour la défense du pays que pour le commerce. Il le détermina même à défendre aux Prêtres des Dieux de faire des vœux pour le maintien de son autorité dans Syracuse.

Denys n'eut pas plutôt eu toutes ces complaisances pour le Philosophe, qu'il s'en repentit; il ne fut pas difficile à ses Courtisans de lui faire concevoir qu'il s'étoit privé de tous les moyens de se faire considérer, craindre & respecter tant au dedans qu'au dehors de ses Etats. Le malheureux Tyran s'en apperçut; mais il n'eut garde de s'en prendre au divin Platon : il comprit que celui-ci, qui étoit Athénien, avoit agi conséquemment à ses principes, en le forçant, pour ainsi dire, à renoncer à la tyrannie; mais il trouva que son oncle Dion, qui devoit prendre intérêt à sa personne & à son autorité, l'avoit très-mal servi : il le bannit de la Sicile, garda Platon, & le traita avec des distinctions & des bontés infinies. Le Philosophe recevoit les hommages du jeune Tyran avec beaucoup de hauteur; il lui parloit sans cesse de Dion, & ne cessoit de mortifier le neveu en faisant l'éloge de l'oncle.

Une guerre, qui obligea Denys à se mettre à la tête de son armée, le força aussi de laisser retourner Platon à Athenes. Le Philosophe partit en bravant le Souverain, qui ne rougissoit pas de faire toutes sortes de bassesses pour lui plaire. Denys l'ayant prié de ne point dire de mal de lui dans l'Académie : *Vraiment*, répliqua Platon, *dans nos Conférences académiques nous avons bien autre chose à faire que de parler de vous.*

Si Platon étoit fier avec les Tyrans, il se piquoit d'être simple & modeste envers les particuliers ; il en donna des preuves dans le retour de son second voyage de Sicile à Athenes. Il passa par Olympie, où l'on célébroit les jeux, & s'y arrêta pour les voir. Il y avoit un grand concours d'étrangers, cependant aucun ne le connoissoit personnellement ; mais sa physionomie ayant plu à quelques gens riches que la curiosité avoit attirés dans ce lieu, ils s'accosterent de lui, & le défrayerent pendant tout le reste de son séjour. Ils lui avoient demandé son nom ; il leur avoit répondu qu'il s'appeloit Platon : mais la simplicité de son extérieur & de ses discours les avoient empêchés de faire attention à ce nom, qui appa-

remment n'étoit pas rare dans la Grece.

Les jeux finis, ils voulurent voir Athenes; Platon s'offrit de les y conduire. Ils y arriverent; & la premiere chose que les Etrangers demanderent à Platon, ce fut de les conduire chez ce grand & divin Philosophe, qui portoit le même nom que lui. Il se trouva que depuis plusieurs semaines ils possédoient le trésor qu'ils cherchoient. Rien ne fit plus d'honneur à Platon que cette petite aventure, qui prouvoit qu'il savoit cacher son mérite, aussi bien que le faire éclater.

Dès que Dion sut que Platon étoit à Athenes, il courut l'y joindre; & comme Denys le laissoit jouir hors de la Sicile d'une partie de ses richesses, il les partagea avec son Maître; & lui témoignant son attachement avec éclat, il le mit en état de donner à ses frais des jeux au peuple d'Athenes.

Denys ayant réussi dans la guerre qu'il avoit été obligé de soutenir, étoit retourné tranquillement à Syracuse; mais il crut qu'il ne pouvoit être heureux, & que la postérité ne feroit jamais aucun cas de sa mémoire, s'il ne se réconcilioit avec la Philosophie, s'il n'attiroit encore Platon auprès de lui, & ne le forçoit,

pour ainsi dire, à l'aimer. Il lui fit écrire lettres sur lettres, & employa tous les moyens imaginables pour le déterminer à faire un troisieme voyage à Syracuse. Enfin il y réussit. Platon reparut triomphant à la Cour de Denys, qui étoit déjà remplie de Savans & de Philosophes, qui payoient par des complaisances & des flatteries les bienfaits du Tyran. Le divin Athénien se conduisit bien différemment. Il le narguoit & l'humilioit, lui disant qu'il n'avoit ni talens ni dispositions pour la Philosophie ; il le pressoit sur deux points sur lesquels il n'étoit point du tout d'accord avec lui : l'un étoit de faire revenir Dion, ou du moins de lui rendre tous ses biens sans exception ; l'autre, d'abjurer la tyrannie, & de se ranger parmi la foule des citoyens. Denys n'osoit contredire à un certain point le Philosophe, & lui promettoit ; mais il éludoit ensuite ses promesses. Deux Philosophes ayant été convaincus d'avoir conspiré contre lui, Platon obtint avec hauteur leur grace. L'on juge bien de l'effet que ses discours & la conduite de Denys faisoient sur les peuples de Syracuse ; ils disoient avec raison, que s'ils avoient un Tyran, Platon étoit celui de Denys. Ce-

pendant celui-ci ne vouloit point absolument se défaire de l'autre ; il tenta même de le retenir de force, en le faisant loger dans la citadelle, où il étoit plus en sûreté que dans la Ville. Enfin Platon s'irrita, voulut absolument retourner dans la Grece, & il fallut le laisser partir.

Au retour de ce troisieme voyage, Platon rencontra encore Dion, & lui parla avec tant d'aigreur contre son malheureux neveu, qui vouloit concilier la tyrannie avec la Philosophie, qu'à la fin Dion résolut d'en délivrer sa patrie. Il repassa donc en Sicile, conspira contre ce foible Tyran demi-Philosophe, & vint à bout de le dépouiller de toute son autorité & de tous ses biens; l'humanité, ou peut-être les conseils de Platon, l'engagerent du moins à lui laisser la vie. Le Souverain détrôné aborda en Italie, & crut encore trouver des ressources dans les bras de la Philosophie, qu'il s'étoit obstiné, même au préjudice de ses plus grands intérêts, à honorer dans la personne de Platon. Les Disciples de Pythagore lui permirent d'ouvrir une Ecole dans le pays des Locriens; mais il ne réussit pas mieux dans ce dernier état que dans le premier : il n'en tira guere de profit,

& s'y fit peu d'honneur (1). Cependant jusqu'à son dernier soupir, Denys aima & estima Platon & la Philosophie. Quand on lui demandoit à quoi lui avoient servi les leçons de ce grand Maître : *Il m'a du moins appris*, disoit-il, *à supporter mes disgraces.*

Dion ne fut pas si heureux que son neveu ; il fut assassiné par un Athénien, dans le temps qu'il songeoit à donner à la nouvelle République de Syracuse une forme analogue aux principes de Platon. Cette forme fut cependant adoptée après sa mort. Platon conseilla par écrit aux Syracusains d'établir trois Rois, dont l'un étoit fils de Dion. Il vouloit que l'autorité de chacun de ces Rois contrebalançât celle de l'autre ; encore ne leur laissoit-il à tous trois ensemble qu'un pouvoir assez borné. Il avoit établi au dessus d'eux trente-cinq personnages, qui faisoient les fonctions & avoient le titre de Conservateurs des Loix. Ils rendoient des jugemens très-indépendans de ceux des Rois, & auxquels ceux-ci-mêmes étoient soumis. L'autorité du Sénat & du peuple entier étoit

(1) Quelques Auteurs disent que ce fut à Corinthe qu'il fut Maître d'Ecole.

encore supérieure à celle des Conservateurs. C'étoit assurément là une constitution de gouvernement bien philosophique, dans lequel les différens pouvoirs étoient savamment balancés l'un par l'autre; mais c'étoit une machine trop compliquée pour que les ressorts en pussent jouer long-temps avec facilité. Cette République ne subsista pas; Syracuse tomba dans l'anarchie, maladie ordinaire & mortelle des gouvernemens Républicains. Elle s'en tira à plusieurs reprises, & eut plusieurs rechutes: enfin toute la Sicile fut conquise & soumise par les Romains.

Platon ne pensa plus à donner des Loix à aucun pays réellement existant; il se contenta d'écrire ses dix Livres de la République, dans lesquels il présente le tableau d'un gouvernement idéal, fait pour un pays chimérique, & qui ne pourroit être habité que par des êtres fantastiques. Je reparlerai de ce grand Ouvrage dans la suite de ce Volume. Si l'on ne peut réaliser cette chimere, au moins faut-il convenir qu'il y a dans ce rêve politique, des idées & des observations belles & utiles.

Les Cyrénéens ayant envoyé proposer à Platon de leur donner des Loix, il leur répondit qu'ils étoient trop attachés aux

richesses, pour se soumettre aux loix austeres qu'il voudroit leur prescrire. Les Thébains ayant fait la même demande, il leur répondit qu'ils étoient trop ennemis de l'égalité.

Platon continua d'augmenter sa gloire jusqu'à sa mort, qui n'arriva que lorsqu'il eut atteint l'âge de quatre-vingt-un ans. Il fut enterré dans l'Académie avec beaucoup de solennité. Il nous reste de lui plusieurs Epitaphes, toutes honorables, & dont quelques-unes sont singulieres; voici celles que rapporte Diogene Laërce:

Ici repose le divin Aristocles (surnommé Platon). *Si jamais la sagesse a honoré les hommes, celui-ci est couvert de gloire & au dessus de l'envie.*

Sous ce monceau de terre est le corps de Platon; son ame est au Ciel; tout honnête homme doit respecter sa vertu.

Aigle, noble oiseau du grand Jupiter, d'où viens-tu? pourquoi t'éleves-tu jusques au haut des Cieux? (L'aigle répond). *Je porte au Ciel l'ame du divin Platon: l'Attique s'honore de conserver les restes de son corps.*

Apollon, voulant ſauver le genre humain, a envoyé ſon fils Eſculape ſur la terre, pour apprendre aux mortels l'art de guérir les maladies du corps, & Platon pour traiter celles de l'ame.

Les grandes qualités de Platon & ſes vertus éminentes ne furent pas ſi généralement reconnues, qu'elles n'eſſuyaſſent quelques contradictions. On l'accuſa d'avoir été naturellement jaloux de la gloire des autres, plein d'orgueil, de vanité, de prétentions exceſſives; & s'il eſt vrai qu'il ne ſe livra jamais à une grande colere apparente, & à une joie immodérée, il n'en étoit pas moins, diſoit-on, *rancunier*, vindicatif, moqueur, & malin. D'ailleurs, parmi ſes principes, il y en avoit quelques-uns de fort dangereux; ce fut par ſes conſeils que furent aſſaſſinés pluſieurs prétendus Tyrans, qui, dans le fond, ne vouloient qu'obtenir le principal crédit dans leur patrie, ou maintenir celui qu'ils y avoient, & qui ſouvent faiſoient le bien & contribuoient même à la gloire de leur pays.

Deux Philoſophes, d'un genre bien différent de Platon, furent ſes antagoniſtes & ſes critiques: l'un fut le Cynique

Diogene; l'autre, Ariſtipe. Le premier renchériſſoit ſur le mépris que Platon affectoit de faire des richeſſes & des grandeurs, & affichoit la malpropreté, l'indécence & la brutalité. Du reſte, ces deux Philoſophes agiſſoient à peu près par le même principe. Diogene étant une fois entré tout crotté dans la ſalle à manger de Platon, & foulant aux pieds les beaux tapis dont elle étoit couverte, dit tout haut : » Je foule aux pieds l'orgueil de Platon. Ah! Diogene, Diogene, répliqua celui-ci, il y a plus d'orgueil dans ta crotte que dans ma magnificence «.

Une autre fois, on plaignoit, devant Platon, Diogene qui reſtoit dans la rue, expoſé à la grêle, à la neige, & à toutes les injures du temps : » Si vous voulez, dit Platon, que Diogene ceſſe de ſe faire du mal à lui-même, ceſſez de le regarder, & ne le conſolez pas par l'honneur que vous lui faites en vous occupant de lui «.

D'un autre côté, Platon paroiſſoit mépriſer les honneurs, les hommages, & les préſens; mais il s'attendoit bien qu'on lui en feroit, & qu'on le forceroit à les recevoir; auſſi Diogene diſoit-il : » La dif-

» férence qu'il y a entre Platon & moi,
» c'est que je demande tout haut, & lui
» ne demande qu'à l'oreille «.

Quant à Aristipe, ses principes philosophiques, ou du moins la maniere dont il les appliquoit à sa conduite personnelle, étoient bien différens de ceux de Platon. Il croyoit que la sagesse devoit donner ses leçons suivant les temps, les lieux, & les personnes à qui l'on vouloit les faire goûter. Il vécut comme Platon, à la Cour des deux Denys, pere & fils; mais il s'y conduisit en habile courtisan. Ne devroit-on pas croire que cela lui réussit parfaitement? C'est cependant ce qui n'arriva pas; la roideur & la hauteur de Platon prévalurent sur la complaisance & la souplesse d'Aristipe : tant il est vrai que quelquefois les hommes, & même les Princes, sont plus aisés à dompter qu'à séduire!

Aristipe se moquoit de Platon avec douceur & aménité; & l'on voit que celui-ci supportoit avec assez de peine ses plaisanteries.

D'après le portrait que l'on nous fait d'Aristipe, il paroît que c'étoit non seulement un Philosophe, mais un homme d'esprit, un homme du monde, & de

bonne compagnie. Il me ſemble avoir lu quelque part, qu'il diſoit : » J'eſtime & » je révere l'auſtérité des mœurs, & la ſé- » vérité des principes : mais tout cela » n'eſt bon que pour la perſonne du Phi- » loſophe même, & il ne doit pas pré- » tendre y contraindre les autres «.

En voilà bien aſſez ſur la perſonne de Platon : je me ſuis un peu étendu ſur ces détails, parce que je crois qu'ils paroîtront plus amuſans, & ſeront même plus inſtructifs que l'examen de ſa doctrine ; cependant je vais donner une idée de celle-ci, en jetant un coup d'œil ſur ceux des Livres de Platon, qui ont été traduits pendant le cours du ſeizieme ſiecle.

Le premier dont je vais parler, eſt le Dialogue intitulé *Criton*. Dès 1542, il fut traduit par Simon de Valambert ; en 1547, il eut un autre Traducteur, nommé Philibert Duval, & cette même Traduction reparut en 1582, avec les Annotations ou eſpece de Commentaires de Jean le Maſle.

Les Interlocuteurs de ce Dialogue ſont Socrate, & un de ſes Diſciples, nommé Criton. On ſuppoſe que celui-ci vient propoſer au premier, qui eſt en priſon,

accusé d'athéisme, & prêt à être condamné comme irréligieux & ennemi du culte dominant dans sa patrie, de s'échapper & de se dérober à l'autorité de ses Juges. Socrate le refuse, & pense qu'il ne lui est pas permis de se soustraire au glaive des Loix prêt à le frapper, quoiqu'injustement. Il convient que les Législateurs & les Magistrats ne peuvent assujettir son ame, son esprit, & sa façon de penser; mais il croit qu'il doit leur abandonner son corps matériel, & les en laisser disposer. Je n'en dirai pas davantage de ce Dialogue, dont les principes ont paru admirables aux premiers Peres de l'Eglise, parce que ce sont les mêmes qui ont dirigé la conduite des Martyrs du Christianisme.

Le Dialogue intitulé *Phedon*, a été traduit par Louis le Roi, dit *Regius*, fameux Professeur dans l'Université de Paris: il y en a deux éditions, l'une de 1553, l'autre de 1555. Le but de ce fameux Dialogue, un des plus beaux & des plus longs de Platon, paroît être d'établir la créance de l'immortalité de l'ame. Les Interlocuteurs sont deux Disciples de Socrate, qui se rappellent une conversation que ce grand homme eut avec eux,

immédiatement après avoir bu la cigüe ; & avant qu'elle eut fait son effet en lui ôtant la vie. Il leur prouva que son corps seul alloit périr, mais que le poison ne pouvoit rien sur son ame.

Ce Dialogue a toujours été admiré comme le chef-d'œuvre de Platon. Les Philosophes & les Théologiens conviennent unanimement, qu'avant que la révélation eût absolument fixé nos idées à cet égard, on ne pouvoit pas mieux plaider la cause de l'immortalité de l'ame qu'elle l'est dans ce morceau. Cependant je me garderai bien de répéter ici tous les raisonnemens qu'il contient, ni d'extraire ce Dialogue en entier. Je remarquerai seulement, que Platon croit non seulement l'ame immortelle, mais aussi qu'après la mort elle doit être punie ou récompensée, suivant qu'elle a mérité ou démérité dans le corps humain qu'elle a habité. On croit que c'est aux Egyptiens que Platon étoit redevable de cette opinion. L'un des Interlocuteurs du Dialogue paroît croire une espece de métempsycose, & que les ames des hommes qui auront mérité quelques punitions après leur mort, feront leur enfer dans le corps de quelque animal analogue à

leur caractere. Par exemple, que l'ame d'un politique passera dans le corps d'une abeille; celle d'un homme trop économe, dans celui d'une fourmi ; un guerrier, dans un lion ; un tyran ou un voleur, dans un loup, ou un renard ; enfin, que le corps d'un cochon est un enfer digne d'un voluptueux & d'un ivrogne.

Socrate soutient dans ce Dialogue, qu'un Philosophe doit mépriser son corps, & se soucier fort peu d'en être débarrassé ; mais il n'en conclut pas qu'on puisse se tuer soi-même ; au contraire, il dit qu'il ne nous est point permis de rompre l'union qui a été faite par le Créateur de notre corps avec notre ame ; que tant que nous conservons cette enveloppe matérielle, nous devons suivre les loix auxquelles elle est assujettie, tant pour notre avantage que pour celui de la société. Il répond à ceux qui prétendent que l'ame n'est que le résultat de l'harmonie des différentes parties matérielles qui composent notre corps, & que dès que celles-ci sont brisées & séparées, il ne reste plus rien ; il répond, dis-je, que l'harmonie ne s'établit point seule ; qu'il ne peut y avoir de concert de musique, sans que quelqu'un touche les instrumens & batte la

mesure ; enfin, il conclut qu'il faut avoir recours à une Intelligence suprême. Anaxagore, Philosophe plus ancien que Socrate & Platon, avoit déjà pensé que cette Intelligence étoit la cause & le mobile de tous les êtres ; mais quand il étoit question d'expliquer ce que c'étoit que cette Intelligence, Anaxagore ne présentoit que des causes secondes, au lieu qu'il falloit recourir à une cause premiere. C'est ce que fait Socrate, ou plutôt Platon, sous le nom de son Maître ; il insiste sur ce que l'opinion de la mortalité de l'ame est destructive de tout principe de vertu, puisqu'il est impossible d'amener les hommes à suivre les regles d'une morale quelquefois austere & désagréable, s'ils ne croient pas qu'il y ait des peines & des récompenses après la mort.

Le *Theagès* ou *Dialogue de la Sagesse*, par Platon, a été imprimé en François deux fois dans la même année 1564. Ces deux traductions sont de differens Auteurs ; l'une par Pierre Tredehan ; l'autre par Jacques de Ventimille, Provençal, mais Conseiller au Parlement de Dijon.

Ce Dialogue seroit mieux intitulé de l'Education,

l'Education, car il traite des ſciences & des principes de ſageſſe qu'il faut inſpirer aux enfans. Les Athéniens, avant Platon, ſavoient bien en général qu'il falloit s'occuper de l'inſtruction de la jeuneſſe, mais ils ignoroient en quoi elle doit conſiſter. Ils la confioient à des Sophiſtes, qui n'apprenoient à ces jeunes gens que des choſes inutiles. Platon les ramene aux bons principes; mais les mœurs de l'ancienne Grece étoient ſi différentes de celles de nos jours & du pays que nous habitons, que nous ne pourrions donner à nos Lecteurs un précis de ce Dialogue, ſans l'accompagner d'un commentaire qui ſeroit ſûrement ennuyeux.

Il y a un quatrieme Dialogue de Platon, intitulé *le Cratile*, qui a été traduit en 1577, par Antoine Duverdier; mais je me garderai bien d'en donner ici un extrait, car il paroîtroit à la plupart de mes Lecteurs tout à fait inintelligible. Il ne roule que ſur la Dialectique & la Grammaire, & il y eſt principalement queſtion de la juſte valeur & du ſens précis des mots Grecs.

Un cinquieme (*le Lyſis*) a été traduit deux fois; la premiere en 1544, par

Bonnaventure Desperiers, connu par ses Contes, & son fameux Livre intitulé *Cymbalum mundi*; la seconde par Blaise de Vigenere, en 1579. Il roule sur l'amitié, & Platon y recommande beaucoup celle qui est honnête & pure; d'où il faut conclure que si ce grand Philosophe a eu des goûts moins délicats, il s'en étoit alors bien corrigé. Cependant il étoit assez jeune lorsqu'il l'a composé; car on prétend que Socrate a eu connoissance de ce Dialogue, & qu'il étoit encore en vie lorsque Platon le publia. On ajoute que ce Philosophe, voyant qu'il étoit un des Interlocuteurs de ce Dialogue, s'écria : Ah ! que ce jeune homme me fait dire de sottises auxquelles je n'ai jamais pensé!

Etienne Dolet, Imprimeur & Auteur très-fameux, dont j'ai déjà eu occasion de parler, traduisit, en 1544, le Dialogue de Platon, intitulé l'*Hipparchus*; & environ trente ans après, François de la Coudraye en fit une seconde traduction. Ce Dialogue n'en valoit pas trop la peine; c'est un petit traité de morale sur le gain, où l'on examine de quelle maniere il est permis aux Philosophes de s'en occuper; & quelles sont les choses

qu'ils doivent regarder comme de premiere utilité ; Socrate, & Hipparchus son Disciple, sont encore les Interlocuteurs de ce Dialogue.

Etienne Dolet a aussi traduit l'*Axiochus*, qui roule sur la mort, le mépris que le Philosophe doit en faire, & l'immortalité de l'ame. Il passe généralement pour n'être point de Platon, mais d'un de ses Disciples qui a puisé ces maximes dans le Criton, dont j'ai parlé un peu plus haut.

En 1579, Jean-Antoine Martin, Médecin Piémontois, établi à Lion, traduisit le Dialogue intitulé l'*Eutiphron*, ou de la Sainteté, ou, pour mieux dire, de la Superstition. Ce Dialogue est curieux, & assez singulier. Les Interlocuteurs sont Socrate & Eutiphron : celui-ci est un personnage que l'on suppose très-crédule & très-superstitieux. Il croit qu'accuser son pere d'homicide, est un acte méritoire ; d'ailleurs il admet sans examen toutes les *simagrées* & les cérémonies Païennes, & croit en tous les Dieux. Socrate fait semblant de l'écouter sérieusement, & se moque continuellement de lui. A la fin, le sage Philosophe éta-

blit de bons & ſages principes, & pulvériſe ceux du ſuperſtitieux.

Il a paru dans le ſeizieme ſiecle juſqu'à quatre Ouvrages en François ſur le *Banquet de Platon* : ſavoir, une traduction de ce Livre, par Mathurin Heret, imprimée en 1555; une autre par Louis le Roi, avec un Commentaire, en 1559 : & deux traductions du Commentaire Latin de Marcile Ficin, ſur ce Livre; l'une de 1556, par Simon de la Haye, Valet de chambre de la Reine Marguerite de Navarre; l'autre de Guy le Febvre de la Boderie, imprimée en 1578.

Le Sympoſe c'eſt-à-dire le *Banquet*, ou *Dialogue ſur l'Amour*, eſt un des plus ſinguliers Ouvrages de ce Philoſophe; il mérite bien que nous nous y arrêtions un moment, pour apprendre à nos Lecteurs ce que les anciens Philoſophes, & ſur-tout Platon, penſoient de l'amour.

Platon ſuppoſe qu'Ariſtodeme conduit Socrate à un ſouper chez Agathon, quoiqu'ils n'y fuſſent point invités; mais ils étoient ſûrs d'y être bien reçus, & le furent en effet. Etant à table, la converſation tomba ſur l'amour : on pria chacun des convives, parmi leſquels il y avoit des Philoſophes & des gens d'eſ-

prit du premier ordre, de dire leurs ſentimens ſur cette importante matiere. Ils parlerent chacun à leur tour, au nombre de huit. Je ne rapporterai que les traits les plus remarquables de trois ou quatre de ces diſcours, entre autres les Fables que Platon y a inſérées, & qui rendent ce Dialogue le plus ingénieux de ſes Ouvrages.

Pauſanias, un des Interlocuteurs, dit qu'il faut diſtinguer deux Vénus, & que chacune eſt mere d'un Amour différent. L'une eſt fille du Ciel, & n'a point de mere; on la nomme *Vénus Uranie*, ou *Céleſte;* l'autre eſt née ſur la terre de Jupiter & de Dioné; on l'appelle *Vénus Populaire.* L'Amour, fils de la premiere, aime & reſpecte également la beauté & la vertu, ne forme que des déſirs légitimes & honnêtes; il ne dément en rien ſon origine céleſte; c'eſt lui que les Modernes ont appelé *Amour platonique*, parce que Platon le vante, le recommande, & l'enſeigne; mais nous avons vu qu'il ne le pratiquoit pas reguliérement. L'Amour, fils de l'autre Vénus, forme des déſirs beaucoup plus ſenſuels; la volupté qu'il ſe propoſe eſt bien moins délicate, & la beauté du corps lui eſt

plus en recommandation que celle de l'eſprit, & que les grandes qualités du cœur. Platon ſoutenoit qu'il étoit honteux de ſe laiſſer vaincre par cet amour déſordonné ; cependant toute ſa ſecte & lui ont toujours fait entrer la volupté charnelle dans leurs liaiſons les plus intimes ; tant il eſt vrai que la ſeule Religion Chrétienne peut élever l'ame au deſſus de l'humanité, épurer les attachemens, & ſubſtituer l'amour divin à l'amour charnel !

C'eſt dans le diſcours du quatrieme Interlocuteur de ce Dialogue (Ariſtophane), que l'on trouve la Fable de l'Androgine, dont j'ai parlé dans un de mes précédens Volumes, à l'occaſion d'un Poëte, nommé Antoine Héroët, qui en a fait le ſujet d'un Poëme aſſez ſingulier, imprimé en 1547. Dans cette Fable, Platon ſuppoſe qu'autrefois le corps de l'homme étoit double de ce qu'il eſt aujourd'hui dans toutes ſes parties, ayant quatre bras, quatre jambes, deux têtes, étant de l'un & de l'autre ſexe, & pouvant ſe reproduire par lui-même ; mais que dans cet état, l'être humain étant trop fort, trop puiſſant, & par conſéquent trop inſolent, les Dieux

commencerent à le craindre, & Jupiter jugea à propos, pour l'affoiblir, de séparer l'Androgine, c'est-à-dire l'homme complet, en deux parties, l'une mâle, & l'autre femelle. Apollon se chargea d'arranger ces demi-corps de maniere qu'ils parussent chacun parfaits dans leur espece. Après cette opération, on les dispersa dans le monde, & les parties séparées n'eurent plus de moyens de se reconnoître, sinon de suivre une espece d'instinct & de sentiment qui les porte à se rapprocher & à se réunir; c'est cette propension que l'on appelle amour: mais combien de fois on s'y trompe! rarement trouve-t-on sa vraie moitié; & si par bonheur on la rencontre, on ressent un amour véritable, extrême, durable, éternel même, ou du moins aussi long que la vie.

Agathon, le cinquieme Interlocuteur du Dialogue, fait un éloge de l'Amour, qui est un véritable Hymne à ce Dieu, & qui a été copié & commenté en vers François lyriques, par Quinault & les autres Auteurs d'Opéra, ses disciples & ses imitateurs. On y voit que l'Amour est plus fort que tous les autres Dieux, puisqu'il force Mars d'obéir à Vénus,

& que le Dieu de la guerre ne peut rien contre l'Amour ; que l'Amour est un Dieu de paix, d'union & d'accord ; qu'il enseigne la politesse, & adoucit les naturels les plus féroces ; qu'enfin il est l'auteur de tout bien ; & que c'est par lui que s'établit cette belle harmonie qui maintient & gouverne tout l'Univers.

Socrate ayant à parler à son tour, commence par éclairer Agathon sur la véritable nature & les vrais intérêts de l'amour. Il lui dit, qu'il en a été parfaitement instruit par une belle personne, nommée Diotime, qui savoit sur l'amour tout ce que l'on peut savoir ; elle en avoit souvent inspiré, & quelquefois ressenti. Elle débitoit une fable sur la naissance de l'Amour. Elle prétendoit qu'un jour les Dieux étant assemblés dans l'Olympe, & faisant entre eux un grand festin, la Déesse de la Nécessité s'étoit approchée de leur table, & leur avoit demandé, pour ainsi dire, l'aumône en vivres. On lui avoit donné quelques restes d'ambroisie, & quelques verres de nectar ; après quoi elle avoit demandé permission à Jupiter de satisfaire une passion qu'elle avoit conçue depuis peu : c'étoit pour Porus, Dieu de l'Abondance,

qui, ayant bien bu & bien mangé, s'étoit endormi dans un des bosquets du jardin où les Dieux se divertissoient. Ils permirent à la Nécessité d'aller trouver Porus, & de passer avec lui le reste de la nuit. Neuf mois après, la Nécessité fut mere de l'Amour. Ce Dieu, toujours enfant, tient de sa mere des désirs continuels & insatiables; il n'a point de honte de demander sans cesse, & n'est jamais satisfait, même dans l'abondance des plaisirs; ils l'endorment & l'étouffent plutôt qu'ils ne le contentent. Point d'amour sans désirs; plus de désirs, plus d'amour. C'est, dit Socrate, ce que m'a appris Diotime; elle ne croyoit pas au reste que l'Amour fût un grand Dieu, mais un de ces petits Démons intermédiaires qui contribuent aux plaisirs des hommes ou à leurs chagrins, mais toujours sous les ordres du grand Dieu, du Dieu unique, de l'Etre suprême.

Il y a dans le Banquet de Platon un discours attribué à Alcibiade, que les anciens Traducteurs du seizieme siecle n'ont pas craint de nous donner en François; mais qu'un Traducteur plus moderne & plus réservé (l'illustre Racine), a sagement supprimé, parce qu'il est vrai-

ment ſcandaleux, le genre d'amour que l'on y prône ayant été tout au plus toléré dans l'ancienne Grece.

Je n'extrairai rien de ce qui a été traduit du Commentaire de Marcille Ficin ſur le Sympoſe. Ce Savant Chanoine de Florence, mort en 1499, a commenté en Latin toutes les Œuvres de Platon. Il prétend prouver que les principes du Platoniſme ſont parfaitement conformes au dogme du Chriſtianiſme. On riſqueroit fort de s'ennuyer, ſi l'on vouloit ſuivre Ficin dans toutes les preuves qu'il prétend donner de cette idée, qui cependant a été autrefois adoptée, même par des Peres de l'Egliſe, & la réfutation de cette opinion ne feroit pas plus amuſante. Contentons-nous de dire que le Commentaire de Ficin a été long-temps eſtimé, & l'eſt encore à un certain point : les Savans recherchent ſon édition Grecque & Latine des Œuvres de Platon.

Celui de tous les Ouvrages de Platon, dans lequel ſes dogmes ſur la Philoſophie ſont le mieux expliqués & développés, eſt le fameux Dialogue intitulé *Timée*, traité du monde & de l'homme ; c'eſt ſous ce dernier titre qu'il a été mis en François par Louis le Roi en 1551. Il eſt diviſé

en quatre Livres, dont la matiere est si sérieuse & si abondante, que je ne prétends pas les faire connoître en entier; je me contenterai de relever ce qu'il y a de plus singulier dans chacun d'eux. Timée est un des quatre Interlocuteurs; il se donne pour Disciple de Pythagore, & il expose le systême de son Maître, qu'il discute devant Socrate & deux autres Philosophes, Critias & Hermocrates.

Dans le premier Livre, Platon rappelle les principes qu'il a établis pour la constitution de sa République, & qu'il a développés dans les dix Livres que nous avons de lui uniquement sur ce sujet. Il voudroit que dans cette République imaginaire, &, à vrai dire, impraticable, tout fût en commun entre les Citoyens, les terres, la culture, les revenus, la nourriture, & même les femmes & les enfans.

Dans un autre Chapitre de ce même Livre, il suppose que les Athéniens eurent autrefois guerre avec les habitans d'une terre très éloignée, que l'on appeloit l'Isle Atlantique; il prétend que ce pays est plus vaste que l'Asie & l'Afrique réunies; qu'il a été autrefois séparé de notre Continent par un tremblement de terre & un grand déluge; qu'il y eu a des

Rois de ce pays, qui, ayant eu l'ambition de venir dans la Grece, s'y transporterent avec une flotte immense & des troupes nombreuses, & vinrent attaquer l'Attique; mais qu'ils furent repoussés par les Athéniens, & obligés de retourner par-delà les colonnes d'Hercule, d'où ils étoient venus. Platon a développé encore davantage cette fable dans un Livre intitulé l'*Atlantique*, mais qui n'a jamais été traduit en François. Le fameux Chancelier Bacon y a puisé quelques idées. Depuis la découverte de l'Amérique, on n'a pas manqué de dire que Platon avoit eu connoissance de ce nouveau monde, qui a été si long-temps perdu pour l'ancien, & que c'est l'Amérique qu'il a désignée sous le nom d'Isle Atlantique.

Le second Livre du Timée est le chef-d'œuvre de Platon : c'est là qu'il établit son systême sur Dieu, le monde & l'homme; ces idées sont les plus sublimes qui aient été conçues par un simple mortel. Cependant il y a dans quelques parties du systême de Platon beaucoup d'obscurité, & même des contradictions : quelques-unes de ses opinions sont ridicules; mais ces défauts sont le sceau de l'humanité; il falloit bien qu'il fût empreint sur

l'Ouvrage de Platon. Ce grand Philosophe admet un Dieu principal, unique, existant par lui-même; il n'a point eu de commencement, c'est lui au contraire qui l'a donné à tous les autres êtres. Sous ce premier Etre il en place d'autres du second ordre, auxquels Dieu a confié (pour ainsi dire) les détails du monde. Ce sont des Esprits divisés en plusieurs classes; ce sont ceux du premier rang que les Païens reconnoissent pour leurs Dieux; ils président aux vices, aux vertus, & aux grands événemens. La seconde classe contient les Démons ou Génies, Ministres plus subalternes des volontés du grand Dieu, mais toujours d'une espece supérieure aux hommes. Platon ne distingue point les bons Anges d'avec les mauvais, l'Histoire de la chute de Lucifer ne lui ayant pas été connue; il ne parle qu'avec beaucoup d'obscurité de l'origine & des fonctions de ces Etres intermédiaires. Il ne dit pas pourquoi ils nous laissent faire le mal, étant destinés à nous conduire au bien, & la vertu & notre bonheur étant le but de l'Etre suprême. On entrevoit seulement que Platon admet une fatalité, dont au moins les Dieux subalternes ne peuvent changer les dispositions.

Au reste, le discours que Platon fait tenir à Dieu, lorsqu'il abandonne à ces Etres intermédiaires le soin du monde, est du sublime le plus parfait.

Platon croit que Dieu, après avoir créé le monde, lui donna une ame générale, qui influe sur toute la machine, imprime du mouvement à toute la matiere, & la tient en action. C'est encore une belle, noble & grande idée. Des restes, &, pour ainsi dire, des *miettes* de l'ame générale du monde, ont été composées les ames particulieres. Elles sont immortelles, ou du moins doivent durer longtemps, car elles passent par plusieurs états, & ne meurent point avec chacun des corps qu'elles animent. Les ames de ceux qui se conduisent parfaitement bien sur la terre, s'envolent, après leur mort, dans les astres, où elles menent une seconde vie tranquille & heureuse. Les ames des hommes qui n'ont montré que de la foiblesse pendant leur vie, éprouvent, après leur mort, une demi-punition, en passant dans le corps d'une femme. Apparemment que ce n'est pas dans celui d'une jolie femme, car il n'y auroit pour ces ames qu'à gagner au change. Celles qui se sont tout à fait mal conduites, & qui ont été

vraiment criminelles, ſont punies, comme nous l'avons dit plus haut, en habitant des corps d'animaux ; à la fin elles rentrent dans le corps d'un autre homme, pour être à portée de mériter ou de démériter de nouveau.

Il eſt impoſſible de ſuivre Platon, & de faire comprendre ce qu'il dit ſur la compoſition du monde & des quatre élémens ; c'eſt de la Phyſique également obſcure & mauvaiſe. A l'imitation de Pythagore, Platon a voulu appliquer la Géométrie à la Phyſique ; mais il a rendu ſon ſyſtême inintelligible. C'eſt au milieu de toutes ſes obſcurités que l'on a prétendu trouver le Myſtere de la Sainte-Trinité ; quelques-uns des anciens Peres de l'Egliſe ont ſoutenu que Platon en avoit eu connoiſſance, parce qu'en parlant de la nature & des qualités de Dieu, il ſe ſert du mot Grec *logos*, parole ou verbe, & de celui de *pneuma*, eſprit : mais on eſt bien loin aujourd'hui d'attribuer à Platon des connoiſſances qu'il ne pouvoit acquérir que par une révélation, qui, malheureuſement pour lui, ne lui a pas été faite. Quelques Savans ont penſé que ce qu'il y a de reſſemblant entre ſa doctrine & celle de Moïſe, vient

de ce que tous deux avoient étudié en Egypte. Enfin, ce qu'il y a de mieux à dire en faveur de Platon, c'eſt qu'il eſt bien éloigné d'être Matérialiſte ; mais qu'au contraire il fournit les meilleurs argumens, purement philoſophiques en faveur de l'exiſtence de Dieu & de la ſpiritualité de l'ame.

Dans le Livre troiſieme, Platon entre dans le détail de ce qui regarde l'homme en particulier, de l'uſage de ſes ſens, comment viennent en lui les idées & les perceptions : tout eſt encore dans ce Livre d'une métaphyſique & d'une phyſique très-obſcures, & ſur leſquelles je ne crois pas devoir arrêter mes Lecteurs.

Quoique les mêmes défauts ſe trouvent dans le quatrieme Livre du Timée, il me fournira cependant quelques remarques curieuſes. Platon admet dans l'ame trois parties, la raiſonnable, l'iraſcible, & la concupiſcible : il prétend que le ſiége de la premiere eſt dans le cerveau, celui de la ſeconde dans le cœur, & celui de la troiſieme dans le foie ; que la formation des os commence par la moëlle, celle de la chair par les nerfs. Son ſyſtême ſur la reſpiration, ſur la digeſtion, ſur les maladies du corps, & les moyens de les

guérir, ſont de la plus mauvaiſe médecine ; cependant la réputation de Platon étoit ſi grande, que Galien, qui écrivoit dans le ſecond ſiecle de notre Ere, a fait tous ſes efforts pour concilier le ſyſtême d'Hippocrate, qui eſt beaucoup meilleur, & a été fort perfectionné depuis, avec celui de Platon. En général, notre Philoſophe ne faiſoit pas un certain cas de la Phyſique ; il prétendoit qu'elle ne devoit ſervir que d'amuſement, & que c'étoit particuliérement à la Morale qu'on devoit s'attacher. Il eſt conſtant que ſi l'on ne pouvoit s'occuper que d'une ſeule Science, ce ſeroit celle-là qu'on devroit préférer.

Il ne me reſte plus à parler que d'un ſeul Ouvrage de Platon, qui a été traduit dans le ſeizieme ſiecle ; ce ſont les dix Livres de ſa République. La République de Platon n'eſt pas tant le plan d'une République que l'on ſuppoſe formée, que l'examen des regles d'après leſquelles on doit la former. Platon examine d'abord en général ce qui eſt juſte ou injuſte, utile ou nuiſible à un Etat quelconque. Ces principes ſont l'objet du premier Livre. Dans le ſecond, il remonte juſqu'à l'origine de la Société civile, & recherche quels ſont les fondemens d'une

République : on y voit comment elle peut se former, s'accroître, & se conserver. Dans le troisieme, il examine comment le commode & le superflu même peuvent être joints au nécessaire, sans déranger l'ordre social. Dans le quatrieme, il prouve que l'homme est naturellement juste, & qu'il demeure tel tant que les passions ne s'opposent pas dans son cœur à l'empire de la raison. Dans le cinquieme Livre, Platon établit un systême raisonnable au fond, merveilleux dans la spéculation, impossible dans la pratique, d'après lequel tous les hommes devroient être égaux, & les femmes aussi bien instruites & aussi utiles à la Société que les hommes ; il voudroit supprimer ces mots odieux le *tien* & le *mien*, & retrancher de ce monde tout sujet de discorde & de division. Platon auroit dû concevoir qu'un gouvernement aussi parfait ne peut pas s'établir sur la terre ; mais cela n'empêche pas de faire des vœux pour que les hommes soient disposés à adopter d'aussi bons principes. Dans le Livre sixieme, il soutient qu'il y a pourtant des hommes capables de suivre ces principes, mais que, tout tendant à les corrompre, la Philosophie seule peut les ramener au vrai & au juste.

Dans le ſeptieme, il explique comment on peut s'élever au degré de philoſophie néceſſaire pour bien gouverner un État. Dans le huitieme, quelles ſont les différentes formes de gouvernement. Il en diſtingue cinq, dont les deux principales ſont la Monarchie, ou gouvernement d'un ſeul, & l'Ariſtocratie, ou gouvernement de pluſieurs. Cette derniere ſe ſubdiviſe en Timocratie, eſpece de République où regne la brigue & l'ambition; en Oligarchie, où les ſeuls riches ont part aux affaires; enfin en Démocratie, où le gouvernement eſt tout-à-fait populaire. Celui-ci ne tombe que trop ſouvent en Anarchie, ou gouvernement ſans forme, comme la Monarchie dégénere en tyrannie ou deſpotiſme injuſte & ſans regles. Les différens caracteres des hommes tendent plus ou moins vers ces différens gouvernemens. Platon explique comment ſe fait le paſſage de l'un à l'autre. Il décide la queſtion de la meilleure de toutes les adminiſtrations; c'eſt, dit-il, celle d'un Roi Philoſophe, ami de la juſtice, de la raiſon & de la vérité, & qui de lui-même ſe ſoumet aux loix. Dans pluſieurs digreſſions, l'Auteur donne d'excellentes maximes pour la conſervation de la ſanté

du corps, & pour celle de l'eſprit. Il conſeille pour la premiere l'exercice, & ne veut pas que pour la ſeconde on ſe livre trop aux plaiſirs que procurent la Muſique & la Poéſie, à cauſe que la Poéſie nous porte à croire aux Fables, & que le goût exceſſif pour la Muſique amollit & rend voluptueux. Platon convient cependant que la Poéſie noble, pittoreſque & morale, & l'harmonie ſublime & parfaite, ſont dignes de l'attention & de l'admiration de tous les hommes; il finit par convenir que ſa République eſt preſque impoſſible à mettre en exécution, mais que l'idée de l'homme parfait eſt dans le même cas, & que l'un & l'autre ſont des degrés de perfection auxquels il faut tâcher d'atteindre, quand bien même on n'auroit aucune eſpérance d'y pouvoir parvenir.

A la ſuite des dix Livres de ſa République, Platon a compoſé dix Livres des Loix: ce corps de légiſlation eſt conforme au ſyſtême du premier Ouvrage; il eſt ſévere, & l'eſt même trop, mais fonciérement juſte. Ces Livres des Loix de Platon n'ont point été traduits en François dans le ſeizieme ſiecle, & je ne ſais même s'ils le ſont à préſent.

Alcinoüs. Alcinoüs, Philoſophe Platonicien, a

réduit en un seul petit Volume, écrit en Grec, toute la doctrine du Chef de la Secte ; son Ouvrage a paru utile pour épargner la peine de lire les nombreux Ouvrages de ce grand Philosophe ; il y en a eu dès le seizieme siecle plusieurs Traductions Latines, & une en François ; elle est sans nom d'Auteur & sans date : on sait seulement que c'est l'Ouvrage d'une Demoiselle. Cet Abrégé est sec, & ce que nous en tirerions de plus que ce que nous venons de dire sur Platon, ne pourroit plaire au genre des Lecteurs à qui notre Ouvrage est destiné.

Platon a eu un fameux Commentateur Grec, dont les Ouvrages ont été traduits & imprimés en Latin dans le seizieme siecle ; mais un petit nombre d'entre eux l'a été en François. Maxime de Tyr est le premier, il vivoit à Rome dans le second siecle après Jésus-Christ, & eut l'honneur d'avoir pour Disciple l'Empereur Marc Aurele. Son Ouvrage sur la doctrine de Platon est excellent, il n'est point traduit en François. *Maxime de Tyr.*

Plotin ne vivoit qu'au troisieme siecle ; il passe pour avoir mieux que tous les autres connu la doctrine de Pythagore & de Platon : c'est son Commentaire que *Plotin.*

Marsile Ficin a mis en Latin, & dont une petite partie seulement a été traduite en François; mais il ne nous fournit rien de curieux : nous n'avons à remarquer qu'un seul trait de la vie du Commentateur, c'est qu'il entreprit d'établir dans la Campanie une colonie de Philosophes qui devoient se gouverner suivant les principes de la République de Platon. L'Empereur Gordien, plusieurs Sénateurs, & même des Dames Romaines, qui avoient été enchantés de la doctrine & des vertus de Plotin, lui fournirent tous les secours nécessaires pour cet établissement. Cependant il ne put réussir, ni subsister : il falloit, dit l'Historien, faire une nouvelle espece d'hommes pour cette République-là.

Porphyre. Le troisieme est Porphyre, Disciple de Longin & de Plotin, & par conséquent à peu près contemporain de ce dernier. Il étoit Païen, dans un siecle où la Religion Chrétienne commençoit à faire de grands progrès. Il attaquoit celle-ci avec fureur, & opposoit sans cesse Platon à Moïse & à Jésus-Christ. Quelques Saints Peres ont pris la peine de lui répondre. Nous avons des traductions Françoises d'une partie de cette contro-

verse; mais le meilleur Ouvrage de Porphyre, qui est son Traité de l'abstinence de la chair des animaux, & sa Vie, qui contient des traits singuliers, n'ont été traduits que dans le dernier siecle & dans celui-ci.

Proclus est le quatrieme & un des meilleurs Commentateurs de Platon; il étoit bon Physicien pour son temps, habile Astronome, grand Géometre & Mécanicien. Il étoit Païen, & vivoit l'an 500. Nous avons des traductions de quelques-uns de ses Ouvrages en François, du seizieme siecle; mais il n'y a rien de curieux à en tirer, & nous ne citerons qu'un trait singulier de sa vie. On avoit prédit à l'Empereur Anastase qu'il mourroit d'un coup de tonnerre. Il le dit à Proclus, qui promit de construire une tour dans laquelle Anastase pourroit se réfugier en temps d'orage, avec certitude de n'y être point frappé de la foudre, au moyen de certaines précautions propres à détourner le tonnerre. L'Empereur crut cet habile homme; il ne manquoit pas de se mettre à l'abri dans cette tour, toutes les fois que l'occasion s'en présentoit, & ce fut justement là qu'il fut frappé & tué de la foudre. Proc.

Jamblique. Enfin, le cinquieme & dernier des Commentateurs de Platon eſt Jamblique, il étoit Philoſophe Païen & ami de Julien l'Apoſtat : cependant il paroît par ſes Ouvrages qu'il vouloit concilier le Platoniſme avec le Chriſtianiſme ; à vrai dire, ſes Ouvrages ſont ſi obſcurs, qu'on n'y comprend rien ; il a écrit ſur les myſteres des Egyptiens, & ſon Livre eſt une énigme comme les myſteres mêmes ; il n'a point été traduit en François au ſeizieme ſiecle ni depuis, & peut-être cette traduction ſeroit-elle impoſſible. Mais les Auteurs qui ont écrit ſur la Religion Egyptienne & ſur les Hiéroglyphes, ont profité de ce qu'ils ont pu entendre de ce Livre.

Ariſtote. La fin de l'article de Platon nous conduit naturellement à parler d'Ariſtote ſon Diſciple, mais Diſciple ingrat, qui, après s'être bien enrichi des lumieres de ſon Maître, eſt devenu ſon rival, & même ſon adverſaire, & a fait dire à Platon de ſon vivant, qu'Ariſtote étoit comme le poulain qui lance des ruades à ſa mere. L'Ariſtotéliſme eſt venu à bout d'acquérir plus de conſidération que le Platoniſme : on l'a trouvé plus méthodique, & plus capable de conduire les jeunes

gens à la connoiſſance de la vérité, & de fixer les principes des Sciences.

Les Dames & les gens du monde du ſeizieme ſiecle entendoient ſûrement parler tous les jours d'Ariſtote ; car on le citoit à tout propos ; cela n'eſt pas étonnant, puiſqu'il a écrit ſur preſque toutes les matieres : auſſi diſoit-on d'un habile homme, qu'il raiſonnoit comme Ariſtote, qu'il étoit ſage, ſavant, éclairé, inſtruit des regles de tous les Arts ; qu'il connoiſſoit la nature des aſtres, des plantes, des animaux, de l'homme, de Dieu même, comme Ariſtote. Ce fut dans le courant de ce ſiecle que l'Univerſité, le Gouvernement, le Parlement même, condamnerent les détracteurs de la Philoſophie Ariſtotélicienne, comme coupables d'une eſpece de crime de leſe-Majeſté ſcolaſtique, & leur défendirent de publier des propoſitions qui lui étoient contraires, à peine de punition corporelle.

Mais ſi ceux qui ne ſavoient que le François entendoient louer Ariſtote dans cette Langue, du moins ne pouvoient-ils pas lire la plupart de ſes Ouvrages, car il n'y en avoit qu'un très-petit nombre qui fuſſent traduits. Nous les déſignerons après nous être étendus ſur la perſonne de ce

Philosophe, comme nous avons fait à l'égard de Platon.

Je commence par conseiller à ceux qui veulent bien connoître Aristote, de lire l'article Aristotélisme dans le Dictionnaire Encyclopédique; il y occupe un grand nombre de pages; il ne laisse presque rien à désirer sur le Fondateur du Lycée & le Maître des Péripatéticiens; c'est ainsi que s'appelerent l'Ecole & les Disciples d'Aristote. Le nom de Lycée est celui du lieu où ils s'assembloient, & on les appela Péripatéticiens, parce qu'ils raisonnoient ensemble en se promenant.

L'article d'Aristote dans Bayle, celui qui fait partie de l'Histoire critique de la Philosophie de M. Deslandes, la Vie d'Aristote par Diogene Laërce, les savantes Dissertations contenues dans les Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres concernant Aristote, & l'Histoire entiere de ses Livres & de sa Doctrine jusqu'à nos jours, sont refondus dans l'article de l'Encyclopédie que nous venons de citer; ainsi nous nous contenterons de présenter à nos Lecteurs quelques traits essentiels, ou quelques particularités qui ont échappé au Rédacteur de cet article.

Ariſtote deſcendoit d'Eſculape, par conſéquent d'Apollon; Platon avoit le même avantage, & faiſoit remonter ſon origine juſques aux Dieux : mais on n'en étoit pas plus conſidéré à Athenes, pour avoir dans ſa généalogie de pareilles chimeres. Un avantage qui auroit pu être plus ſolide pour Ariſtote, c'eſt qu'il avoit quelque bien; mais il le mangea de bonne heure, & il fut obligé de faire, pour vivre, un trafic qui ne lui réuſſit pas. Il conſulta l'Oracle de Delphes. Apollon lui conſeilla de ſe livrer à la Philoſophie. Il ſuivit ce conſeil, & s'en trouva très-bien. Il fut pendant vingt ans Diſciple de Platon, & brilla ſi fort dans l'Académie, qu'on lui donna le ſurnom de l'*Eſprit*, ou de l'*Intelligence*. Mais il ſe brouilla avec ſon Maître. Platon étant vieux, & faiſant donner en ſon nom des leçons dans l'Académie par deux de ſes Diſciples, Ariſtote ſaiſit un jour qu'ils n'y étoient ni l'un ni l'autre, & prit la parole; mais ce fut pour établir des principes aſſez différens. Alors les Platoniciens crierent au blaſphême & à l'ingratitude : Platon chaſſa Ariſtote de l'Académie, & la guerre fut ouverte entre ces deux grands hommes. Le dernier forma dans le Lycée

une nouvelle Ecole, qui rivalisa avec l'Académie; & de ce moment les deux Sectes ont été non seulement séparées depuis, mais même ennemies.

Dans le parallele si souvent fait de Platon & d'Aristote, on convient assez généralement que Platon a l'esprit beaucoup plus brillant, plus vif, plus poétique; qu'il y a plus d'imagination dans ses Ecrits, & que son style est plus agréable que celui d'Aristote. Celui-ci est pur, mais simple; un peu sec, mais serré & nerveux. Platon dit toujours plus qu'il ne faut dire; Aristote laisse toujours à penser plus qu'il ne dit : l'un surprend l'esprit, & embrouille quelquefois les idées; l'autre l'éclaire, & forme le jugement par une méthode juste & solide. On a dit que Platon étoit l'Homere des Philosophes. Aristote ne peut se comparer à aucun Poëte; mais, en fait de Philosophie, la raison est bien au dessus de la verve, & le solide doit l'emporter sur le brillant.

Aristote étoit l'ami intime d'Hermias, Tyran ou Prince d'une petite ville nommée Artant; il étoit même son beau-frere : ce fut ce Seigneur qui l'adressa à Philippe, & lui fit confier l'éducation du grand Alexandre. Les sentimens sont

partagés ſur la confiance qu'obtint & mérita le Précepteur de la part de ſon Diſciple. On étoit perſuadé dans les ſiecles d'ignorance, c'eſt-à-dire, dans les treizieme, quatorzieme & quinzieme ſiecles, que ce que nous avons d'Ouvrages d'Ariſtote avoit été fait pour l'éducation d'Alexandre; &, dès le temps de Saint Louis, on prétendit réduire le tout en un petit extrait, intitulé le *Secret des Secrets*, adreſſé par Ariſtote au Roi Alexandre, ſon Diſciple. Il y a une infinité de manuſcrits & quelques imprimés gothiques de cet Ouvrage. Il eſt auſſi beaucoup queſtion d'Ariſtote dans les anciens Fabliaux; & quoique ce ſoit pour lui attribuer des Anecdotes fort ridicules, cela prouve toujours la grande réputation qu'avoit dans ce temps-là le nom de ce Philoſophe (1).

(1) Le *Secret des Secrets* d'Ariſtote a été imprimé à Paris en 1531 & 1532, & il eſt dit qu'il a été traduit en 1408 par Guillaume Detignonville, Chevalier, Prévôt de Paris; mais on croit que celui-ci n'a fait que le rédiger d'après des manuſcrits encore plus anciens. On a auſſi imprimé en 1551 la *vraie Doctrine & Commandemens d'Ariſtote à Alexandre*, tirés d'anciens manuſcrits. Ni l'un ni l'autre de ces Ouvrages n'eſt une véritable traduction des Œuvres d'Ariſtote; mais un mauvais aſſemblage des Maximes que l'on prétend y être contenues.

Les gens bien inſtruits ſavent qu'Ariſtote ne reſta pas long-temps dans les bonnes graces d'Alexandre : il avoit placé auprès du Conquérant, Caliſthene, que l'on dit avoir été ſon neveu. On ſoupçonna celui-ci d'avoir conſpiré contre Alexandre, & il fut ſévérement puni. On croit même qu'Ariſtote étoit entré dans la conjuration d'Antipater, & qu'il avoit indiqué le genre de poiſon le plus propre à ôter la vie au Vainqueur des Perſes. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que lorſqu'Alexandre mourut, Ariſtote n'en parut que médiocrément affligé : mais on lui fit bientôt ſentir qu'il avoit fait une grande perte. Les Prêtres Athéniens n'étant plus retenus par la crainte de ſon illuſtre Diſciple, l'attaquerent, & l'accuſerent de blâmer le culte généralement reçu. Il eſt vrai qu'il avoit dit que les prieres & les ſacrifices ne ſervoient de rien pour ſe concilier les Dieux, & qu'il étoit très-inutile de faire tant de cérémonies pour ſe les rendre favorables, puiſqu'ils ſavoient mieux que nous ce qui nous convenoit. Quoique ce propos pût être interprété dans un ſens favorable, il pouvoit auſſi l'être mal, & il n'en avoit pas fallu davantage pour faire condamner Socrate. Auſſi prétend-on

qu'Ariſtote déclara qu'il ne vouloit pas expoſer la Philoſophie à ſouffrir un nouvel affront. Il partit d'Athenes, & ſe retira à Calchis dans l'iſle d'Eubée. Il y paſſa quelques années, & y mourut enfin de maladie, étant plus que ſexagénaire. On a prétendu qu'il ſe jeta dans l'Euripe, bras de mer qui ſépare l'Iſle d'Eubée de la terre ferme, parce qu'il ne pouvoit comprendre la cauſe du flux & du reflux qui regne dans cette partie de la Méditéranée. Rien n'eſt moins ſûr que cette Anecdote. Peut-être qu'Ariſtote, affligé de ſe voir banni de ſa patrie, ſe noya, & dit alors ce fameux jeu de mots : Il faut que la mer me *comprenne* (c'eſt-à-dire m'engloutiſſe) ; puiſque je ne peux la *comprendre*, c'eſt-à-dire rendre raiſon de ſes mouvemens.

André Thevet, Hiſtoriographe du ſeizieme ſiecle, dont nous parlerons par la ſuite, & qui avoit voyagé dans le Levant, dit qu'il a vu dans l'Iſle d'Eubée le tombeau d'Ariſtote; que les Turcs ont une grande vénération pour ce mauſolée, & qu'ils adreſſent ſouvent des prieres à Dieu pour l'ame de ce grand Philoſophe; que l'on trouve autour grand nombre de médailles de Philippe & d'Alexandre, &

que lui Thevet en a rapporté plusieurs de cet endroit-là.

Je n'ajouterai presque rien à ce qui est dit dans l'Encyclopédie du sort des Ouvrages d'Aristote; il laissa ses Livres à son Disciple & favori Théophraste. Une partie de ces Volumes, après avoir passé par plusieurs mains, tomba dans la fameuse Bibliotheque des Ptolemées à Alexandrie: une autre partie resta à Athenes jusqu'à ce qu'elle fut transporté à Rome par le Dictateur Sylla, & placée dans sa Bibliotheque; c'est là que Cicéron en prit connoissance. Cependant les manuscrits Grecs des Œuvres d'Aristote se sont perdus; & vers le douzieme siecle, on ne connoissoit plus que quelques fragmens & différens extraits en cette Langue, de ses Livres de Morale & de Belles-Lettres, tels que sa Poëtique, sa Rhétorique, & ses Politiques: mais les Arabes avoient fait des traductions de ses Ouvrages de Physique, & Averroës, grand Philosophe de cette Nation, y avoit ajouté un Commentaire. Ainsi c'est à ces Barbares que nous sommes redevables des premiers Ouvrages entiers d'Aristote, traduits d'abord en Latin d'après l'Arabe. Quelques temps après on en apporta en

Italie

Italie quelques manuſcrits Grecs ; & ces Œuvres étant mieux connues, la grande réputation que le nom d'Ariſtote avoit déjà, s'accrut encore. Il y eut, dès les quatorze & quinzieme ſiecles, de grandes diſputes ſur la préférence que pouvoit mériter Ariſtote ſur Platon. Comme on trouva la Doctrine de ce dernier plus conforme au Chriſtianiſme, elle prévalut, quant à la partie de la Philoſophie ſpéculative; mais Ariſtote conſerva la ſupériorité, par rapport à la Dialectique ou Logique, & à la Phyſique. On avoit adopté dans les Ecoles, même dans celles de Théologie, ſa maniere d'argumenter, & la forme du ſyllogiſme, qui eſt véritablement excellente : elle a fait paſſer bien des défauts dans la méthode de raiſonner d'Ariſtote. Quant à ſa Phyſique, quelque imparfaite & défectueuſe qu'elle fût, ſes idées ſont les plus raiſonnables de toutes celles que nous a préſentées l'antiquité ſur cette matiere ; & comme aucun des Modernes n'avoit encore eu l'eſprit ou le courage d'en ſubſtituer de meilleures, elle eſt reſtée en poſſeſſion d'être ſeule enſeignée pendant tout le courant du ſeizieme ſiecle, & même une bonne partie du ſuivant.

Ce fut en vain qu'un homme, qui fut malheureux toute sa vie, pour avoir eu plus d'esprit & de lumieres que son siecle (Pierre Ramus), leva l'étendard de la révolte contre les opinions de ce Maître si respecté. Ramus, fils* d'un simple Laboureur, avoit à peine fini ses études, qu'il osa soutenir des Theses contre toutes les opinions d'Aristote; elles firent beaucoup de bruit, mais furent regardées d'abord comme un trait de jeune homme. Cependant il continua à soutenir ses opinions, fit imprimer une Dialectique contraire à celle d'Aristote, & une censure précise de ce grand Philosophe. Alors les murmures & les cris s'éleverent de toutes parts; Ramus pensa en être accablé : mais François I sentit le mérite d'une partie de cette critique; il mit en arbitrage l'ancien Philosophe & le nouveau, ayant nommé pour les juger quatre Philosophes & un Théologien. Malheureusement les arbitres étoient partiaux; ils condamnerent Ramus, quoique ses défenses parussent excellentes à la plupart des gens éclairés. Ramus, quoique vaincu, ne se déconcerta point; il obtint une place de Professeur au Collége Royal, & y enseigna d'abord les

Mathématiques & la Grammaire, pour ne point ſe rencontrer avec Ariſtote. Son eſprit, fait pour les découvertes, l'engagea à propoſer de nouvelles réformes ſur la façon d'écrire & de prononcer le Latin. Il avoit encore raiſon; mais il fut auſſi perſécuté pour ces innovations; enfin, il périt dans l'affreuſe journée de la Saint-Barthélemi. Il avoit ſouvent à la bouche ce beau vers Latin, qui annonçoit l'eſpérance qu'il ne ceſſoit de concevoir d'une heureuſe réforme dans les Sciences & les Lettres :

Grata ſuperveniet quæ non ſperabitur hora.

Si Ramus avoit eu d'autres principes & une autre méthode à ſubſtituer à celle d'Ariſtote, il auroit infailliblement réuſſi; car il avoit très-bien prouvé les défauts de l'idole que l'on encenſoit alors; mais il ne propoſoit rien à la place de ce qu'il attaquoit, & il fut une nouvelle preuve de cette vérité: *Ce n'eſt rien de détruire, ſi on ne réédifie.*

La réputation d'Ariſtote augmenta encore après la mort de Ramus; ſi bien qu'au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, ce fut la Sorbonne qui engagea le Parlement à rendre un Arrêt ſi favo-

rable à ce Philosophe, que l'on ordonna d'enseigner sa Doctrine, *sous peine de la vie* (à ce que dit un Historien de la Philosophie). La Sorbonne croyoit alors avoir reconnu dans cette Doctrine des principes très-conformes à notre Religion; en cela, son opinion ne s'accordoit pas avec celle des premiers Chrétiens, qui regardoient les sentimens de Platon comme leur étant plus favorables, sur-tout relativement au dogme de l'immortalité de l'ame. Mais le Cardinal Pallavicini avoit osé dire dans son Histoire du Concile de Trente : *Senza Aristotele noi mancavamo di molti articoli di fede.* On s'en rapporta à ce Cardinal, qui avoit été Jésuite. On fut encore séduit par un Ouvrage intitulé *du Salut d'Aristote*, dans lequel on prétendoit prouver que ses principes & sa conduite étant conformes aux regles du Christianisme, il étoit probable que ce Philosophe étoit sauvé, & auroit même dû être canonisé. Ceux qui pensoient ainsi étoient dans une grossiere erreur; car non seulement le systême d'Aristote n'est pas plus Chrétien que celui de Platon, mais même il n'établit pas si bien la créance de l'immortalité de l'ame.

Passons enfin à l'examen des anciennes

traductions de quelques Livres d'Aristote, qui ont été faites au seizieme siecle, & même auparavant. Je ne veux plus parler du *Secret des Secrets*, qui n'est point une traduction exacte d'aucun des Livres de ce Philosophe, mais un extrait mal fait, tiré de tous ses Ouvrages. Je parlerai encore moins du *Fabliau & du Lai* d'Aristote, qui ne sont que de mauvaises plaisanteries faites mal à propos sur le compte de ce Philosophe. Mais il est très-certain que dès le treizieme siecle, sous le regne de Saint-Louis, il parut une traduction entiere d'un des plus importans Ouvrages d'Aristote, *les Ethiques*, ou *la Morale*. Le Traducteur s'appeloit *Brunetto Latini*, & mérite que nous nous arrêtions un moment pour parler de lui. Il naquit à Florence au commencement du treizieme siecle, dans le temps que la Toscane étoit le plus agitée par les factions des Guelfes & des Gibelins. Il se distingua par son érudition dans tous les genres, & fut le Maître du fameux Poëte Dante; il fut Secrétaire du Sénat de sa patrie; puis en ayant été chassé par les Guelfes, il passa en France, s'attacha au Duc d'Anjou, & suivit ce Prince François à la conquête du Royaume de Naples. Il revint ensuite

mourir dans son pays, en 1295. Le principal Ouvrage de Brunetto Latini est son *Trésor*, qu'il écrivit en Langue Françoise du temps de S. Louis, qui n'a été mis en Italien que depuis, & qui cependant est regardé comme le plus ancien Ouvrage écrit dans cette Langue. La raison que Brunetto donne, comme l'ayant engagé à préférer le François à l'Italien, est si honorable pour notre Langue, que nous ne pouvons nous dispenser de la rapporter dans ses propres termes du treizieme siecle. *J'ai translaté*, dit-il, *cettui Livre de Latin en Romans, tant parce que nous sommes en France, que pour ce que la parleure (Françoise) est plus délitable & la plus commune à tous langaiges.* Ce Trésor est un assemblage informe de notions de toute espece, extraites d'Auteurs Grecs & Latins, & il n'y a de profit à en tirer, que pour connoître notre vieux langage : j'en possede un assez beau manuscrit ; mais j'avoue que je n'ai pas eu le courage de le lire d'un bout à l'autre. Quant à sa traduction des Etiques d'Aristote, qui sont en dix Livres, je n'en connois que le second, de la façon de Brunetto Latini ; mais je peux parler plus savamment de l'Ouvrage entier, d'après une traduction de cent ans plus moderne,

puiſqu'elle fut faite dans le quatorzieme ſiecle pour le Roi Charles V, par Nicolas Oreſme, mort Evêque de Liſieux. Elle a été imprimée encore cent ans après, en 1488. Il faut remarquer, 1°. que ces vieilles traductions d'Ariſtote ont été faites d'après le Latin, car le texte Grec n'étoit pas encore découvert : 2°. que l'Ethique, ou la Morale d'Ariſtote, n'a pas été traduite depuis, ſans doute parce qu'on a reconnu que c'étoit un Ouvrage qu'il ſeroit également ennuyeux & peu utile de lire en entier. Il n'y a que quelques Maximes à en tirer, & ce n'eſt qu'une petite partie d'entre elles que je vais préſenter à mes Lecteurs, dans un langage plus intelligible que celui des vieilles traductions Françoiſes, étant perſuadé que le fond en étant excellent, il ne faut pas l'obſcurcir par de vieilles expreſſions (1).

On demandoit à Ariſtote ce que gagnent les menteurs à déguiſer ſans ceſſe la vérité. *C'eſt*, répondit-il, *de n'être pas crus, même quand ils parlent vrai.*

---

(1) Si toutes ces Maximes morales ne ſe trouvent point dans les dix Livres des Ethiques d'Ariſtote, on peut être ſûr cependant qu'elles ſont de ce grand Philoſophe ; car elles lui ſont attribuées par Diogene Laërce & autres anciens Auteurs.

On lui reprochoit d'avoir rendu un important ſervice à un coquin : *Je n'ai pas conſidéré en lui*, répondit-il, *l'homme, mais l'humanité.*

Il diſoit » que l'étude eſt à l'ame ce que » l'air eſt aux yeux du corps : elle nous » tranſmet la lumiere «.

» Que les Sciences ſont des plantes dont » les racines ſont bien ameres, mais qui » donnent des fruits bien doux «.

» Que les eſpérances ou les craintes pré- » maturées ſont les ſonges agréables ou » funeſtes des hommes éveillés ».

On lui rapportoit qu'un homme à mauvaiſe langue diſoit beaucoup de mal de lui en ſon abſence : *Laiſſons-le dire*, répondit-il ; *qu'il me maltraite, qu'il me batte même s'il le peut, pourvu que ce ſoit toujours bien loin de moi.*

C'eſt Ariſtote qui a dit le premier, » que » les enfans avoient plus d'obligations à » ceux qui les avoient bien élevés, qu'aux » parens qui leur avoient donné le jour ». Alexandre a paru convaincu de cette vérité, d'après ſon Maître, qu'on peut bien ſoupçonner de lui avoir ſouvent répétée pour ſon propre intérêt.

Qu'eſt-ce que l'amitié ? = Une ame qui anime deux corps.

» L'avare épargne comme s'il devoit » toujours vivre, & le prodigue diſſipe » comme s'il étoit ſans ceſſe au dernier » jour de ſa vie ».

Quelqu'un demandoit à Ariſtote à quoi ſervoit la Philoſophie : *A nous faire faire volontairement ce que les autres ne font que par la crainte des peines & des Dieux.*

Favorin, Diſciple d'Ariſtote, remarque que ce grand Philoſophe, en parlant de l'amitié, diſoit à ceux avec qui il vivoit familiérement : *Ah ! mes amis, il n'y a plus d'amis.*

Le même Nicolas Oreſme, qui a traduit les dix Livres des Ethiques d'Ariſtote, a auſſi publié en François les huit Livres des Politiques, toujours par l'ordre du Roi Charles V, au quatorzieme ſiecle : ils ont été imprimés en 1489. Louis le Roi, ſavant Profeſſeur de l'Univerſité de Paris, a donné en 1576 une nouvelle traduction de ce même Ouvrage, plus liſible que la précédente. Il me ſeroit aiſé, d'après celle-ci, de faire un extrait des Politiques ; mais le compte que j'en rendrois, quelque abrégé qu'il pût être, ſeroit ennuyeux : ce n'eſt proprement qu'un Commentaire ſur les Livres de la République de Platon, dans lequel Ariſtote

n'eſt pas toujours de l'avis de ſon ancien Maître ; il paroît infiniment plus favorable au gouvernement populaire. Ses préceptes ſur l'adminiſtration d'un Etat, ſont plus ſecs & plus obſcurs que ceux de Platon.

Après les Ethiques & les Politiques, Nicolas Oreſme a auſſi traduit les Economiques, qui ne ſont qu'en deux Livres. Cette traduction eſt imprimée à la ſuite des Politiques, en la même année 1489. Les Ethiques, les Politiques & les Economiques forment enſemble le corps complet des Œuvres morales d'Ariſtote. Le premier Ouvrage apprend comment chaque homme en particulier doit ſe conduire ; le ſecond, ſur quels principes doit ſe gouverner un Etat ; & le troiſieme, les regles d'après leſquelles doit ſe diriger l'adminiſtration d'une famille.

Les Economiques, étant un Ouvrage aſſez court & d'un uſage plus univerſel, ont trouvé plus de Traducteurs que les autres. Laurent de premier Fait, Valet-de-Chambre du Roi Charles VI, dont nous avons une traduction des Livres de Bocace, a auſſi traduit celui-ci en 1417 ; mais ſa traduction n'eſt pas imprimée. Gabriel Bonin ou Bounin, Bailli de Châteauroux, en

fit imprimer une à Paris, chez Vascosan, en 1554. Nous en avons une autre par Simon de Louvenborch, Lyon, *in-seize*, sans date. Enfin, en 1561, Jean Herault, de Saint-Ferme en Bazadois, s'avisa de mettre en vers François ces Economiques : elles sont imprimées ainsi *in seize*.

On traduisit encore au quatorzieme siecle, ou tout au commencement du quinzieme, les Livres des *Problêmes* d'Aristote. Le Traducteur s'appeloit Evrard de Conti ou de Coussi, Médecin du Roi Charles V : mais je ne connois ni cette vieille traduction, ni d'autres plus modernes de cet Ouvrage.

La Dialectique ou Logique d'Aristote a été généralement enseignée dans toutes les Universités & Ecoles de l'Europe. Je n'en connois d'autre traduction Françoise qu'une imprimée à Paris en 1583.

Ses Livres sur la Rhétorique, la Poétique, & même la Musique, ne sont point du genre de ceux dont je dois parler dans ce Volume ; ainsi je remets à une autre occasion le soin d'en examiner les traductions.

Ceux sur l'ame ont été traduits par le Cardinal du Perron, avant qu'il fût parvenu à cette dignité : ils ne sont nulle-

ment susceptibles d'être mis sous les yeux des Dames. Nous avons déjà dit que ce Philosophe ne prouvoit pas si bien l'immortalité de l'ame que Platon. En 1524, un Professeur de Philosophie, homme d'un grand mérite, nommé Pomponace, fit un Livre pour prouver qu'il n'y avoit rien dans les Philosophes anciens qui établît l'immortalité de l'ame, & que nous ne connoissions bien ce dogme que par la révélation. On cria beaucoup contre Pomponace, & on le censura; cependant on convient assez généralement aujourd'hui que Pomponace avoit raison. Il ne me reste qu'à dire un mot des Ouvrages d'Aristote sur la Physique.

Le plus important est celui intitulé *du Ciel & du Monde*, que l'on prétend avoir été aussi traduit par Nicolas Oresme pour le Roi Charles V; mais cette traduction est restée manuscrite, & je ne la connois pas. Il y en a eu une plus moderne, imprimée en 1541, sous le titre du Livre du Monde, envoyé à Alexandre, traduit par Louis Maigret, & une autre par Pierre Saliat, Lyon, 1543. Les principes de Physique contenus dans ce Livre, sont secs & obscurs; cependant ils ont été long temps suivis, faute d'autres: je n'ai garde de les

rappeler à mes Lecteurs, dans un siecle où ils sont presque abandonnés. Je me contenterai de dire qu'Aristote admet une matiere, base de tous les corps, incorruptible, & qu'il penche à croire incréée. Il admet une ame générale du monde; mais comme il explique fort obscurément quelle est la nature, l'origine, l'étendue & l'usage de cette ame universelle, il laisse croire qu'elle tient beaucoup à la matiere; par conséquent il n'est pas étonnant que le Spinosisme ait été formé d'après cette doctrine d'Aristote. Ensuite il divise la matiere en élémens, il leur attribue des qualités; & c'est d'après elles qu'il explique les principaux phénomenes & les météores. En général, la Physique d'Aristote est peu satisfaisante, & jette des lumieres si fautives sur la connoissance de la Nature, que le Chancelier Bacon a eu raison de dire, que le défaut de cette Philosophie est qu'elle accoutume à se passer de l'évidence, & à substituer les mots à la place des choses.

En 1553, Jean Le Bon, Médecin du Duc de Guise, publia une traduction du Livre *de la Physionomie*, d'Aristote, apparemment avec un Commentaire. Ce qu'il y a dans ce Philosophe sur cette ma-

tiere, n'eſt ni étendu, ni profond, ni bien curieux ; nous avons des Auteurs modernes, même au ſeizieme ſiecle, dont nous parlerons, & qui ont fait bien d'autres recherches à ce ſujet.

Bernard de la Coudraye publia auſſi vers 1580 deux Traités ; l'un du dormir & du veiller ; le ſecond, des ſonges, & de la divination par eux. Il les donna comme traduits d'Ariſtote ; mais ils ne ſont que tirés de quelques-uns de ſes Problêmes, & ce ſont de très-petits morceaux.

Le reſte des Ouvrages de notre Philoſophe n'a point été traduit ; les plus conſidérables d'entre ceux-ci, ſont le Traité des animaux, & celui des plantes. Ariſtote déclare qu'il n'a composé l'un & l'autre qu'au moyen des libéralités d'Alexandre, qui le mit en état de faire des recherches ſur l'Hiſtoire Naturelle dans tous les pays qu'avoit ſoumis ce Conquérant. C'eſt ainſi que Louis le Grand & ſes ſucceſſeurs ont favoriſé les expériences & les recherches des Membres de l'Académie des Sciences. Mais quelle différence entre le travail des uns & des autres ! Les correſpondans d'Ariſtote étant ſans doute peu capables & négligens, les obſervations ont été mal faites,

& les Livres d'Histoire Naturelle de ce grand Philosophe sont pleins de narrations chimériques, & de fausses merveilles, que l'on donne comme existantes dans la Perse, les Indes & l'Ethiopie; d'ailleurs les résultats ne sont pas meilleurs. Le systême physique concernant les plantes, est tout-à-fait défectueux, & il y a des fautes grossieres d'Anatomie dans la description des animaux.

Théophraste, le plus fidelle Disciple d'Aristote, & qui lui succéda dans le gouvernement du Lycée d'Athenes, a fait, à l'imitation de son Maître, un Traité des plantes, qui est beaucoup plus étendu que celui d'Aristote, & paroît avoir servi de base à un autre Traité sur les plantes, écrit aussi en Grec par Dioscoride, traduit en Latin par Mathiole, Botaniste Italien, & mis en François au dix-septieme siecle par Dalechamp. Cet Ouvrage de Théophraste sur la Botanique a été traduit en François par Pierre Belon du Mans, aussi bon Naturaliste qu'on pouvoit l'être au seizieme siecle. Nous avons aussi de Théophraste un Traité du feu & des vents, qui a été traduit par le savant Louis Leroi; & un des odeurs, traduit par Jean de l'Estrade en 1556. Théophraste.

Tout cela n'eſt que de la mauvaiſe Phyſique Ariſtotélicienne : mais l'Ouvrage le plus eſtimable de Théophraſte ſont ſes Caracteres ; ils n'ont point été traduits en François dans le ſeizieme ſiecle ; ce n'a été que dans le dix-ſeptieme que La Bruyere les a publiés dans notre Langue. Ils paroiſſent admirables , quand on ſe rappelle le temps & le pays pour leſquels ils ont été compoſés , & dont ils repréſentent les mœurs avec vérité ; mais ils ont bien moins intéreſſé les Lecteurs François , que les Caracteres modernes compoſés par le Traducteur, dont les originaux étoient de notre Nation , & exiſtoient au dix-ſeptieme ſiecle. Il y a déjà cent ans que ces derniers ont paru , & à préſent on en pourroit publier d'autres mieux accommodés à l'état préſent des choſes dans le pays que nous habitons. Le cœur de l'homme eſt toujours le même, mais le cadre du tableau que l'on en préſente doit varier ſuivant les temps. Théophraſte compoſa , dit-on , ſes Caracteres à quatre-vingt-dix-neuf ans , & il ne mourut , à plus de cent , qu'à cauſe qu'il interrompit le cours de ſes études ordinaires. On lui dit que le travail altéreroit

sa santé, & il mourut pour avoir changé son genre de vie.

Il y a eu encore de grands Philosophes Grecs, mais qui étoient moins connus qu'Aristote, au seizieme siecle. Démocrite méritoit bien autant de l'être, même en qualité d'habile Physicien ; car il avoit imaginé ou du moins perfectionné le systême des Atomes, bien plus ingénieux que tout ce qu'a écrit Aristote sur cette matiere. Cependant alors Démocrite ne passoit que pour un Moraliste agréable & jovial : c'est sous ce dernier aspect qu'il a fait le plus de bruit. La raison est, qu'il ne nous reste rien de ses Ouvrages de Physique, au lieu que nous croyons avoir encore quelques anciens fragmens de son systême de Morale, qui n'en paroît que plus piquant, étant opposé à celui, triste & larmoyant, du sombre Héraclite. On sait depuis long-temps que Démocrite étoit d'Abdere. Né assez riche, il dépensa la plus grande partie de son bien à voyager pour s'instruire, & profita de ses courses, de maniere à ne pas regretter les dépenses qu'elles lui avoient occasionnées. Il se retira dans un petit bien de campagne, où il vivoit fort commodément, mais Démocrite.

très-obscurément. Il n'est pas vrai qu'il s'y fit crever les yeux pour étudier & mieux réfléchir ; cet acte de folie, qui auroit été plus justement imputé à Héraclite qu'à lui, auroit justifié le soupçon que conçut mal à propos le Sénat de sa patrie. Ces Républicains ignorans s'imaginerent que parce qu'il vivoit seul, & rioit quelquefois au nez des gens qui vouloient le tirer de sa solitude, il étoit fou. On croit qu'ils chargerent Hippocrate d'examiner sérieusement leur Concitoyen. Ce grand Médecin, qui avoit dès lors la réputation d'être le premier dans son Art, fut bientôt convaincu, que Démocrite étoit non seulement un des plus raisonnables, mais même un des plus éclairés de tous les hommes. Il passa plusieurs jours avec lui à raisonner profondément sur des matieres de Physique & de Morale. Démocrite fit goûter à Hippocrate son systême de la pluralité des mondes ; car c'est une de ses opinions Physiques à laquelle il tenoit le plus. Selon toute apparence, Hippocrate en convint plus aisément que du concours fortuit des Atomes, qui, selon Démocrite, étant dispersés dans le vuide, & s'étant approchés les uns avec les autres,

ont formé la terre & tous les êtres qui habitent sa surface : systême aisé à réfuter, mais d'après lequel on ne peut pas conclure qu'un homme est fou, dès qu'on admet la liberté de supposer, sans affirmer ni démontrer.

Quant à la Morale de Démocrite, Hippocrate ne put qu'approuver sa méthode, qui étoit de corriger les hommes en riant de leurs défauts, & en les en faisant rire eux-mêmes. Il est sûr que le ridicule est quelquefois plus efficace pour corriger, que la colere & les lamentations. C'étoit de ces deux derniers moyens qu'usoient les autres Philosophes, qui prétendoient rendre les hommes sages & heureux. Les uns les reprenoient & les tançoient vivement; Héraclite pleuroit & se lamentoit sur leurs vices : pauvre & triste ressource ! Héraclite, dont on a fait le contraste si connu de Démocrite, étoit contemporain de ce dernier, & natif d'Ephese. Il avoit aussi un systême de Physique, qui consistoit à supposer que tout provenoit du feu : opinion bien plus absurde que celle de son rival, puisque, s'il est vrai qu'un feu modéré peut animer tous les êtres, & aider aux autres principes de génération ; il est pourtant certain que le Héraclite.

feu par lui-même est un élément destructeur, & nullement productif.

J'ai dit qu'il y avoit quelques Ouvrages sur la Morale de Démocrite, imprimés au seizieme siecle ; en voici la petite liste :

Le Ris de Démocrite, & les Pleurs d'Héraclite, traduits en vers héroïques François, par Michel d'Amboise, dit l'*Esclave fortuné* : c'est un morceau de Poésie qui a été imprimé à Paris en 1546.

Etienne Forcadel, Jurisconsulte & Poëte, a aussi publié en 1551, *le Pleur d'Héraclite, & le Ris de Démocrite, Philosophes*. Ce morceau n'étant pas plus que le précédent une vraie traduction, & ne contenant rien de curieux, il suffit d'en donner le titre.

Laurent Joubert a mis à la suite de son Traité *du Ris*, ou pour mieux dire, *du Rire*, un autre petit Traité, intitulé *de la cause du Ris de Démocrite, expliquée & témoignée par Hippocrate, dans une lettre d'Hippocrate à Damagete, sur le Ris de Démocrite*. L'original est réellement Grec, & doit faire partie des Œuvres d'Hippocrate. La traduction est d'un nommé Guichard, & non de Lau-

rent Joubert, qui a eu ſeulement la complaiſance de placer à la ſuite de ſon Traité du Ris, ce morceau rare & ſingulier, ſur lequel nous ne pouvons nous empêcher de nous arrêter un moment. Nous parlerons dans un autre Volume, du grand Traité du Ris de Laurent Joubert.

TRADUCTION libre & en François moderne de la Lettre d'Hippocrate à Damagete, concernant Démocrite, *faite d'après l'ancienne Traduction du Grec en François du ſeizieme ſiecle, de Jean Guichard, Médecin de Montpellier, & du Roi de Navarre, imprimée à la fin du Traité du Ris de Laurent Joubert. Paris*, 1579, in-8°.

» Hippocrate à Damagete. Salut.

» Je te l'avois bien dit, Damagete, » que Démocrite n'étoit point fou, mais » au contraire, ſage, & capable de rendre » ſages les autres. Je ſuis heureuſement » arrivé de Rhodes à Abdere le jour pré- » cis que je l'avois promis. Une foule » nombreuſe de Citoyens m'attendoit » ſur le port : il y avoit parmi eux des » femmes, des vieillards, des enfans;

» tous avoient l'air affligé de l'accident
» arrivé à Démocrite, & sembloient m'in-
» viter à y apporter remede. Philopœmene
» s'avança le premier, & voulut me con-
» duire chez lui, où il m'avoit préparé
» un logement; mais je lui répondis tout
» haut : O! Abderites, vous m'avez man-
» dé pour vous rendre un service; j'ac-
» cours pour vous satisfaire, & je veux
» vous convaincre de mon empresse-
» ment : conduisez-moi sans retard auprès
» du malheureux Démocrite. Le peuple
» d'Abdere applaudit, & je traversai la
» Ville, suivi de la même foule; l'un
» me crioit : Sage Hippocrate, sauve par
» ton Art notre bon concitoyen Dé-
» mocrite; l'autre, guéris-le, nous t'en
» prions, il ne nous a jamais fait que
» du bien; un troisieme disoit, il est
» bien fou. Hélas! grand Médecin,
» croyez-vous que l'on puisse encore
» apporter du remede à son mal? Oui,
» oui, mes enfans, leur répondois-je,
» il n'est peut-être pas bien malade; en
» tout cas, nous ferons tout ce qui sera
» à propos, & je suis persuadé que je
» réussirai à le soulager, car la saison est
» favorable. Heureusement, répétoit une
» vieille femme, il n'est ni furieux, ni

» méchant, car il rit toujours. Enfin,
» ayant traversé toute la Ville, j'arrivai
» sur un petit côteau, voisin de ses
» murailles : on voyoit au pied de cette
» colline la simple & modeste habitation
» de mon prétendu malade. A côté de
» sa maison, couloit un ruisseau clair
» & limpide, qui avoit sa source auprès
» d'un petit Temple dédié aux Nymphes.
» Démocrite étoit assis sur les bords de
» cette eau, à l'ombre d'un platane; son
» vêtement étoit simple & léger, ses
» pieds nuds, son visage assez maigre,
» sa barbe vénérable. Auprès de lui étoient
» d'un côté, quelques Livres; de l'autre,
» les cadavres de quelques bêtes, dont il
» avoit fait récemment l'anatomie; sur ses
» genoux étoit un Livre plus grand que
» tous les autres, & dans lequel il écri-
» voit. Le voici, s'écrierent tous ses con-
» citoyens aussi-tôt qu'ils l'apperçurent
» & purent me le montrer. Demeurez
» ici, leur répondis-je, & laissez-moi
» m'approcher seul de lui : ils y consen-
» tirent, mais après m'avoir bien fait
» remarquer ce qu'ils croyoient être des
» signes de folie. Voyez, me disoit-on,
» comme il s'agite, il quitte son Livre,
» il le reprend; il commence à écrire,

» puis il va consulter les entrailles de ses
» victimes, il revient, & paroît absorbé
» dans son travail; mais tout à coup.....
» En cet instant, Démocrite, entendant
» parler à quelque distance de lui, tourna
» la tête, & jeta un grand éclat de rire.
» Vous l'entendez, me répéta-t-on; je
» cours au remede, répliquai-je, & bien-
» tôt après j'abordai le Philosophe : il
» écrivoit encore. Dès qu'il me vit près
» de lui, se retournant honnêtement :
» Dieu vous garde, étranger, me dit-il;
» les Dieux vous soient en aide, Démo-
» crite, lui répondis-je aussi-tôt. Excusez-
» moi, me répliqua-t-il, si je ne vous
» appelle pas aussi par votre nom, il
» m'est inconnu. Je suis, lui dis-je, le
» Médecin Hippocrate, natif de l'Isle de
» Cos. = Ah! s'écria-t-il, pourrois-je
» ignorer quelle est votre illustre nais-
» sance, digne rejeton de la famille des
» Asclepiades? Vous faites remonter votre
» origine jusques aux Dieux Esculape &
» Apollon. Votre célébrité dans l'Art de
» la Médecine, est aussi grande dans ce
» pays, que dans le reste de l'Asie & de
» la Grece. Homme illustre, daignez vous
» asseoir auprès de moi sur ce gazon;
» ce siége de verdure, orné de fleurs,

» vaut bien les siéges dorés & sculptés
» des Satrapes de la Perse. Je m'assis.
» Quel intérêt, continua-t-il, vous amene
» dans ce pays ? Notre Ville entiere a-
» t-elle besoin de votre secours, ou pou-
» vez-vous être utile à quelqu'un de nos
» concitoyens? C'est vous-même, crus-je
» pouvoir alors dire à Démocrite, qui
» êtes l'objet de mon voyage. = Moi !
» s'écria-t-il en riant; puis se retenant :
» Acceptez-donc, ajouta-t-il, votre loge-
» ment sous ce toit rustique. Non, non,
» répliquai-je ; vous connoissez Philo-
» pœmene, il est mon parent & mon
» ami, il veut exercer envers moi les
» anciens droits de l'hospitalité; je vais
» loger chez lui : mais en attendant que
» je m'y rende, raisonnons ensemble sur
» quelque matiere de Philosophie. De
» quoi vous occupiez-vous ? quel étoit
» dans cet instant-ci l'objet de votre
» étude & de vos réflexions ? Je cher-
» chois les vraies causes de la folie, me
» dit-il en riant. = Vous ne pouvez vous
» occuper d'un objet plus intéressant :
» & qu'avez-vous trouvé ? = Je crois
» que le siége de cette maladie est dans
» la bile noire. Lorsque cette triste &
» malheureuse humeur s'augmente & do-

» mine fur toutes celles qui circulent
» dans le corps de l'homme, je pense
» qu'on devient véritablement fou & ma-
» niaque...... mais ce qui m'embarrasse,
» c'est de trouver la fource, & de fixer
» le siége de cette bile noire. C'est pour
» les chercher que j'ai tué & anato-
» misé ces malheureux animaux. Leur
» destin est non seulement de servir à
» nous nourrir, mais encore de nous
» éclairer sur la constitution de notre
» corps. Il ne m'adressa point cette der-
» niere réflexion sans jeter un grand
» éclat de rire : je commençai alors à
» m'étonner. Je ne le lui dis cependant
» pas d'abord ; mais je lui répliquai : O
» Démocrite ! l'excès de la bile noire
» peut causer la démence : mais d'où
» vient cet excès, sinon, des chagrins
» & des embarras que les hommes éprou-
» vent pendant leur vie ? Dérangement
» dans leurs affaires, pertes dans leur
» commerce, procès pour leurs biens,
» accidens qui alterent leur santé, perte
» de femme ou d'enfans chéris, ingra-
» titude de la part de leurs amis, infidélité
» de celle de leurs maîtresses, &c...........
» A cette énumération, le Philosophe
» recommença à rire de toute sa force.

» Ma surprise fut telle, que je ne pus
» enfin m'empêcher de lui dire : Ah !
» Démocrite, sage Démocrite, vous n'y
» pensez pas. Quoi donc ! vous riez lors-
» que je vous fais l'énumération de tout
» ce qui peut tourmenter & affliger les
» hommes ? Hélas ! je crains bien que ce
» ne soit avec quelque raison que l'on
» m'a engagé à vous médicamenter. Par
» Hercule ! me répondit-il, n'entrepre-
» nez pas de me guérir de ma folie,
» vous n'y réussiriez pas ; mais c'est moi-
» même qui prétends vous guérir de la
» vôtre. Ah ! Démocrite, répliquai-je,
» n'est-ce pas une grande erreur de rire
» également de tout ce qu'il y a d'heu-
» reux & de malheureux dans le monde ?
» = Hippocrate, il y a autant de raisons
» pour s'affliger de tout, que pour s'en
» divertir. Héraclite d'Ephese a pris le parti
» de pleurer pour tout ce qu'il voit & qu'il
» entend dire ; & moi je prends celui d'en
» rire : je crois qu'il est bien plus fou que
» moi, car il fait de la bile noire, &
» je n'en fais point. Eh ! peut-on voir
» tout ce qui se passe dans ce monde,
» sans le trouver extraordinaire & ridi-
» cule ? Je ne parle que de ce monde-ci,
» dit-il en se reprenant, quoiqu'il y en

» ait une infinité d'autres. Oh! il y en
» aura tant qu'il vous plaira, lui répon-
» dis-je, c'est une question que nous n'a-
» vons point à discuter aujourd'hui. Eh
» bien, continua t-il, les atomes crochus
» qui composent notre ame & détermi-
» nent notre volonté, se rencontrent quel-
» quefois d'une maniere bien singuliere.
» Que ce soit, dis-je en l'interrompant,
» ou par le moyen des atomes, ou sui-
» vant tout autre systême que cela arrive,
» il est certain qu'il y a des façons de
» penser fort extraordinaires, & que nous
» voyons des événemens bien étranges;
» mais faut-il rire pour cela? Oui, oui,
» reprit Démocrite; je trouve de quoi
» me faire rire, même dans ce qui vous
» paroît le plus ordinaire, & que l'on
» voit tous les jours. Et comment ne
» rirois-je pas de la folie générale d'estimer
» bien plus des métaux que l'on va cher-
» cher avec grande peine au sein de la
» terre, qui exigent de nouveaux travaux
» pour être nettoyés, purifiés, employés;
» que l'on n'estime des biens qui viennent
» sans peine sur la surface de notre globe,
» qui servent par eux-mêmes à notre nour-
» riture, & se bonnifient & se multiplient
» infiniment pour peu qu'on les cultive?

» Quelle folie de donner des terres pour
» de l'argent à des gens qui emploient
» ensuite le produit de ces terres à se
» procurer d'autre argent ! Quelle folie
» d'intenter des procès, & de se faire des
» querelles pour ces mêmes terres, &
» d'entreprendre des guerres sanglantes,
» d'où résultent la ruine & la mort de
» beaucoup d'hommes ! Quoi donc ! lui
» dis-je en l'interrompant, est-ce de ces
» malheurs-là que vous riez ? Non,
» répondit-il, je ne ris pas de l'effet,
» mais de la cause. D'ailleurs tous les
» hommes ne se moquent-ils pas les uns
» des autres ? Pourquoi, moi Philosophe,
» ne me moquerois-je pas d'eux tous ?
» Ne vois-je pas tous les jours que celui
» qui est déterminé à rester dans le céli-
» bat, se moque de l'homme marié ?
» Vraiment, dit-il de lui le jour même
» de ses noces, voici un homme bien
» satisfait, il croit avoir acquis des ri-
» chesses, & s'être assuré des plaisirs en
» touchant une dot, & prenant une
» jolie femme ; mais bientôt la dot sera
» mangée, & la femme, fût-elle hon-
» nête & vertueuse, aura grand nombre
» d'enfans qui altéreront ses charmes,
» obligeront les deux époux à prendre

» beaucoup de peines à les nourrir & à
» les élever, & leur causeront peut-être
» bien du chagrin quand ils seront vieux.
» Au lieu que moi, continue le cé-
» libataire, je n'ai à penser qu'à moi;
» je fais de mon bien & de ma santé
» ce que je veux, sans que personne soit
» en droit de me contredire. Que cet
» homme est fou, répond de son côté
» le marié! il se divertit bien à présent,
» parce qu'il est jeune; mais il ne songe
» pas que quand il sera vieux, il ne trou-
» vera point de femme qui veuille l'épou-
» ser, & n'aura point d'enfans qui pren-
» nent soin de lui dans sa vieillesse «.

» De même les gens de différens états
» se raillent les uns les autres. Le Négo-
» ciant par terre, hausse les épaules de pitié
» sur les dangers auxquels s'expose celui
» qui négocie par mer. L'Agriculteur,
» le Jardinier, & le Marchand de co-
» mestibles se rient de ceux qui ne tra-
» fiquent que des choses de luxe : du
» moins, disent-ils, nous pouvons pren-
» dre sur le fond de notre commerce de
» quoi nous nourrir ; mais ces gens-là
» mourroient de faim dans leurs boutiques,
» si personne ne venoit acheter de leur
» marchanchise «.

» Au moins les animaux ont un ca-
» ractere fixe & déterminé ; quand leur
» espece a adopté un vice, elle n'en réu-
» nit point plusieurs. Leurs habitudes
» sont constantes, & ils conservent toute
» leur vie leurs bonnes ou mauvaises qua-
» lités. Mais la vie de l'homme est un
» assemblage de contradictions perpétuel-
» les ; il se moque de lui-même, & trouve
» très-ridicule dans un temps, ce qu'il a
» admiré & pratiqué avec ardeur dans un
» autre. Il détruit ce qu'il a édifié, & se
» repent de ses premieres sottises pour en
» faire de nouvelles «.

» Les femmes sont toutes réciproque-
» ment l'objet de leur critique & de leurs
» railleries : les plus jeunes traitent les plus
» âgées, de vieilles coquettes & de radoteu-
» ses ; & celles-ci appellent leurs cadettes
» mijaurées & impertinentes. Les brunes &
» les blondes se reprochent d'être rousses ou
» noires ; les petites disent que les grandes
» sont des colosses ou des échalas ; celles-
» ci les qualifient de naines ou d'avortons.

» O sage Hippocrate ! les Savans & les
» Philosophes ne se méprisent & ne s'in-
» jurient-ils pas aussi ? L'Astronome ne
» regarde-t-il pas avec mépris le Bota-
» niste, & celui-ci ne traite-t-il pas l'autre

» de fou & de visionnaire ? L'Art divin » que vous exercez, & qui vous a été transmis par Esculape, n'est-il pas l'objet » de la raillerie d'un tas de mauvais plaisans, qui mériteroient que vous les abandonnassiez aux vices de leur constitution & de leur tempérament ? Cependant votre générosité naturelle vous » engage à prendre soin d'eux : mais vous » ne faites que des ingrats ; vous conservez la vie aux détracteurs de vos talens ; » & même de votre mérite personnel ; ce » sont des serpens que vous réchauffez » dans votre sein. Je vous en demande » pardon, mais je ne peux m'empêcher » d'en rire «.

» Tels sont à peu près, mon cher Damagete, les discours que me tint le » sage Démocrite. Je trouvai ses raisons si » bonnes, & la tournure avec laquelle » il les exposoit si ingénieuse & si agréable, que je ne pus me dispenser de » l'embrasser tendrement, & de m'écrier : » O Démocrite, vous êtes le plus sage & » le plus spirituel de tous les hommes « !

» Les Abdéritains, qui apperçurent » cette démonstration du haut de la colline, descendirent en foule, & s'approcherent de nous. Citoyens d'Abdere,

» leur

» leur dis-je, je ne peux trop vous remer-
» cier de m'avoir mandé, & de m'avoir
» fait connoître votre aimable compa-
» triote. Vous croyiez que je pouvois lui
» rendre la raison, mais c'est lui qui a
» éclairé la mienne, & m'a rendu bien
» plus sage que je n'étois. Profitez de ses
» leçons, & que par ses charmantes rail-
» leries, il vous rende plus vertueux &
» plus honnêtes, sans faire de vous des
» Misanthropes & d'ennuyeux personna-
» ges «.

» Tel est, mon cher Damagete, le
» compte que je voulois te rendre de mon
» voyage à Abdere, & de ma conférence
» avec Démocrite. Adieu «.

Un Philosophe un peu plus récent que Démocrite, mais qui emprunta beaucoup d'idées de son systême de Physique, c'est Epicure. Une grande partie de ses Ouvrages est perdue, & ce qui nous en reste étoit à peine traduit en Latin au seizieme siecle, & ne l'étoit point du tout en François. On ne connoissoit leur Auteur que par un préjugé très-désavantageux pour lui, qui consistoit à croire qu'il avoit donné publiquement des leçons de débauche; qu'il conseilloit du moins de se livrer aux plaisirs des sens, & ne Epicure.

faisoit consister sa Philosophie qu'à les flatter. On est bien revenu aujourd'hui de cette fausse opinion. Dans le siecle suivant, Gassendi a éclairé les Philosophes sur les vrais sentimens d'Epicure, & n'a point rougi de se déclarer son Disciple, sauf quelques correctifs. Il a justifié sa morale, & cette justification a été bien perfectionnée pendant le siecle qui dure encore. Mais avouons, à la honte de celui dont les productions nous occupent dans ce Volume-ci, que ce que nous allons dire d'Epicure, n'étoit pas alors connu. Diogene Laërce n'avoit pas même encore de Traducteur François. Ce qui avoit passé dans toutes les bouches, étoit un vers d'Horace, dans lequel ce Poëte, parlant de la vie voluptueuse qu'il menoit, déclare qu'il est un des pourceaux du troupeau d'Epicure : on en concluoit que le troupeau d'Epicure n'étoit composé que de pourceaux. Cependant s'il est vrai qu'il fit consister le souverain bien dans la volupté, c'étoit dans une volupté pure, honnête, & plus intellectuelle que sensuelle. Nous allons développer son systême, & donner son Histoire en aussi peu de mots qu'il nous sera possible.

Epicure naquit dans l'Attique, de parens assez pauvres : on prétend que sa mere

exerçoit un métier assez singulier; elle étoit exorciste, c'est-à-dire, qu'elle chassoit les Démons ou Génies malfaisans qui obsédoient quelquefois les maisons ou les personnes. Les parens d'Epicure ayant fait partie d'une colonie Athénienne envoyée à Samos, notre Philosophe fut élevé dans cette Isle. A l'âge de dix-huit ans, il se mit à voyager; & sans doute que l'esprit & les talens qu'on découvrit en lui, le firent bien recevoir par-tout, malgré sa pauvreté, car il n'étoit sûrement pas en état de faire grande dépense en voyage. Il étudia & réfléchit beaucoup pendant ses courses, & profita des conversations qu'il eût avec les Philosophes. Enfin, étant de retour à Athenes, il y établit une nouvelle Ecole de Philosophie, qui bientôt parut, à beaucoup de gens, préférable à celles de l'Académie & du Lycée, d'autant que les principes du nouveau Maître étoient bien moins séveres. Il conseilloit & promettoit des plaisirs; le lieu où s'enseignoit une pareille doctrine, devoit être agréable; aussi cette Ecole fut-elle d'abord établie dans un beau jardin, apparemment acheté & orné par les premiers Disciples d'Epicure qui étoient riches, car le Maître n'en pouvoit sûrement pas faire les frais. Ce fut

pourtant lui qui en jouit plus qu'aucun autre. Il s'y établit, & y vécut pendant plus de quarante ans heureux & tranquille, ne se mêlant point des affaires publiques, ne s'inquiétant guere des critiques, des satires, ni des traits d'ingratitude & de méchanceté qu'il éprouva, & n'ayant aucune inquiétude sur l'avenir : ce qui ne paroîtra pas étonnant, quand nous aurons expliqué en quoi consistoit son systême. Il avoit fait écrire sur la porte de son jardin un Distique Grec, dont le sens est : *Venez ici, vous y serez bien ; la volupté est le bien suprême.* Ce fut dans ce lieu de paix & de délices qu'Epicure mourut âgé de soixante-douze ans. On prétend qu'il hâta de quelque temps la fin de sa vie ; mais qu'il ne prit ce parti qu'après s'être bien assuré qu'il n'avoit plus aucuns plaisirs à attendre ni à éprouver. Il étoit naturellement d'un tempérament délicat, & sa foiblesse étoit augmentée, à cet âge-là, à tel point, qu'il pouvoit à peine marcher, soutenir la lumiere, & supporter ses habits. D'ailleurs il étoit violemment tourmenté des douleurs de la gravelle ; à la fin elles lui parurent si insupportables, qu'il jugea à propos de les faire cesser, en terminant une vie qu'il ne pouvoit plus

prolonger que pour se procurer quelques momens désagréables. Il fit son testament, prit congé par écrit de ses amis absens, puis se mit dans un bain, & ayant bu un verre de vin pur, il expira. Nous avons de lui une Maxime sur la douleur, qui est remarquable. Elle nous a été transmise par Cicéron.

» La douleur n'est rien ; car si elle est » très-forte, elle est passagere, & se ter- » mine bientôt, du moins par la mort : » si elle dure long-temps, elle est légere, » ou du moins devient telle, parce qu'on » s'y accoutume «.

Epicure croyoit un Dieu, & même des Dieux ; mais comme il regardoit le repos & la volupté comme le bonheur suprême, il pensoit que ces Divinités jouissoient tranquillement de leur bonheur dans le Ciel, & qu'ils n'avoient garde de le troubler, en se mêlant de diriger les spheres célestes, de maintenir l'ordre dans l'Univers, encore moins de régler le sort des Empires, des Républiques, & des hommes en particulier : ainsi ses Dieux étoient oisifs, & par conséquent tout-à-fait inutiles. Cependant ce Philosophe assistoit aux sacrifices, & fréquentoit les Temples avec une apparence de dévotion. On fait

le trait de Dioclès, qui s'écria en voyant Epicure faire du moins semblant de prier : *Ô Jupiter ! que tu me parois grand, quand je vois Epicure à tes pieds !* L'on peut croire qu'Epicure n'étoit pas de bonne foi, mais qu'il mettoit au nombre de ses Maximes, qu'il ne falloit en rien déranger l'ordre public, ni détourner les hommes de suivre les Loix anciennement prescrites : conséquemment il n'avoit garde d'approuver ceux qui se déclaroient les détracteurs du culte reçu ; au contraire il les regardoit comme des foux, qui troubloient mal-à-propos leur tranquillité & celle des autres.

Epicure, d'après Démocrite, établissoit pour base de son systême de Physique, les atomes, de la rencontre & de l'assemblage desquels se formoient les différens corps composés. Cette supposition avoit le même inconvénient dans l'opinion de l'un & de l'autre Philosophe. Le plus ancien prétendoit que ces atomes se réunissoient par hasard, & il falloit bien que le dernier le crût de même, puisqu'il regardoit les Dieux comme oisifs & ne se mêlant de rien. Cependant, comment imaginer que sans un Etre suprême, qui dirige ces atomes, ils aient pu former des combinaisons

aussi justes que celles qui constituent les différens corps? Lucrece compare les atomes aux Lettres de l'Alphabet, qui, séparées, ne signifient rien, & qui, étant rassemblées, forment des mots & des phrases. Mais comment pourroit-on supposer que ces mots se soient formés sans une convention & une intention préliminaires?

Je ne m'arrêterai point à décrire ce que c'étoit que le *clinamen*, ou le mouvement de déclinaison qu'Epicure admettoit dans la nature, non plus que ces petites images qu'il prétendoit représenter tous les êtres; car cette Physique est infiniment obscure.

Au reste, Epicure, aussi bien que Platon & Démocrite, étoit persuadé que la Physique n'étoit pas la partie la plus intéressante de la Philosophie; que l'on ne doit s'occuper des phénomenes de la Nature, qu'autant que l'on veut se choisir un genre d'étude qui plaise à l'esprit sans le tourmenter, & qui ne trouble point la paix de l'ame; par conséquent il ne veut pas que l'on prenne trop à cœur les systêmes auxquels on peut s'attacher, ni qu'on les soutienne avec trop de vivacité: il pense au contraire que la Morale est tout à-fait nécessaire à l'homme, pour lui procurer

cette joie douce & pure qui naît de l'observation des Loix & de celles des devoirs.
» Le bonheur résulte, dit-il, de la satis-
» faction intérieure que l'on a d'avoir suivi
» le bon, l'honnête, & le vrai; c'est ainsi
» que l'on parvient à concilier le bien du
» corps & celui de l'ame «. Epicure veut que l'on suive constamment le vœu de la Nature, qui n'est jamais en guerre avec elle-même.

Ainsi la Philosophie morale d'Epicure est à la vérité celle des paresseux, mais non pas, comme on l'en a accusé à tort, celle des libertins & des débauchés. Celui qui forma le premier cette accusation, fut un déserteur de l'Ecole d'Epicure, nommé Timocrate. Il publia que le jardin d'Epicure étoit un vrai lieu de débauche; que les femmes qui se piquoient d'étudier sa Philosophie, se prostituoient au Maître & aux Disciples: particuliérement l'aimable Leontium; qui étoit à la vérité Courtisanne, mais qui avoit de l'esprit, du goût, des connoissances, & a depuis servi de modele à toutes celles de son état qui se sont piquées de lui ressembler. Ninon l'Enclos recevoit avec plaisir le titre de moderne Leontium, que lui donnoit Saint-Evremont.

Timocrate prétendoit aussi que l'on poussoit loin les débauches de la table dans les jardins d'Epicure; que l'on y faisoit de grands repas deux fois par jour, & que l'on se faisoit même vomir, pour être en état de recommencer plus promptement. Rien de si calomnieux; car l'austere Zénon même convenoit que l'on vivoit aussi frugalement chez son antagoniste Epicure, que sous son Portique. Epicure n'opposa à toutes ces impostures que le silence, & cette tranquillité voluptueuse dont il faisoit son idole. Tandis que les autres Sectes se divisoient, & que ceux qui les composoient se disputoient & se querelloient entre eux, l'Ecole d'Epicure étoit tranquille & pacifique : cependant il n'avoit pas voulu que les biens fussent en commun parmi ses Disciples, comme parmi ceux de Pythagore ; mais il régla que chacun conserveroit ses propriétés, & en feroit part à ses Condisciples : ce qui s'exécutoit avec une bonne foi & une amitié fraternelle vraiment exemplaire.

» Epicure (dit M. l'Abbé Batteux, le dernier de ceux qui ont écrit sur la Morale de ce Philosophe) proposoit ses idées sans art & sans détour, se déclarant hau-

tement contre les prestiges de l'Eloquence & de la Dialectique «.

» La volupté est bonne en elle-même, disoit Epicure ; & si aucune de celles qu'on peut goûter n'avoit de suites fâcheuses, il faudroit se livrer librement & indifféremment à toutes : mais il n'en est pas ainsi ; & le Sage doit y réfléchir «.

» L'autorité du Monarque ou du Magistrat doit être respectée & chérie ; c'est un moyen de bonheur & de repos pour les peuples, qui, dans un pays bien policé, doivent dormir tranquilles à l'ombre des Loix «.

» Enfin, l'homme parfaitement heureux, suivant Epicure, est exempt de douleur, ne craint point les Dieux, parce qu'il ne les offense pas ; ni la mort, parce qu'elle est également le terme des peines & des plaisirs «.

Concluons qu'il y a eu des Epicuriens rigides, & d'autres relâchés ; que les uns entendoient bien la doctrine de leur Maître, & que les autres en abusoient. Ne peut-on pas ajouter : Heureux ceux qui sont encore du nombre des premiers « !

Pyrrhon. Quelque temps après Epicure, parut un autre Philosophe, dont les Disciples s'appelerent de son nom Pyrrhonniens, ou Sceptiques. Pyrrhon fit aussi du bruit dans

le monde, quoique ses principes ne fussent pas généralement bien entendus. Il n'y avoit point au seizieme siecle de manuscrits de presque aucun de ses Ouvrages, & il n'y avoit point de traduction Françoise du peu qui en étoit connu.

Pyrrhon étoit d'Elée; il s'attacha de bonne heure au Philosophe Anaxarque, son compatriote; & l'un & l'autre voyagerent à la suite d'Alexandre, le suivirent dans toutes ses campagnes, en Asie, en Perse, & jusques au fond des Indes. Anaxarque y fit connoissance avec les Brachmanes & les Gymnosophistes, & profita beaucoup, dit-on, de leurs instructions. Après la mort du Conquérant de l'Asie, les deux Philosophes revinrent en Grece: mais Anaxarque, qui étoit aigre, dur & caustique, s'étoit attiré la haine d'un ancien Officier d'Alexandre, nommé Nicocléon, qui étoit devenu Tyran de l'isle de Chypre. Ils furent obligés de passer par cette Isle; le Tyran reconnut le violent disputeur Anaxarque, & s'en vengea cruellement; car il le fit, dit-on, piler dans un mortier: mais il laissa aller Pyrrhon, qui ne disputoit sur rien, puisqu'il doutoit de tout & ne vouloit rien affirmer. Pyrrhon arriva heureusement dans le Pé-

loponneſe, canton dans lequel étoit ſituée la ville d'Elée. Il ſe mit à philoſopher d'une façon ſi ſinguliere, qu'il piqua la curioſité de beaucoup de gens, & excita l'admiration de quelques-uns. Il étoit d'une incertitude extrême ſur tout, mais en même temps d'une indifférence ſi grande, que rien ne l'affectoit. Il vivoit au jour la journée, & même du moment au moment, perſuadé que toutes les peines que l'on prend pour s'aſſurer de la vérité, & pour ſe faire des regles de conduite, ſont perdues. Sous prétexte que les biens & les maux, les vices & les vertus étoient d'opinion, il trouvoit tout égal. Il ſoutenoit qu'il n'y avoit aucune vérité démontrée, ni l'exiſtence des Dieux, ni même celle de la terre & des hommes: enfin il doutoit de la ſienne propre; & quelqu'un, à qui il diſoit qu'il n'y avoit aucune vérité conſtante, lui ayant répliqué: *En êtes-vous bien ſûr? Je doute même encore de cela*, répondit-il. Mais encore une fois, ſes doutes ne lui cauſoient aucune inquiétude; il ne ſe fâchoit contre perſonne, s'embarraſſoit peu qu'on l'écoutât ou qu'on ne l'écoutât point, étoit auſſi indifférent aux complimens qu'aux injures. Il diſoit qu'il ne faiſoit aucun cas de la vie. Quel-

qu'un lui ayant demandé pourquoi, cela étant, il ne se donnoit pas la mort : *parce que*, dit-il, *il m'est égal de vivre ou de mourir.*

Tout ce que nous venons de dire annonce un fou plutôt qu'un Philosophe ; aussi, pendant sa vie, Pyrrhon eut-il peu de partisans ; il excitoit plutôt la curiosité que la confiance. Cependant, long-temps après sa mort, il trouva un Disciple, qui nous a donné des institutions conformes à ses principes, mais en les réduisant à un point assez raisonnable. C'est Sextus Empiricus, qu'on croit avoir été neveu de Plutarque, & avoir vécu au second siecle de notre Ere. Ce Pyrrhonien mitigé dit que le Sage doit toujours douter, & ne jamais se déterminer à la légere ; c'est le seul moyen de découvrir la vérité, ou du moins le vraisemblable. Sextus Empiricus croit, d'après Pyrrhon, qu'il n'y a aucune proposition que l'on ne puisse & que l'on ne doive envisager sous deux points de vûe contraires. Il y a toujours une raison pour, & une raison contre ; il faut les examiner toutes les deux, & si elles ne paroissent pas plus décisives l'une que l'autre, on peut suivre son goût & son sentiment naturels, sans être pour cela

Sextus Empiricus.

intimement convaincu de la vérité de ce que l'on cherche.

Cette méthode de Sextus Empiricus a produit des Pyrrhoniens, ou Sceptiques fort aimables. On en rencontre encore dans la Société, qui, quoiqu'ils doutent de tout, vivent comme tout le monde, & ne contredisent point les opinions reçues, quoiqu'ils n'en défendent ni n'en adoptent aucune, suspendant leur jugement, & ne s'embarrassant pas même d'en prononcer un.

Timon. Timon le Misanthrope fut Disciple de Pyrrhon; mais il alla plus loin que son Maître, car le genre humain n'étoit qu'indifférent à Pyrrhon, & il étoit odieux à Timon.

Zenon, & les Stoïciens. Je ne parlerai plus que d'un seul Philosophe Grec, Fondateur de Secte; c'est Zénon, dont les Disciples se sont nommés Stoïciens. Les Ecrits de leur Chef ne sont pas venus jusques à nous, mais leur morale a fait bien du bruit dans le monde. Cicéron, Séneque & Plutarque ont beaucoup raisonné sur l'estime qu'on devoit en faire, & l'on convient assez généralement aujourd'hui, que cette estime doit être fort médiocre. Les Stoïciens étoient de vrais Charlatans de vertu; ils préten-

doient la pousser jusqu'à une espece d'impassibilité, & cette chimere n'étoit que l'effet d'une folle vanité.

Zénon étoit de l'isle de Chypre; son pere étoit riche, & faisoit un grand commerce par mer; il avoit plusieurs vaisseaux, & la perte d'un d'entre eux ne pouvoit pas le ruiner absolument, mais ne laissoit pas de causer du dérangement dans sa fortune. Ce malheur arriva au pere de Zénon, lorsque celui-ci, n'étant âgé que de vingt-deux ans, étoit à Athenes. Le fils en reçut la nouvelle avec toute la douleur d'un homme que la Philosophie n'avoit point encore prémuni contre les accidens; mais il savoit en général que cette science fournissoit des moyens de consolation. Il demanda à qui il falloit s'adresser pour en profiter: on lui conseilla d'écouter les leçons de Cratès, qui avoit été Disciple de Diogene, & étoit de la Secte des Cyniques. Je n'ai point encore parlé de cette Secte, tant parce que ses Chefs n'ont point laissé de Livres, que parce qu'en vérité elle fait honte à la Philosophie. On jugera des principes des Cyniques, par la maniere dont Zénon entreprit de les rectifier. Cratès lui apprit d'abord, que non seulement il

ne falloit avoir aucune attache aux richeſſes, mais qu'on étoit heureux en n'en poſſédant aucunes. Lui-même avoit abandonné tout le bien qu'il poſſédoit, juſques à ſes vêtemens & à ſes meubles les plus néceſſaires, à l'exception d'une beſace & d'un bâton; il s'écria alors: *Je ſuis libre.* Zénon, malgré la perte de ſon vaiſſeau, n'avoit pas encore acquis cette parfaite liberté, & il ne ſe preſſa pas de s'égaler à ſon nouveau Maître; mais du moins il adopta, à titre de conſolation, l'indifférence de la Secte Cynique pour les richeſſes. Il ne pouſſa pas d'abord auſſi loin que Cratès le mépris de la bonne chere. Celui-ci, à qui un de ſes amis venoit d'envoyer du pain & du vin, avoit renvoyé le vin, & n'avoit gardé que le pain, en lui diſant que, quant à ſa boiſſon, les fontaines y ſuffiſoient, & que ſi elles euſſent produit du pain comme de l'eau, il n'auroit rien voulu accepter de ſa part. Zénon ne paſſa pas d'abord à cet excès de ſobriété. Ce ne fut que par la ſuite que ſon exceſſive vanité lui fit croire que le jeûne & les auſtérités étoient des œuvres dignes d'un Philoſophe. Cratès avoit fait un Livre de la République, dans lequel il établiſſoit la communauté des femmes;

&

& prétendoit que ses Citoyens devoient se mettre au dessus de toutes les bienséances, comme il faisoit lui-même. Zénon n'adopta pas ce principe, mais il fit entrer dans sa Philosophie l'indifférence pour le beau sexe. Cratès avoit eu une bonne fortune bien extraordinaire, & qui prouve que la singularité des personnages fait quelquefois plus d'impression sur les femmes, & les détermine plutôt que tous les agrémens personnels. Une aimable Athénienne, nommée Hypparchia, devint amoureuse du Cynique, qui étoit bossu, très-contrefait, & mal-propre. Cratès eut beau se défendre, sa fausse modestie ne servit qu'à enflammer davantage la Demoiselle : en vain lui montra-t-il sa bosse, en lui disant que c'étoient tous ses charmes, & son bâton, en l'assurant que c'étoit toutes ses richesses; Hypparchia s'obstina à l'épouser, & Cratès la mena au point de consentir qu'ils consommassent leur mariage en public. Zénon détesta cette conduite extravagante; il mit la décence au nombre de ses dogmes, & la poussa même jusqu'à l'austérité en tous genres. Il fuyoit les femmes, de crainte d'en être tenté. Après ce qui étoit arrivé à Cratès, il ne pouvoit pas être sûr de ne les pas

tenter lui-même, quoiqu'il fût horriblement laid, petit, contrefait, & qu'il fît en parlant beaucoup de grimaces. Avec ces dispositions à éviter tout attachement, on sera étonné que Diogene Laërce mette au nombre des Ouvrages de Zénon un Art d'aimer, à moins que ce ne soit par antiphrase qu'il ait intitulé ainsi l'Art d'être insensible.

Ayant adopté une partie des principes de la Philosophie Cynique, & rejeté l'autre, Zénon passa dix années entieres à fréquenter l'Académie & le Lycée, pour connoître à fond les dogmes qu'y enseignoient les Disciples de Platon & d'Aristote; ce ne fut qu'à l'âge de cinquante ans, qu'ayant enfin conçu un systême de Philosophie absolument à lui, il devint Chef de Secte. Il ouvrit son Ecole dans un lieu nommé le Portique, & c'est de ce lieu que ses Sectateurs prirent leur nom, car un Portique en Grec est nommé *Stoa* : il vecut avec la plus grande tempérance jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Peu de temps avant que de parvenir à cette extrême vieillesse, il répondoit encore à ceux qui lui demandoient pourquoi il ne renonçoit pas à la vie dont il faisoit si peu de cas, que

puiſqu'il pouvoit encore lire, écrire & même enſeigner, il n'avoit aucune raiſon de la quitter. Mais enfin, ayant fait une chute ſur les degrés du Portique, & s'étant caſſé un doigt, il s'écria : *O mort, je vois que tu m'appelles, & je ſuis prêt à te ſuivre!* On dit qu'après cela il s'étrangla, ou, ſelon d'autres, ſe laiſſa mourir de faim. La premiere de ces verſions nous paroît la plus naturelle. On lui fit les plus ſuperbes funérailles dans la place, appelée le Céramyque, & on éleva deux colonnes chargées d'inſcriptions honorables pour lui, l'une dans l'Académie, l'autre dans le Lycée.

Hélas! la vanité & l'envie de ſe diſtinguer & de ſe ſingulariſer, ſont les véritables reſſorts qui ont déterminé Zénon & ſes Sectateurs à établir & prôner leur doctrine. C'eſt par un triſte & pénible orgueil que les Stoïciens ne buvoient que de l'eau & ne mangeoient que des légumes: le peuple Grec applaudiſſoit à cette vaine ſingularité, & admiroit l'idée de ce ſage & vertueux inſenſible, que les maladies & la douleur ne pouvoient accabler, de cet homme de fer qui ſe roidiſſoit contre les charmes de la volupté, & ſe refuſoit aux déſirs les plus naturels. L'orgueil con-

trepesoit dans l'esprit des Stoïciens contre toutes les miseres & les afflictions de la vie.

Un systême si triste & si outré ne pouvoit long-temps durer dans toute sa force; le vrai moyen de décréditer la vertu, c'est de la présenter d'une maniere aussi seche & aussi rembrunie. Peut-on s'attacher à ce qu'on ne peut aimer? aussi fut-on obligé d'adoucir l'austérité des principes de Zénon. Le Stoïcisme se réduisit à regarder la vertu comme le plus grand bien, & on interpréta ainsi ces paroles de Zénon : *Que la douleur n'est point un mal ;* la douleur n'est ni un tort, ni un vice, mais un pur accident; on doit la supporter avec patience, puisqu'on n'a point à se la reprocher. Pour fortifier encore ce sentiment d'indifférence sur les accidens, les Stoïciens imaginerent une destinée inévitable; raison de tranquillité bien dangereuse; aussi furent-ils obligés, malgré cette fatalité, de recommander aux hommes l'exercice de certaines regles, qu'ils appellent *devoirs*, qui sont plus ou moins obligatoires; les uns regardent la conservation de sa personne même; les autres, les soins de sa famille, & l'amour de la patrie. Ils disoient

qu'il n'y avoit point de milieu entre le vice & la vertu, & n'admettoient point d'actes indifférens : mais toutes ces belles maximes péchoient par la base, & manquoient d'un principe fondamental. M. Pascal & M. Nicole l'ont très-justement observé. La Religion révélée peut seule élever l'homme au dessus de lui-même; & si le Stoïcisme est admissible & praticable, ce ne peut être qu'autant qu'il est fondé sur un dogme religieux : sans cela, la morale philosophique est outrée, extravagante, ou trop foible, & incapable de dompter & de contenir les passions. Aussi la Philosophie moderne, indépendante de la Religion, est-elle aujourd'hui réduite ou à un Epicurisme présenté d'une façon décente, ou au Septicisme, qui n'est que le Pyrrhonisme mitigé. Il ne peut plus être question de Cyniques, ni de Stoïques.

Avant que de cesser de parler de ces derniers, je dirai un mot de la Physique de Zénon. On a déjà dû s'appercevoir que c'étoit-là le côté foible de la Philosophie Grecque. Le savant Juste-Lipse s'est donné bien de la peine pour éclaicir les principes de la Physique des Stoïciens : elle est très-obscure; & tout

ce qu'on peut y entrevoir, c'eſt que Zénon comprend, ſous le nom de nature & de monde, deux principes, dont l'un eſt agent, & l'autre patient. Le patient eſt conſtamment la matiere; l'agent eſt ce qu'il appelle communément *Dieu*, & quelquefois une ſubſtance qui agit ſur la matiere & lui communique le mouvement. Il dit que ce que la raiſon eſt à l'homme, *Dieu* ou cette ſubſtance l'eſt à la matiere, qu'elle anime, vivifie, & entretient tout. On voit par là que les Stoïciens n'étoient pas Matérialiſtes, mais qu'ils expliquoient ſi mal pourquoi ils ne l'étoient pas, qu'il eût été facile de leur ſoutenir, d'après leurs propres principes, que la matiere étoit animée.

Selon eux, le même feu qui conſerve & entretient le monde, ſera à la fin cauſe de ſa perte; il lui arrivera ce qui arrive au feu matériel, qui s'éteint, après avoir conſumé tout ce qui lui a ſervi d'aliment.

Les Diſciples de Zénon admirent la divination, parce que de leur temps elle étoit trop généralement reçue, pour qu'ils oſaſſent la rejeter; cependant elle ne s'accorde pas trop bien avec leurs principes. Ils admirent auſſi les Dieux du ſecond ordre, les Démons & les Génies, comme

des émanations de cette ſubſtance principale & active, qu'ils appeloient *Dieu.*

Tels ſont les détails ſur l'ancienne Philoſophie Grecque, dans leſquels nous avons dû néceſſairement entrer, avant que de parler des Philoſophes Latins, & de ceux qui ont écrit ſur la Philoſophie en Grec, mais après que la Grece a été aſſujettie à la domination des Romains. Sans cet expoſé, il ne ſeroit pas poſſible d'entendre les Ouvrages philoſophiques des Latins, qui ont puiſé tous leurs principes chez les Grecs, en adoptant le ſyſtême qui leur plaiſoit le plus, le commentant, ou choiſiſſant de pluſieurs de quoi en compoſer un, qui tenoit des uns & des autres. Les Traductions faites au ſeizieme ſiecle vont nous guider dans cette ſeconde Partie, comme dans la précédente. Nous parviendrons enfin à l'examen des Livres Philoſophiques, originaux François de ce ſiecle, qui n'eſt point celui des découvertes, mais pendant lequel nos Auteurs ſe ſont rendue propre la Philoſophie des Anciens, & ont préparé la voie aux grands progrès ſur cette matiere, qui ont été faits dans le ſiecle ſuivant.

Les premiers Romains ne connurent Philoſophes Latins.

que la Philoſophie de Pythagore, qui avoit donné ſes leçons en Italie, quoiqu'il n'y vînt qu'un peu après le regne de Numa Pompilius; il y eut de grands rapports entre ce Légiſlateur & le Philoſophe. Mais lorſque les Romains eurent fréquenté la Grece, & ſur-tout lorſqu'ils l'eurent conquiſe, ils commencerent à connoître toutes les Sectes, & à étudier leurs différens ſyſtêmes. Nous avons dit que Sylla tranſporta dans Rome même les Livres de Platon. Marcus Terentius Varron en traduiſit en Latin une partie, avec pluſieurs autres du même genre. Pompée acheva de mettre cette Philoſophie à la mode, & il s'attacha des Philoſophes, dont il fit ſes commenſaux. Craſſus, Lucullus, & tous les hommes riches & puiſſans, ſe familiariſerent avec la Philoſophie & les Philoſophes Grecs.

Lucrece. Lucrece ſuivoit le ſyſtême d'Epicure, ſe faiſoit honneur de marcher ſur ſes traces, & d'attaquer la Religion reçue à Rome, comme ſon Maître avoit ſecoué le joug de celle reſpectée à Athenes. Je me réſerve de parler de lui comme Poëte, ou plutôt des traductions de ſon Poëme, à l'époque où l'on a oſé le traduire en

François. C'eſt conſidérer Lucrece de ſon beau côté, & ſous le ſeul aſpect où il ſoit permis d'en dire du bien, que de le regarder comme un excellent Poëte Latin : il mourut à Rome cinquante-deux ans avant l'Ere Chrétienne.

Enfin Cicéron parut. Nous ne le conſidérerons dans ce moment-ci, qu'à titre de Philoſophe ; mais dans cette ſeule qualité, quelle attention ne mérite-t-il pas ? Grand Politique, ſavant Rhéteur, Orateur ſublime, il étoit de plus Philoſophe ſenſé & judicieux : nous pouvons même avancer hardiment, que c'étoit la partie dans laquelle il excelloit, car il a quelquefois employé ſon éloquence à plaider de mauvaiſes cauſes. Ses préceptes de Rhétorique ſont plus ſouvent puiſés dans ſon caractere perſonnel, que dans la nature. On apperçoit dans ſa politique beaucoup de vanité & un peu de foibleſſe ; défauts auxquels l'Hiſtoire de ſa vie prouve qu'il n'étoit que trop enclin. Mais quant à ſa Philoſophie, elle étoit compoſée d'après les réflexions qu'il avoit faites ſur toutes les maximes des Philoſophes Grecs, qu'il avoit étudiées les unes après les autres. Toujours en garde contre leurs ſubtili- Cicéron.

tés & leurs erreurs, il les combat tour à tour, peſe les raiſons de chacun, & prononce avec ſageſſe. Il promene ſes Lecteurs dans le labyrinthe de la Philoſophie, en homme qui en connoît les détours, & s'il ne les fait pas promptement arriver au but, il les amuſe du moins agréablement ſur la route ; car en qualité d'Orateur, de Rheteur, & de Bel-Eſprit, il fait ſouvent des digreſſions, mais elles ſont heureuſes, charmantes ; ce ſont des fleurs qui naiſſent ſous ſes pas, & qu'on ne peut ſe diſpenſer de cueillir avec lui. Sa concluſion eſt toujours, que rien ne peut nous rendre heureux que l'exercice conſtant de toutes les vertus. Parcourons à préſent ſes Œuvres Philoſophiques, d'après les traductions qui en ont été faites dans le ſeizieme ſiecle, & donnons à nos Lecteurs une idée de chacun des morceaux qui les compoſent.

Les Œuvres Philoſophiques de Cicéron conſiſtent, 1°. dans ſon excellent Traité *des Offices ou des Devoirs de la vie civile*, diviſé en trois Livres. Dans le premier, il traite de ce qui eſt honnête ; dans le ſecond, de ce qui eſt útile ; & dans le troiſieme, il peſe les raiſons qui peuvent

déterminer pour l'un ou pour l'autre, & conclut que l'on doit toujours préférer l'honnête à l'utile. Cet Ouvrage est un des premiers de Cicéron qui ait été connu en France, & traduit en notre Langue. On sait que l'Empereur Charlemagne en faisoit une lecture assidue; que c'étoit le Livre de morale dont il faisoit le plus de cas, & que le savant Alcuin le lui expliquoit. Nicolas Oresme & Laurent de Premier Faict l'ont traduit au quatorzieme siecle pour le Roi Charles V. Leur traduction n'a été imprimée qu'en 1536. Il y en a eu une autre, composée & imprimée en 1502 par David Miffant; & une troisieme en 1547, qui est de Louis Meigret. Ces vieilles Traductions sont aujourd'hui oubliées, parce qu'elles sont mal écrites; mais si le mérite intrinseque du Livre les a fait rechercher il y a deux cents ans, nous en avons des Traductions plus modernes; & ceux ou celles qui ne craindront pas d'étudier tout un Volume de Morale philosophique, ne peuvent en choisir de préférable aux Offices de Cicéron (1). Cependant nous

(1) La meilleure traduction des Offices de Cicéron est encore celle de M. Dubois, de l'Académie Françoise : elle a été imprimée en 1691.

allons, en faveur des perſonnes qui ſe refuſeroient à cette lecture entiere, préſenter quelques-uns des plus beaux traits, & des meilleures penſées de cet excellent Ouvrage. Les Livres des Offices ſont adreſſés par Marc-Tulle Cicéron, à ſon fils Quintus. Ce ſont des regles qu'il lui donne pour ſe bien conduire dans le monde, acquérir la réputation d'un homme de bien, & l'être réellement dans quelque ſituation qu'il ſe trouve. Nous copierons les principales de ces regles; & pour que nos Lecteurs ſoient bien aſſurés que nous n'en ſuppoſons ni n'en altérons aucunes, nous citerons à chaque article le Livre & le Chapitre des Offices, deſquels elles ſont tirées.

» L'homme a ſur les bêtes l'avantage de la raiſon, qui le rend capable de voir les cauſes & les conſéquences des choſes. Il peut chercher la vérité, parvenir à la découvrir; & quand il la connoît, il connoît la vertu & la juſtice «. *Offices, Livre premier, Chap. IV.*

» Les vertus que nous ſommes le plus naturellement portés à pratiquer, ſont la juſtice & la bienfaiſance; à moins que quelques paſſions contraires ne nous

en empêchent, nous aimons à faire du bien à nos ſemblables. L'homme ſent de bonne heure qu'il ne doit pas vivre uniquement pour ſoi «. *Même Chap.*

» Qui aime & cherche la juſtice de bonne foi, la trouve aiſément «. *Chap. IX.*

» Il n'y a aucun homme qui ne ſoit obligé de remplir pluſieurs devoirs; mais ces devoirs ont un ordre entre eux. Il faut que les moins eſſentiels cédent à ceux qui le ſont le plus. Par exemple, l'obligation de faire exécuter les Loix civiles reçues dans un pays, doit céder à la crainte de faire une injuſtice réelle, qu'on ne doit jamais commettre, parce qu'elle eſt contraire à la Loi naturelle, qui eſt la premiere des Loix «. *Chap. X.*

» Les actes de libéralité & de bienfaiſance ſont reſpectables & vertueux; mais il ne faut les faire qu'à propos; car quelquefois la libéralité exceſſive tourne au dommage de celui qui la reçoit, & à la honte de celui qui l'a faite. Il faut ſur-tout prendre garde à n'être pas libéral du bien d'autrui. Une libéralité faite par principes d'oſtentation & de vanité, perd tout ſon mérite. Enfin, il faut que la juſtice regle tout, juſqu'à la bienfaiſance; car on peut être injuſte, même en étant bienfaiſant «. *Chap. XIV.*

» Lorſque l'on ne peut rendre ſervice qu'à peu de perſonnes, & que le cas n'eſt pas preſſant, il faut obliger de préférence les gens de mérite; mais dans le cas contraire, il ne faut pas être ſi difficile. Tout homme a droit à nos bienfaits, au ſeul titre de l'humanité; mais nous devons ſur-tout les verſer ſur ceux qui nous ont fait du bien à nous-mêmes «. *Chapitre XV.*

» L'ancien Poëte Ennius diſoit qu'il y avoit trois choſes que l'on ne pouvoit ni ne devoit jamais refuſer. 1°. Remettre dans le bon chemin, ou du moins l'indiquer à celui qui s'eſt égaré. 2°. Laiſſer allumer un flambeau au nôtre. 3°. Conſeiller ſincérement celui qui nous demande avis «. *Chap. XVI.*

» Après avoir parcouru toutes les ſortes de liaiſons que les hommes peuvent avoir entre eux, Cicéron croit que l'attachement pour la patrie eſt le plus fort de tous, parce qu'il renferme ſeul tout l'intérêt que l'on prend à ſa femme, à ſes enfans, à ſes parens, à ſes amis, & à ſes voiſins «. *Chap. XVII.*

» C'eſt un vice que l'ambition; l'expérience ou les réflexions que l'on fait ſur le ſort des ambitieux, corrigent de cette

passion; mais il faut prendre garde aussi de tomber dans l'indifférence pour le bien public. On prend quelquefois sa paresse pour de la philosophie; mais il ne faut pas s'y tromper, ni se refuser jamais à sa patrie quand l'occasion s'en présente, & ne jamais oublier que c'est pour elle que l'on doit la servir, & non pas pour soi «. *Chap. XXI.*

» On peut être un homme du premier mérite, un grand homme, avec les seules qualités de l'esprit & du cœur; mais il est difficile d'être reconnu pour tel, si l'on n'a pas pour soi les avantages de la figure, & les qualités extérieures «. *Chap. XXIII.*

» On trouve plus de gens disposés à sacrifier leurs vies pour leur patrie, qu'à lui immoler leur gloire & leur réputation; il y a cependant des exemples de ces derniers. Le fameux Général Romain Fabius Maximus en est un; il se laissa longtemps traiter de Général indolent, & de guerrier timide. Il supportoit ces reproches, parce qu'il sentoit qu'il ne pouvoit sauver la République qu'en temporisant; & il y réussit par ce moyen «. *Chap. XXIV.*

» Cicéron, prévoyant que son fils pourroit un jour gouverner la République, comme il l'avoit fait lui-même, lui recom-

mande de ne pas oublier que l'Adminiſtrateur d'une grande République eſt un tuteur qui doit faire le bien de ſon pupille, & non pas le ſien; qu'il doit étendre également ſes ſoins ſur toutes les parties & ſur toutes les perſonnes confiées à ſon adminiſtration, & négliger de s'occuper du ſoin de ſe maintenir dans les grandes places, comme il n'a jamais dû ſe tourmenter pour y parvenir. Il cite à cette occaſion le divin Platon, qui dit, que ceux qui ſe diſputent entre eux à qui gouvernera la République, ſont comme des Nautonniers qui, au lieu de ſe défendre contre la tempête, ſe battroient à qui tiendroit le timon «. *Chap. XXV.*

» Il ne peut y avoir ni décence ni dignité ſans honnêteté, c'eſt-à-dire ſans vertu «. *Chap. XXVII.*

» La ſageſſe conſiſte à ne rien faire dont on ne puiſſe rendre raiſon «. *Chapitre XXIX.*

» Il eſt ſouvent embarraſſant de porter un nom & de remplir une place trop illuſtrés par ceux qui nous ont précédés; car alors on eſt expoſé à entendre citer les vers d'un ancien Poëte Grec, dont le ſens eſt : » O la belle maiſon! mais que

» ceux

» ceux qui l'habitent aujourd'hui sont dif-
» férens de ceux qui y demeuroient au-
» trefois « ! *Chap. XXXIX.*

» Ce n'est pas faire le bien complétement, ni parfaitement, que de ne le pas faire en son temps & à propos «. *Chap. XL.*

» Parmi les différentes Sectes des anciens Philosophes Grecs, il y en avoit qui croyoient assez facilement; d'autres, & ce sont les Pyrrhoniens, qui doutoient de tout; mais les Académiciens (1) prenoient un parti juste & mitoyen; ils ne nioient pas tout, mais ne se déterminoient à croire qu'après un sérieux examen «. *Liv. II. Chap. II.*

» La probité est nécessaire à ceux qui vivent en société, pour qu'ils puissent traiter ensemble avec confiance; elle l'est également à l'homme isolé & dans la solitude, pour qu'il puisse vivre en paix avec lui-même «. *Même Chap.*

» Tout bien examiné, il n'y a que ce qui est honnête qui est utile «. *Chap. IV.*

» Les Rois ont été établis pour faire de bonnes Loix, & les Magistrats pour les faire exécuter. Un bon Roi tient lieu de bonnes Loix; mais les meilleures Loix ne

(1) Secte à laquelle s'étoit attaché Cicéron.

peuvent ſuppléer aux bons Magiſtrats «. *Chap. XII.*

» C'eſt quand on eſt jeune qu'il faut chercher à ſe diſtinguer : on aide & on encourage volontiers un jeune homme qui montre d'heureuſes diſpoſitions. On ne s'aviſe pas encore de l'envier & de le craindre. Quand il eſt plus vieux, on le traverſe, & l'on eſt jaloux de ſa conſidération «. *Chap. XIII.*

» Thémiſtocle, étant prêt à ſe décider entre deux partis qui recherchoient ſa fille, dit : J'aime mieux pour mon gendre un homme ſans argent, que de l'argent ſans homme «. *Chap. XV.*

» Conſerver à chacun le ſien, doit être le premier ſoin de ceux qui gouvernent. Ce n'eſt que pour aſſurer les propriétés que les Républiques ſe ſont formées. Entretenir l'abondance eſt le ſecond objet dont doit s'occuper celui qui a part au Gouvernement «. *Chap. XXI.*

» Il n'y a rien de ſi aiſé que de faire du bien aux uns, en faiſant du mal aux autres : le grand point eſt de ſervir aux uns ſans nuire aux autres «. *Chap. XXIII.*

» Dans une République, les pauvres ſont expoſés à la vexation par leur propre foibleſſe ; mais ils ſont défendus par

l'envie que l'on porte aux riches qui voudroient les opprimer «. *Même Chap.*

» L'amour du prochain est, sinon le premier, au moins un des principaux articles de la Loi naturelle «. *Livre III. Chap. I.*

» Le mépris des Loix de la Société, est la ruine de toute vertu «. *Chap. II.*

» La communauté des biens établie comme loi précise, est une chimere impraticable, sur-tout dans une République de quelque étendue ; mais les sentimens d'humanité naturelle, les réflexions sur notre intérêt, nos propres besoins, tout nous ramene à cette communauté, avec cette différence que l'on nous fait gré d'y revenir librement & de nous mêmes, au lieu que nous regarderions comme une gêne insupportable & une loi odieuse celle qui nous forceroit à mettre tout en commun «. *Chap. VI.*

» Ce qui caractérise le véritable honnête homme, c'est la disposition à faire le bien, quand même nous serions sûrs que personne n'en seroit instruit, & quand nous aurions la certitude de pouvoir faire le mal avec impunité, & sans qu'aucun le sût «. *Chap. VIII.*

» Qui n'aime point la vertu pour la

vertu même, n'eſt point vertueux «. *Chapitre IX.*

» Les Loix reglent la conduite extérieure des hommes; mais la Philoſophie regle leurs cœurs & leurs ſentimens «. *Chapitre XVII.*

» Dire que l'honnête peut être d'un côté, & le bien de l'autre, eſt le plus affreux de tous les blaſphêmes «. *Chapitre XIX.*

» Notre intérêt, quelque grand qu'il ſoit, ne peut pas rendre honnête ce qui ne l'eſt pas, & c'eſt par la ſeule honnêteté qu'il faut meſurer l'utilité «. *Chap. XXXI.*

Les Dames, qui auroient le courage de lire en entier le Livre des Offices, feroient encore plus aiſément l'effort de lire les deux petits morceaux de la Vieilleſſe & de l'Amitié, qui ſont auſſi eſtimés; ils ont été traduits par le même M. Dubois, de l'Académie Françoiſe, à qui nous ſommes redevables de la Traduction des Offices. Ceux qui vivoient au quatorzieme ſiecle pouvoient auſſi connoître les Livres de la Vieilleſſe & de l'Amitié; car Laurent de Premier Fait les a traduits pour le Roi Charles V. Jean Colin en a fait imprimer une Traduction en 1537.

Tirons de ces deux Livres, comme nous avons fait des Offices, quelques traits qui dédommageront ceux qui ne pourront ou ne voudront pas les lire en entier.

Le Livre de la Vieilleſſe eſt en forme de Dialogue, dans le goût de ceux de Platon; les Interlocuteurs ſont Scipion l'Africain, Lelius ſon ami intime, & Caton le Cenſeur. Ce dernier eſt ſuppoſé dans un âge déjà fort avancé. On lui fait compliment ſur la façon dont il ſupporte ſa vieilleſſe; il répond que c'eſt l'âge le plus heureux de la vie, parce que c'eſt celui où l'on eſt le plus ſage. Il s'étend ſur tous les avantages dont jouit la vieilleſſe, & finit par établir & ſoutenir fortement le dogme de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame contre les Epicuriens.

» Tout âge eſt à charge à ceux qui n'ont point au dedans d'eux-mêmes ce qui rend la vie heureuſe & agréable «. *Chap. II.*

» Le ſouvenir du temps paſſé fait les délices des vieux ſages, & le tourment & le déſeſpoir des vieux foux «. *Même Chap.*

» Le grand ſoutien de la vieilleſſe eſt une longue habitude de la vertu «. *Chap. III.*

» Les vieillards les plus caſſés, ceux-mêmes dont la tête eſt affoiblie, ſont en-

core quelquefois d'une grande utilité à la République, en citant les exemples de ce qui s'est passé dans leur jeunesse, & les conséquences qui en ont résulté «. *Chap. VI.*

» Le Sénat, dans lequel réside la principale administration de la République Romaine, ne s'appelle ainsi, que parce qu'il étoit autrefois, & auroit toujours dû être composé de vieillards ». *Même Chap.*

» On apprend à tout âge : il nous reste un vers de Solon, qui, dans la plus grande vieillesse, se félicitoit de ne pas laisser passer un jour sans apprendre quelque chose de nouveau «. *Chap. VIII.*

» Un des plus grands reproches que l'on fait à la vieillesse, c'est qu'elle diminue les forces; mais, indépendamment de ce qu'il y a des corps assez bien constitués pour n'être pas affoiblis par l'âge, elle diminue ordinairement la fougue des désirs, à mesure qu'elle fait perdre les moyens de les satisfaire ». *Chap. IX.*

» C'est presque toujours à sa jeunesse que l'on a à reprocher les infirmités que l'on éprouve dans sa vieillesse ». *Même Chap.*

» Tant que la vieillesse ne nous prive point de la satisfaction de remplir nos devoirs, nous n'avons point à nous en plaindre «. *Chap. XI.*

» La douceur que l'on trouve à être exempt des passions, console bien de la privation des plaisirs «. *Chap. XIV.*

» Les plaisirs de la jeunesse se remplacent, à un certain âge, par des satisfactions plus douces & plus honnêtes : telle est celle que l'on goûte à cultiver ses champs, & à améliorer ses biens. Rien ne convient mieux à un sage vieillard, que la vie champêtre ; mais il faut qu'il soit toujours prêt à la quitter, si l'intérêt de l'Etat le demande «. *Chap XV & XVI.*

» C'est par un effet de la Providence que les gens même les plus avancés en âge se donnent des peines, dont ils sont presque sûrs de ne pas recueillir les fruits. Lucilius Statius, un des plus anciens Poëtes Latins, introduit dans une de ses Comédies intitulée *les Synephebes*, un vieillard, auquel on reproche, qu'étant presque centenaire, il plante pour le siecle prochain. » Je plante, répond-il, pour » les Dieux immortels, qui ont voulu que » je profitasse du travail de ceux qui m'ont » précédé, & qui veulent que ceux qui » me suivront profitent du mien «. *Mêmes Chapitres.*

» Il faut que la vieillesse soit un peu sévere, pour en imposer à la jeunesse ;

mais qu'elle ne ſoit ni âpre, ni fâcheuſe, ni dégoûtante, pour ne la pas éloigner d'elle «. *Chap. XVIII.*

» Tout ce qui finit eſt court; & quand le terme eſt arrivé, tout le paſſé eſt comme non advenu «. *Chap. XIX.*

» Ce qui doit conſoler les vieillards de leur mort prochaine, c'eſt qu'ils ſont à peu près sûrs de mourir plus doucement que les jeunes gens; la Nature leur fait moins de violence pour leur arracher la vie «. *Même Chap.*

» L'opinion de l'immortalité de l'ame eſt bien conſolante & bien utile, dit Caton; nous ne ferions pas aſſez de cas de la vertu & de la gloire, ſi nous croyions que l'avantage qui doit nous en revenir fût borné au temps de notre vie «. *Chap. XXIII & dernier.*

Le Livre de l'Amitié eſt auſſi un Dialogue, dont les Interlocuteurs ſont Lelius, intime ami de Scipion, & ſes deux gendres Fannius & Scévola. Ils rappellent à leur beau-pere la tendreſſe que Scipion avoit pour lui; cela leur donne lieu de diſcourir ſur l'amitié. Lelius commence à faire le plus grand éloge de ſon ami; il ne ſe conſole de ſa perte, que dans l'eſpérance que ſon ame eſt dans ces lieux de

paix & de délices qu'habitent après leur mort les Héros & les personnages les plus vertueux. Ils assurent que ce ne sont pas les honnêtes gens qui sont à plaindre après leur mort, mais ceux qui ont été leurs amis, & qui restent dans ce monde après les avoir perdus. *Livre de l'Amitié, Chapitre IV.*

» Le plus beau présent que la Nature ait fait aux hommes, après la sagesse & la vertu, c'est l'amitié. C'est cette union sacrée qui réunit entre deux personnes tous les avantages que les hommes trouvent à vivre en société. L'amitié est au dessus de la parenté, puisque la derniere est l'effet du sang, & par conséquent du hasard, & l'autre du choix. Ce n'est pas vivre, que de ne pas avoir un ami, dans le sein de qui l'on puisse déposer ses inquiétudes, ses peines ou ses satisfactions. Quelle douceur, que d'avoir à parler à quelqu'un aussi librement qu'à soi-même ! l'amitié double l'existence. La Nature au reste nous indique quel est l'ami qui nous convient; il y a une sorte d'instinct qui nous porte vers celui dont le caractere est le plus assorti au nôtre. C'est cet instinct qui commence les attachemens ; les bons offices, & l'habitude de se voir les fortifient. Cha-

cun aime à se lier avec les personnes dont les dispositions sont semblables aux siennes «.

» On aime quelquefois, sur leur seule réputation, des gens que l'on n'a jamais vus. L'amitié paroît si respectable, qu'on ne peut s'empêcher d'honorer ceux qui professent ce sentiment, quand même on ne les connoît pas. Le peuple Romain applaudissoit toujours avec transport les scenes dans lesquelles on lui représentoit Oreste & Pylade ; tant il est vrai que le nom seul de l'amitié en impose au public & le séduit « ! *Même Livre, du Chap. V au Chap. XIII.*

» Lelius se récrie contre certains Philosophes Grecs, sophistes, & amateurs de paradoxes, qui regardoient l'amitié comme une liaison gênante, & capable de troubler la tranquillité ; qui du moins vouloient qu'on y mît des réserves ; que l'on ne fît pas plus pour un ami que l'on ne feroit pour soi-même ; que l'on n'eût pas plus de bienveillance pour lui qu'il n'en a pour nous ; & enfin qu'on rendît service aux gens de la façon dont ils l'entendoient, & sans les contrarier sur rien. Lelius est d'une opinion bien différente ; il croit que nous devons faire pour nos

amis bien plus que nous ne faisons pour nous-mêmes ; qu'il est affreux de chicaner sur la réciprocité des sentimens de ses amis ; & qu'enfin il faut les servir de la maniere qui peut leur être la plus utile, & ne consulter que son cœur sur la mesure du bien qu'on veut leur faire «. *Même Livre, Chap XV & XVI.*

» Mais s'il faut se livrer sans réserve aux amis que l'on s'est choisis, il faut être très-difficile dans le choix que l'on en fait, & se défier de tous ceux dont les avances peuvent être fondées sur l'intérêt & l'ambition ». *Même Livre, Chap. XX.*

» Toute amitié qui n'est pas établie sur une estime réciproque, est fausse ou coupable ». *Même Livre, Chap. XXII.*

» Encore une fois, rien de si nécessaire qu'un ami, ou du moins un confident, à qui l'on puisse ouvrir son cœur, & demander conseil : les Misanthropes mêmes ne peuvent s'en passer. Timon l'Athénien, qui étoit si grand ennemi des hommes, cherchoit un autre homme, dans le sein duquel il pût répandre son fiel contre le genre humain «. *Même Livre, Chap. XXIX.*

» Architas de Tarente, grand Philosophe Pythagoricien, avoit coutume de dire, que si quelqu'un pouvoit s'élever au

dessus des spheres célestes, & jouir du spectacle magnifique de l'ordonnance de l'Univers, s'il n'avoit auprès de lui quelque autre à qui il pût faire part de son admiration, il cesseroit d'en être satisfait «. *Même Chapitre.*

» Il faut bien se garder de flatter ses amis, & d'être de leur avis quand ils ont tort; mais il faut les reprendre avec douceur, en leur montrant le plus tendre intérêt, & être toujours prêt à convenir que ce sont eux qui ont raison, s'ils parviennent à vous le prouver. *Dernier Chapitre.*

Les autres Œuvres philosophiques de Cicéron sont en grand nombre; mais je n'ose conseiller aux Dames d'en lire les traductions entieres, même les mieux écrites, ces Ouvrages étant trop longs, & la morale n'en étant pas d'un usage journalier. Je me contenterai de donner une légere idée de chacun d'eux, & d'en tirer un petit nombre de traits dignes de remarque.

Les *Tusculanes* sont divisées en cinq Livres ou Dialogues, dans lesquels Cicéron prétend apprendre aux hommes l'art d'être heureux, en leur dévelopant quelle est la nature de leur ame, les passions dont ils sont susceptibles, & les moyens

les plus convenables pour les contenir & les corriger.

Cicéron les a appelées *Tusculanes*, parce que ce sont autant de conversations qu'il est supposé avoir eu à Tusculum, nom d'un village auprès de Rome, où il avoit une maison de campagne.

Les trois premieres seulement ont été traduites dès le seizieme siecle par le savant & malheureux Etienne Dolet, dont j'ai parlé dans un de mes Volumes précédens. La quatrieme & cinquieme ne l'ont été que de nos jours par feu MM. l'Abbé d'Olivet, & le Président Bouhier, de l'Académie Françoise. Le premier de ces Livres est intitulé *de la Mort*; le second, *de la Douleur*; le troisieme, *des Afflictions*; le quatrieme, *des Passions & de la maniere de les vaincre*; & le cinquieme, *de la Vertu, dans lequel on prouve qu'elle suffit pour rendre heureux.* Cicéron fait quelquefois des digressions étrangeres aux sujets qu'il veut traiter dans ces Livres, & c'est peut-être ce qu'il y a de plus agréable. Nous allons en extraire quelques pensées & quelques raisonnemens.

» Une très-forte preuve de l'existence des Dieux (ou de Dieu), c'est qu'il n'y a

aucun peuple, si barbare & si farouche qu'il soit, qui n'en ait l'idée, & qui, étant embarrassé à deviner la cause de tout ce qu'il voit, n'ait imaginé un Etre intelligent qui gouverne l'Univers. A la vérité, suivant que ces Nations sont plus ou moins barbares, elles se trompent plus ou moins sur la nature, l'espece & le nombre des Dieux. Mais enfin le consentement de toutes les Nations concourt pour faire regarder l'existence de Dieu, comme une des premieres vérités reconnues «.

» De même, l'embarras d'expliquer d'où viennent nos pensées, & les principales opérations de notre ame, a fait sentir à presque toutes les Nations, que nous avions en nous une partie supérieure à notre corps matériel, & leur ont fait soupçonner une ame spirituelle, & même immortelle. Mais autant il est aisé de concevoir l'existence de notre ame, autant est-il difficile d'en connoître la nature, & de savoir comment se font ses opérations. Socrate, & Platon son Disciple, y ont été si embarrassés, que le premier a cru ne pouvoir expliquer la prévoyance & le pressentiment, qu'en imaginant des Génies familiers qui conseillent & dirigent

les hommes; il croyoit lui-même en avoir un. Platon, cherchant d'où venoit la mémoire, a supposé que les ames passoient successivement par plusieurs états & dans plusieurs corps; que dans les derniers elles se rappeloient ce qu'elles avoient vu & su dans ceux qu'elles avoient habité précédemment, & qu'ainsi ce que nous appelons apprendre, n'étoit autre chose que se ressouvenir. Que l'homme naissant dans un nouveau corps, étoit comme plongé dans un sommeil, d'où il sortoit petit à petit, en se rappelant successivement tout ce qu'il avoit déjà connu. Tout le monde sait que Pythagore a eu la même opinion; il l'a poussée plus loin, & détaillée davantage, en voulant établir sa fameuse doctrine de la Métempsycose «. *Premiere Tusculane.*

» Lequel vaut mieux de vivre ou de mourir? Les Dieux le savent, mais aucun homme n'en peut être assuré «. *Même Tusculane.*

» Aristote dit qu'il y a sur les bords du fleuve Hipanis des insectes qui ne vivent que l'espace d'un jour, & qu'à cause de cela on appelle éphémeres. Celui qui est né au lever du soleil, & va jusqu'à deux heures après midi, est regardé comme

vieux ; & celui qui parviendroit jusqu'au coucher du soleil auroit vécu autant & plus que Nestor. Si vous ne considérez, ajoute le Philosophe, la vie de l'homme la plus longue que comme une portion de l'éternité, vous trouverez que la durée de l'existence de ces petites bêtes est égale à la nôtre «. *Même Tusculane.*

» Je ne trouve rien de si grand que de faire de belles actions sans ostentation & sans témoins. Le plus beau théatre pour la vertu, est la conscience du vertueux «. *Seconde Tusculane.*

» Le Philosophe Théophraste, prêt à mourir, reprochoit à la Nature de ce qu'elle avoit accordé une si longue vie aux cerfs & aux corneilles, tandis qu'elle l'avoit refusée aux hommes, qui en pouvoient faire un si excellent usage. Hélas! disoit-il, je commence à savoir quelque chose, & déjà les infirmités de la vieillesse m'apprennent qu'il faudra bientôt cesser de vivre. Avec une vie au moins du double plus longue, j'aurois pu apprendre toutes les Sciences, & me rendre habile dans tous les Arts «. *Troisieme Tusculane.*

» Je ne suis point (dit Cicéron) de l'avis

l'avis des Péripatéticiens, qui regardent les passions comme nécessaires; je les crois au contraire pernicieuses, & que nous devons employer notre raison à les combattre pendant tout le cours de notre vie. Mais j'entends par passion, un appétit violent & excessif, & non une inclination naturelle & modérée. Croire dompter les passions, est un faux systême; dès qu'un désir est devenu passion, il faut absolument l'attaquer. L'amour, par exemple, dès qu'il est assez violent pour être passion, doit être combattu. Il est réservé à l'amitié, union pure de deux cœurs & de deux ames honnêtes, d'être regardée comme une vertu ». *Quatrieme Tusculane.*

» Pythagore étant arrivé dans une ville des Locriens, son hôte lui demanda quel étoit son métier; il répondit qu'il étoit Philosophe. Ce mot demandoit une explication. Pythagore la donna, en demandant à son tour à son hôte, s'il connoissoit ces grandes assemblées où la Grece entiere se rendoit pour voir célébrer les Jeux. Oui, lui répondit-on: eh bien, continua-t-il, les uns y vont pour faire preuve de force, d'adresse, de talens, & remporter des prix; d'autres y viennent

pour y commercer & y faire leurs affaires ; comme on en trouve aiſément l'occaſion dans toutes les grandes aſſemblées ; mais quelques-uns ne s'y occupent d'autre choſe que de regarder ce qui s'y paſſe, ſans rechercher ni honneurs, ni gain. Le monde reſſemble aux grandes aſſemblées dont je viens de vous parler ; & les Philoſophes, amateurs de la ſageſſe, y ſont le perſonnage de ces ſpectateurs déſintéreſſés, qui obſervent tout ce qui ſe paſſe dans le monde, y réfléchiſſent, & s'en ſont une étude pour devenir plus juſtes & plus vertueux «. *Cinquieme Tuſculane.*

Un autre Ouvrage philoſophique de Cicéron, dont je veux préſenter une légere idée & quelques traits, ſont ſes entretiens ſur la Nature des Dieux. Ils ſont diviſés en trois Livres ou Dialogues, dont les Interlocuteurs ſont trois Philoſophes de Sectes oppoſées ; un Epicurien, un Stoïcien, & un Académicien. Chacun veut établir ſon ſyſtême ſur la Nature des Dieux, & même ſur la maniere dont on doit les ſervir. L'Epicurien vante la volupté parfaite à laquelle il prétend parvenir en ſervant les Dieux à ſa maniere ; le Stoïcien, triſte & auſtere, prône la doctrine de Zénon, & croit parvenir à

la suprême vertu par un ridicule systême d'impassibilité; enfin l'Académicien, le plus raisonnable des trois, suspend son jugement, examine les questions, & dit, avec raison & politesse, tout ce qu'un homme qui n'est point éclairé des lumieres du Christianisme peut dire de plus sensé & de plus lumineux sur la Nature des Dieux, & sur leur culte. On voit que cet Académicien est Cicéron même, qui s'étoit attaché à cette Secte, la plus raisonnable de toutes celles de la Grece.

Les trois Livres de la Nature des Dieux ont été traduits au seizieme siecle par Gui le Febvre de la Boderie : sa Traduction a été imprimée en 1581.

» Cicéron prétend que l'on ne peut pas plus douter qu'il y a un Dieu, qu'hésiter à croire qu'il y a un soleil. Mais il se moque en même temps de toutes les fables que l'ignorance, la foiblesse & la superstition ont ajoutées à cette sublime créance de la Divinité; il ajoute qu'heureusement, depuis quelque temps, le culte divin & les pratiques de Religion s'épurent de jour en jour dans le monde policé «. *Nature des Dieux, Livre II.*

» Vouloir expliquer ce que c'est que Dieu, est une prétention ridicule : au-

tant son existence est-elle bien prouvée; autant son essence nous est-elle peu connue. Elle passe les bornes de nos lumieres, & nous devons dire, comme Simonides, que plus l'on pense à pénétrer ce que c'est que Dieu, plus on se perd dans cette recherche «. *Nature des Dieux*, *Livre I.*

Dans le Livre II de ce fameux Ouvrage, Cicéron, examinant quelle est l'admirable structure de nos sens, fait sur chacun d'eux de belles & longues digressions. Ce sont des morceaux d'éloquence digne du premier des Orateurs Romains, & des chef-d'œuvres de style en Latin.

Nous avons de Cicéron trois Livres des Loix, dont le troisieme seulement a été traduit en François au seizieme siecle par Jean Colin, & imprimé en 1546. Nous n'avons point de Traduction plus moderne de celui-ci, &, à ce que je crois, il n'y en a jamais eu aucune des deux autres. Je ne citerai qu'un seul passage de cet Ouvrage : le voici.

» Les Magistrats doivent gouverner le » peuple, & les Loix sont au dessus des » Magistrats. Le Magistrat est une Loi » parlante, & la Loi un Magistrat muet «.

Cicéron avoit composé six Livres de la République, il ne nous reste que des frag-

mens des cinq premiers, & le sixieme, qui contient le songe de Scipion, petite fiction qui a été traduite dans le seizieme siecle, en 1541, & 1543, par Pierre Saliat. Dans le dernier siecle, il y en a eu de meilleurs Traducteurs.

Voici un fragment du troisieme des six Livres. » Quelle est la véritable Loi ?
» C'est la droite raison invariable, éter-
» nelle, & sentie par tous les hommes,
» dans l'ame desquels elle est pour ainsi
» dire répandue. Elle nous commande de
» remplir nos devoirs, elle nous empêche
» de tromper, & nous détourne de faire
» le mal. On ne peut ni l'abolir, ni l'al-
» térer, ni faire aucune Loi qui lui soit
» contraire. Il n'y a ni peuples, ni Sénats
» qui puissent en dispenser; elle n'a be-
» soin, ni d'interpretes, ni de commen-
» taires; elle est toujours la même à Rome,
» ou à Athenes, aujourd'hui ou demain;
» elle oblige toutes les Nations, & dans
» tous les temps. C'est ainsi que Dieu tout-
» puissant est le Souverain & le Maître
» de tous les hommes. C'est lui qui a
» conçu le plan de cette Loi, qui l'a dis-
» cutée, qui l'a écrite, & qui la fait
» exécuter. Quiconque ne s'y soumet pas,
» oublié ce que sa condition d'homme lui

» prescrit; mais il trouvera sa punition » & son supplice dans l'abandon qu'il » fait du plus sacré de ses devoirs «.

Je viens de dire que le songe de Scipion passe pour être le sixieme des Livres de la République de Cicéron. Cependant je n'y vois rien de politique : c'est un morceau tout philosophique; mais qu'il est ingénieux quant au cadre, & bien écrit quant au style ! Je ne connois pas de plus sublime & de plus brillante prosopopée que celle-là.

Pour l'intelligence de cette fiction, il faut savoir qu'il y a eu deux Scipions, également surnommés l'*Africain*, dont l'un fit la guerre à Annibal, & força Carthage à demander la paix. Le second naquit la même année que le premier mourut, & eut l'honneur de détruire cette fameuse Capitale. C'est de ce dernier Scipion dont Lœlius fut l'ami. Cicéron suppose qu'après un grand souper que lui donna Massinissa Roi de Numidie, dans lequel il fut beaucoup question du premier Scipion, que Massinissa avoit connu, & avec lequel il avoit combattu contre les Carthaginois, le second Scipion s'endort rempli de l'idée de son grand-pere : il croit le voir pa-

roître & se sentir enlevé par lui jusques au milieu des spheres célestes, d'où il lui montre la terre, qui n'est qu'un point dans l'Univers, & l'Empire Romain, qui n'est qu'une petite partie de notre globe. L'ancien Scipion fait faire à cette occasion, à son petit-fils, d'importantes réflexions, & des observations bien intéressantes. Celles qui sont purement philosophiques & morales, sont excellentes; & celles qui concernent la Physique, sont aussi bonnes qu'elles pouvoient l'être, vu le peu de connoissances que l'on avoit de cette Science du temps de Cicéron.

Telle est en peu de mots l'idée du fameux songe de Scipion.

Cicéron avoit composé six Livres, intitulés *Questions Académiques*, c'est-à-dire, dans le genre de celles que l'on agitoit dans l'Académie d'Athenes. Quatre de ces Livres son absolument perdus; les deux autres, dont le second est intitulé *Lucullus*, existent en Latin; mais ils n'ont été traduits en François, ni dans le seizieme siecle, ni depuis. Nous avons encore un Livre imparfait, intitulé *de Fato*, ou *de la Destinée*, qui pouvoit aussi faire partie des Académiques, & n'a

jamais été traduit. Nous ne connoissons que le titre de trois Livres des *Economiques*, que Cicéron composa, à l'imitation de ceux de Xénophon, de Platon, & de quelques autres. Nous en devons dire autant des deux Livres *de la Gloire*, dont nous n'avons que quelques fragmens. Un Savant du seizieme siecle a composé un Livre sur ce sujet, qu'il a voulu faire passer pour être de Cicéron; mais le mensonge a été découvert.

Il me reste encore à parler, mais en peu de mots, de quelques Ouvrages Philosophiques du grand homme qui fait le sujet de cet article. *Les Paradoxes* n'ont point été traduits au seizieme siecle, mais seulement dans le suivant, par le même Académicien qui a mis en notre Langue les *Traités de la Vieillesse & de l'Amitié.* Ils consistent en six questons que Cicéron se fait à lui-même, & qu'il décide suivant les principes de la Secte Académicienne à laquelle il s'étoit attaché. Voici le dernier & le plus singulier de ces Paradoxes : » Il » n'y a que le sage qui soit riche ; ce » qui se prouve, parce qu'il n'y a que » le sage qui sache faire usage de ses » richesses quand il en a, les conserver

» & les posséder de façon à se consoler
» de leur perte «.

Les Entretiens de Cicéron *sur les vrais biens & les vrais maux*, ont été traduits au seizieme siecle par Louis Malassis; mais nous en avons une Traduction plus moderne & sans doute meilleure, par l'Abbé Regnier Desmarais, qui fut long-temps Sécrétaire perpétuel de l'Académie Françoise. Ils sont divisés en cinq Livres, dans lesquels Cicéron compare encore la Doctrine des Epicuriens, celle des Stoïciens, & celle des Académiciens, & donne toujours l'avantage à ces derniers. Quoiqu'il y ait d'excellentes choses dans cet Ouvrage, je n'ose rien en citer, parce que la matiere est trop sérieuse, & d'une application bien moins journaliere que les autres Ouvrages de Cicéron dont j'ai parlé.

Les deux Livres *de la Divination* ont été traduits dès 1545 par Robert du Souchai; & nous en avons une Traduction plus moderne, par Regnier Desmarais. Cicéron nous y fait connoître quelles étoient toutes les cérémonies qu'employoient les Augures & les Aruspices pour interroger les Dieux & le Sort. Il n'entre dans ces détails que pour s'en

moquer, & il ne fait faire à son frere Quintus le personnage d'un homme crédule, que pour avoir le plaisir de le réfuter & de dissiper son erreur. Aujourd'hui que ces fausses opinions sont bien loin de subsister, tout le mérite des deux Livres *de la Divination* se réduit à un tableau curieux, que les Dames mêmes pourroient lire avec plaisir dans la nouvelle Traduction. Elles s'amuseroient certainement plus des traits de crédulité, quelque absurdes qu'ils soient, que de la réfutation, quoique raisonnable, mais souvent obscure. Conclusion. Cicéron ne croyoit ni aux augures, ni aux songes, ni aux Idoles, ni aux faux Dieux qu'elles représentoient; mais je suis persuadé que si l'Imprimerie eût été inventée de son temps, il n'eût pas fait imprimer ses Livres contre la Divination; c'étoit un abus trop ancien & trop respecté, & l'on ne devoit se dire qu'à l'oreille ce que l'on pensoit sur ce genre de superstition.

Le dernier des Ouvrages philosophiques de Cicéron, est le Livre *de la Consolation*, composé à l'occasion de la mort de sa fille Tullia. Il a été traduit en François en 1584, par Benoît du

Troncy ; je n'en connois d'autre Traduction plus moderne, que celle de Duryer, qui est du milieu du dix-septieme siecle. Cicéron eut besoin de toute sa philosophie pour se consoler de la perte de cette fille chérie ; elle étoit le premier fruit de son mariage avec Terencia, & fut long-temps l'unique. Son pere lui avoit donné une éducation excellente, & elle y avoit parfaitement répondu. Il l'appelle lui-même *Doctissima*, très-savante. Elle joignoit effectivement aux graces & aux talens propres à son sexe, toutes les connoissances communément réservées au nôtre. Elle avoit été mariée deux fois dans les plus illustres familles de Rome ; la premiere à un Pison ; la seconde à Cornelius Dolabella ; mais il paroît qu'elle étoit encore plus attachée à son pere qu'à ses deux époux. Elle tenoit compagnie à Cicéron dans son exil, lorsqu'il eut le chagrin de la voir expirer dans ses bras. A peine osons-nous faire entendre que l'on soupçonnoit la tendresse de Cicéron pour sa fille, d'être excessive & même criminelle ; ce qu'il y a de sûr, c'est que Cicéron fit pour elle, après sa mort, ce que l'on peut appeler des folies ; car lui qui étoit le

moins superstitieux des Romains, & qui, dans ses Livres de la Divination, venoit de se moquer de l'idolâtrie, fit bâtir un Temple à Tullia, & l'honora comme une Déesse. On montre encore les ruines de ce Temple à Frescati, qui est l'ancienne Tusculum. Il nous reste des inscriptions Grecques & Latines, qui attestent le culte que Cicéron vouloit rendre & faire rendre à la mémoire de sa fille, dans ce *Fanum*, Temple ou Chapelle. Tant il est vrai que pour recevoir de parfaites consolations, nous avons besoin de nous élever jusqu'à la sublime idée d'une vie éternelle & glorieuse, & d'un bonheur inaltérable !

Depuis la mort de Cicéron jusques au regne de Néron, nous ne trouvons aucun Auteur Philosophe qui ait paru digne d'être traduit en François. La Philosophie Epicurienne avoit prévalu à Rome dans les dernieres années de l'Empire d'Auguste, qui avoit rendu la paix au monde, & avoit fait bénir l'autorité qu'il avoit usurpé. Mais sous ses cruels successeurs Tibere, Caligula, Claude & Néron, les principes des Stoïciens parurent nécessaires à adopter; & effectivement, comment, sans une patience

Stoïque, supporter le risque journalier où l'on étoit de se voir dépouillé de sa fortune, & condamné aux plus cruels supplices, sous les plus légers prétextes, & sur le rapport des plus indignes délateurs? Aussi Séneque & Epictete, dont nous allons parler, se rangerent-ils dans l'Ecole de Zenon.

Séneque naquit en Espagne, à Cordoue, qui étoit une ancienne Colonie Romaine. Son pere avoit le titre de Chevalier Romain; il étoit grand Orateur; & l'on prétend que son fils tenoit de lui les beautés & les défauts de son style. Sa mere s'appeloit Helvia, femme de mérite, qui avoit un goût décidé pour la Philosophie; elle l'inspira de bonne heure à son fils, & en suivoit elle-même les maximes de la maniere la plus estimable, car elle pratiquoit & chérissoit tous ses devoirs. Le jeune Séneque acheva de se former à Rome dans tous les genres de Littérature, & il étudia toutes les opinions des Philosophes; il n'eut pas besoin d'aller à Athenes pour les connoître toutes parfaitement, & se mettre en état de choisir entre elles: toutes les Ecoles de la Grece étoient alors transportées dans Rome, avec les Séneque.

richesses & les chef-d'œuvres des Arts, dont les Conquérans s'étoient emparés. Séneque s'attacha d'abord à la Secte de Pythagore, en jeune homme susceptible de s'enthousiasmer aisément ; il voulut se conformer au régime austere des Pythagoriciens, & renoncer à manger de la viande, & de tout ce qui avoit vie : mais ses parens, & les Médecins, qui prenoient intérêt à sa santé, & qui avoient soin de la gouverner, l'empêcherent de continuer de pareilles austérités ; ils jugerent que le meilleur moyen pour l'y faire renoncer, étoit de le dégoûter des principes de la Secte qui les recommandoit ; ils y réussirent, & il ne resta à Séneque, de cette volonté passagere qu'il avoit eue de vivre en Anachorete, qu'un usage très-raisonnable de s'abstenir des alimens les plus malsains, tels que les huîtres, les champignons, & les ragoûts composés ; régime dont il se trouva très-bien pour sa santé, & qui lui étoit même nécessaire, vu la constitution délicate de son tempérament, car il étoit sujet à l'ahsme, aux hémorrhoïdes, & à une fievre continuelle, qui le rendoit presque étique. Ce fut dans sa jeunesse qu'il fut le plus

tourmenté de tous ses maux ; & par l'effet d'un autre enthousiasme de jeune Philosophe, il vouloit se donner la mort, ne se croyant destiné qu'à mener une vie courte & malheureuse. Mais on lui fit encore entendre raison sur cet article ; & effectivement, nous allons voir qu'il vécut long-temps en jouissant de tous les plaisirs que peut procurer une longue vie.

Pour le dégoûter de l'austere Philosophie de Pythagore, on l'engagea à étudier celle d'Epicure ; &, pour l'empêcher de se livrer aux impressions de celle-ci, on l'instruisit en même temps des principes des Stoïciens. Il fut bientôt parfaitement au fait des uns & des autres, & se fit un systême composé des deux, qu'il adopta & pratiqua toute sa vie : c'est ce qui nous donne peut-être le vrai moyen d'expliquer les contradictions que l'on voit dans la vie de ce Philosophe ; car tantôt il paroît amasser & jouir de ses richesses en véritable Epicurien ; tantôt il est austere, désintéressé, méprisant la misere, les infirmités, & même la mort, avec la fermeté d'un Stoïcien.

Il paroît que Séneque revint à plusieurs reprises de la Littérature à la Philosophie,

On lui persuada que l'Eloquence étoit le vrai moyen de parvenir à la gloire & à la fortune. Il se mit à plaider, & il se fit une grande réputation; mais c'étoit sous l'empire de Caligula; & cet Empereur, le plus odieux de ceux qui aient occupé le trône des Césars, avoit aussi des prétentions à l'Eloquence, & proscrivoit tout ce qui pouvoit l'égaler ou l'effacer dans ce genre. Bientôt il parut jaloux du nouvel Orateur, c'est-à-dire qu'il voulut lui ôter la vie. Par bonheur qu'une Dame de la Cour de cet Empereur prenoit, on ne sait pourquoi, intérêt à notre Philosophe. Elle fit entendre à Caligula, que ce n'étoit pas la peine d'arracher à un homme aussi délicat que Séneque, ce que son asthme & la foiblesse de son tempérament lui enleveroient bientôt. Le Tyran se laissa persuader. Séneque, bien conseillé, se rejeta dans les bras de la Philosophie; il en donna des leçons, & l'on dit que sa mere Helvia venoit assidument les entendre. Ce fut dans ce temps qu'il composa son Traité sur la colere, dans lequel il mit beaucoup d'esprit, & peut-être trop pour un Ouvrage qui auroit dû être purement philosophique. Cette profusion d'esprit déplacée est un reproche que l'on a fait en général

à Séneque, & que l'on fait même rejaillir sur son siecle.

Il n'hésite pas à dire, que la colere est une folie, au moins accidentelle & passagere. Si elle dure, c'est la plus dangereuse & la plus terrible de toutes les folies. L'esprit de vengeance continué est par conséquent une folie prolongée.

Séneque agite la question de savoir si la colere & la fureur sont nécessaires à la guerre, pour augmenter la bravoure. Il ne le croit pas, & pense que la passion n'est jamais bonne qu'à faire commettre des fautes, puisqu'elle trouble l'entendement.

Séneque fut Questeur par la faveur d'une de ses tantes, qui avoit acquis de la considération & du crédit, en menant une vie retirée, & qui paroissoit toute consacrée à l'austérité & à la vertu. C'étoit une espece de prude intrigante, qui ne sortoit de sa retraite que très-rarement, & alors paroissoit à la Cour, pour y rendre des services essentiels à sa famille. Elle étoit presque toujours sûre de réussir, & Séneque en profita sur la fin du regne de Caligula, ou tout au commencement de celui de Claude. Peut-être eût-il été beaucoup plus loin dans la carriere des Magis-

tratures Romaines, s'il n'avoit été soupçonné d'un commerce galant avec une Princesse aimable & coquette, niece de l'Empereur Claude, & odieuse à la fameuse Messaline, indigne épouse de cet imbécille Empereur. Il y a eu des dissertations entieres, composées pour examiner cette question de fait : *Est-il vrai que Séneque ait été l'Amant de la seconde Julie, comme Ovide l'avoit été de la premiere?* Ceux qui ne veulent pas le croire, disent que Séneque étoit, comme nous l'avons dit, d'une complexion foible & délicate, qu'il n'avoit d'ailleurs aucune beauté dans les traits ni dans la taille; qu'ainsi il n'y a aucune apparence qu'il ait pu séduire une Princesse jeune, vive, & voluptueuse : il y a plutôt lieu de croire, que Messaline, soupçonnant que Séneque, qui étoit Poëte aussi bien qu'Orateur, avoit fait quelques vers satiriques sur sa conduite, voulut l'envelopper dans la disgrace de la Princesse, qu'elle cherchoit à perdre d'ailleurs. Les ennemis de Séneque, entre lesquels on compte l'Historien Dion Cassius, répondent à cela, qu'une coquette décidée, telle qu'étoit Julie, veut ranger sous ses loix toutes sortes de gens, pourvu qu'elle puisse leur supposer quelque mérite; &

que celui du bel esprit, de l'Eloquence & de la Philosophie, en est un qui a souvent produit des attachemens, ou du moins mérité des agaceries de la part des Belles. La malheureuse Julie mourut en exil; mais nous verrons qu'Agrippine conserva de l'amitié pour Séneque, peut-être en mémoire de celle dont sa sœur l'avoit honoré. Quoi qu'il en soit, Séneque fut exilé dans la triste isle de Corse, où il fut bien forcé de faire treve aux Maximes de l'Epicurisme, pour faire usage de celles de Zénon & des Stoïciens. Il paroît qu'elles lui réussirent très-bien pendant quelque temps; car nous voyons par plusieurs de ses Epîtres, écrites durant son exil, qu'il prenoit son parti avec courage & patience, & qu'il cherchoit à dissiper son ennui en variant ses genres d'étude : il prétendoit même qu'il étoit aussi gai & aussi content qu'à Rome. Ce fut de l'isle de Corse qu'il écrivit à sa mere, pour la consoler de ce qu'elle s'affligeoit de son éloignement & de sa disgrace. Cette Piece a été conservée; mais peut être a-t-elle été refaite après coup, & travaillée à tête reposée par son Auteur; car elle paroît plutôt un jeu d'esprit que les réflexions d'un Philosophe. Il donne à sa mere, pour

motif de consolation des malheurs de son fils aîné, le bonheur dont jouissent ses cadets, qui étant apparemment des gens médiocres, & ne faisant ombrage à personne, étoient restés tranquillement à Rome, & il lui propose de s'amuser avec son petit-fils Marcus, qui étoit un enfant fort vif & fort joli. La troisieme année de son exil, le Stoïcisme de Séneque l'abandonna, & sa patience fut à bout. Il songea sérieusement à revoir Rome : on voit même qu'il fit pour cela des bassesses, & qu'il prostitua son bel esprit, & jusqu'à sa Philosophie, pour y réussir. Un Affranchi de Claude, nommé Polybe, avoit perdu son frere ; il lui écrivit pour le consoler, ou plutôt pour le flatter, car il finit par lui demander sa protection auprès de l'Empereur ; & il fait, des louanges du Maître & de l'ancien Esclave, un mélange qui n'est ni noble ni philosophique. D'ailleurs il s'étoit amusé dans son exil à composer des Tragédies à l'imitation de celles des Grecs ; il en fit une, entre autres, intitulée *Médée*, dans laquelle il trouva moyen de placer assez mal-à-propos les louanges de Claude, des fadeurs & des flatteries sur son expédition en Angleterre ; il fait

des vœux aux Dieux immortels pour qu'ils conservent ce Dieu mortel (1).

A la honte de la Philosophie, cette conduite lui réussit; il fut rappelé de son exil, & revint à Rome. Il est vrai que Messaline n'étoit plus, & que c'étoit Agrippine qui partageoit le trône Impérial avec Claude. Elle comprit qu'un Philosophe, un bel esprit aussi complaisant & aussi politique que Séneque, pouvoit lui être utile dans des desseins injustes & pernicieux en eux-mêmes, mais qu'il étoit d'autant plus nécessaire de mettre à l'abri du manteau d'une fausse justice & d'une fausse sagesse. Elle éleva d'abord Séneque à la dignité de Préteur, & lui donna occasion, en rendant la justice dans Rome, de faire briller de nouveau ses talens, & la perspicacité de son génie: c'étoit même encore un moyen de l'éprouver. Nous pouvons soupçonner, sans beaucoup de malice, qu'elle l'engagea à commettre dans cette place quelques injustices; mais il sut si bien les voiler, qu'il se fit universellement admirer & estimer. Il affichoit l'é-

(1) Cette anecdote suppose que Séneque le Philosophe & Séneque le Tragique sont un seul & même personnage; cependant tout le monde n'en convient pas.

quité, le désintéressement, la libéralité même.

Quand la réputation de Séneque fut au comble, Agrippine lui confia l'éducation de son fils Néron, qu'elle avoit eu de Domitius Enobarbus son premier mari. Elle destinoit ce jeune homme à l'Empire, au préjudice de Britannicus, qui y avoit un droit bien plus réel, puisqu'il étoit fils de Claude. Pour rendre ou du moins faire paroître Néron digne du trône Impérial, elle ne pouvoit lui donner des Instituteurs d'un trop grand mérite & d'une trop grande réputation. Elle choisit donc Séneque, & Burrhus, vieux Militaire chéri des soldats, & qui passoit pour avoir autant de bravoure que de probité. Si le naturel de Néron n'eût pas été très-vicieux, il auroit dû assurément, avec les leçons de ces deux hommes, devenir un grand Empereur. Mais s'ils lui donnerent toutes les connoissances qu'il devoit avoir, ils ne purent lui inspirer les sentimens que la Nature n'avoit pas gravés dans son cœur. D'ailleurs, que savons-nous si Néron ne découvrit point que Séneque n'étoit pas toujours sincere dans les leçons de morale qu'il donnoit ; que sa Philosophie se prêtoit à la politique d'A-

grippine, & s'il ne conclut pas de l'applaudissement que Burrhus & Séneque donnerent au crime que commettoit sa mere pour le mettre sur le trône, que la vertu & la probité n'étoient que des chimeres? Tout le monde sait qu'Agrippine abrégea les jours de Claude, pour ne pas lui donner le temps de révoquer la disposition qu'il avoit faite de l'Empire en faveur de Néron, au préjudice de Britannicus. Claude étant mort, sa veuve, & son beau-fils, nouvel Empereur, en porterent en apparence un deuil aussi grand, que son propre fils Britannicus; mais personne n'en fut la dupe. On fit la cérémonie de placer au rang des Dieux le défunt Empereur, & de lui élever des Temples; mais ce fut plutôt une dérision qu'une apothéose. Séneque composa une Satire sur cette vaine cérémonie; il l'intitula d'un mot Grec, qui vouloit dire *la Métamorphose de l'Empereur Claude en citrouille.* Cette Piece ridicule existe; mais elle n'a pu avoir d'agrément que pour ceux qui connoissoient la Cour de Claude, & les défauts personnels de cet Empereur. Néron voulut prononcer publiquement l'Eloge ou l'Oraison funebre de son prédécesseur; il chargea Séneque de la compo-

ſer ; & c'eſt encore un Ouvrage où il y a beaucoup d'eſprit & aucuns ſentimens : il finit par un éloge déplacé de la ſageſſe de Claude, qui fut regardé comme une cruelle ironie. Néron, qui la débita d'abord fort ſérieuſement, finit par en rire le premier ; & ce fut ſon Précepteur, ce fameux Stoïque, qui fournit matiere à ce décri odieux de la perſonne d'un Empereur, dont le trait de foibleſſe le plus marqué avoit été le choix de ſon ſucceſſeur. De ſon côté, il paroît que ce ſage & ſévere Burrhus, après avoir engagé les troupes Prétoriennes, qu'il commandoit, à reconnoître pour Empereur le fils de Domitius Enobarbus, plutôt que celui de Claude, laiſſa encore empoiſonner le dernier rejeton de la race des Céſars, ſans ceſſer de paroître attaché à Agrippine & à Néron.

Il n'eſt pas étonnant, après cela, que ces deux anciens Inſtituteurs de Néron conſervaſſent la faveur de leur Maître & de ſa mere ; auſſi en jouirent-ils, & en profiterent-ils pendant aſſez long-temps. Séneque amaſſa d'immenſes richeſſes ; & c'eſt en vain qu'il proteſta toujours qu'il n'y étoit point attaché, & qu'il le prouva même à ſa mort. L'Epicurien le plus décidé ſe fût trouvé fort heureux de

pouvoir vivre aussi voluptueusement que lui. Il étoit naturellement frugal, & vivoit de régime; mais il avoit pour ses amis une table délicate & abondante. On évalue les biens qu'il possédoit à trente millions. C'est encore aujourd'hui la fortune du plus riche particulier, & certainement elle devoit paroître alors immense: aussi fut-elle enviée & même reprochée à Séneque; je n'ose dire que ce fut à tort.

Au milieu de ces prospérités, notre Philosophe, déjà vieux, épousa en secondes noces une Dame Romaine d'une naissance illustre, jeune, aimable, spirituelle, & riche. On lui fit des reproches de cette alliance, disproportionnée pour l'âge; mais il s'en consola dans les bras de cette charmante personne, qui, de son côté, lui fut si attachée & si fidelle, que lors de sa condamnation elle voulut expirer avec lui. On l'empêcha d'exécuter complétement ce projet; mais du moins la tentative qu'elle en fit, la réduisit dans un état de pâleur & de langueur qui abrégea ses jours.

Après s'être prêté à tout ce qui avoit paru nécessaire pour mettre Néron sur le trône, Séneque prétendoit que son pupille, qui n'y étoit monté & ne s'y étoit

affermi que par des crimes, devoit s'y conduire en Empereur ſage & vertueux; mais il ne fit que ſe rendre odieux à ſon ancien éleve. En vain lui adreſſa-t-il un *Traité ſur la clémence dont les Rois doivent uſer envers leurs ſujets*; Ouvrage dont je parlerai dans un moment, & qui auroit pu inſtruire & toucher tout autre qu'un homme, tyran par nature, par inclination, & par circonſtances. D'un autre côté, Agrippine, qui avoit tout ſacrifié pour mettre ſon fils ſur le trône, prétendoit le gouverner abſolument, & que Séneque & Burrhus ne fuſſent que les Miniſtres de ſes volontés, ſouvent injuſtes. Ils crurent devoir s'y oppoſer quelquefois, & bientôt ils déplurent à la mere autant qu'au fils. Leur faveur & leur crédit ceſſerent. Séneque ſe retira juſqu'à un certain point des affaires; & retrouvant toujours ſon ſtoïciſme à propos, il compoſa encore pluſieurs Traités de Philoſophie, dont nous ferons l'examen à la fin de cet article: mais dès qu'il ſe rapprochoit de Néron, il ne pouvoit s'empêcher de lui faire des remontrances, qui le faiſoient toujours regarder comme un Cenſeur incommode. Enfin, n'ayant pu ſe contenir dans une derniere occaſion, ſa perte fut réſolue.

Néron étoit devenu éperdument amoureux de Julia Poppéa Sabina, Dame Romaine d'une naissance illustre, & douée de beaucoup d'attraits, mais de la conduite la plus déréglée, & du caractere le plus odieux. Séneque osa blâmer cet attachement; & Poppée, qui étoit parvenue jusqu'à partager le trône de Néron, jura la perte du Philosophe. Elle commença par lui faire éprouver des dégoûts, qui alarmerent avec raison le malheureux Séneque. Il offrit alors à l'Empereur de lui remettre tous les bienfaits qu'il en avoit reçus, & de se retirer absolument dans une solitude; mais on n'eut garde d'accepter cette proposition: le triomphe du Philosophe eût été trop grand, & l'ingratitude du Tyran trop publique. Il falloit arracher à Séneque sa vie avec ses biens; & faire ce coup secrétement, ou trouver quelque prétexte plausible pour en diminuer l'horreur. Poppée & Néron tenterent d'abord le premier moyen. Ils gagnèrent un esclave de Séneque, qui se chargea de l'empoisonner; mais la premiere dose de poison ne fit pas grand effet; le coupable fut découvert. Séneque prit des précautions, & chercha de nouveaux expédiens pour échapper au sort qui l'attendoit; mais ce fut en vain

qu'il mit dans sa conduite toute la circonspection & toute la politique possibles. Il évita de voir ceux qui se récrioient avec trop de fondement sur la tyrannie de l'Empereur. Il composa ses Questions naturelles, & d'autres Livres de différens genres philosophiques & littéraires, pour prouver qu'il ne pensoit plus à s'occuper des affaires publiques. La conspiration de Pison découverte, cet homme des plus illustres entre les Romains, fut puni par les plus affreux supplices, & l'on fit couler le sang d'une infinité de personnes accusées, avec justice ou injustement, d'être ses complices. Séneque fut du nombre : on ne produisit cependant contre lui d'autres témoins qu'un nommé *Natalis*, qui avoit été le trouver de la part de Pison, pour se plaindre de ce qu'il ne vouloit pas le voir. L'ancien Précepteur de Néron avoit répondu, que toute correspondance entre eux seroit également dangereuse pour l'un & pour l'autre : mais on avoit entrevu dans les dépositions des conjurés, quelques dispositions à élever Séneque même sur le trône Impérial à la place de Néron. Il y avoit déjà plusieurs siecles que Platon avoit dit, qu'un Etat ne pouvoit être heureux que sous un Roi Philosophe : c'étoit la

morale & la conclusion de tous ses Ouvrages politiques. Les Philosophes s'enorgueillissoient de ce mot d'un de leurs plus grands Maîtres ; ils l'avoient sans cesse à la bouche, & cette maxime avoit circulé & pris faveur. On ne pouvoit manquer de l'appliquer à Séneque, dans un temps où la tyrannie étoit si insupportable. Cette application fut sûrement le motif qui détermina Néron à ordonner à son Précepteur de se donner la mort. Séneque obéit avec un sang froid vraiment stoïque. Ce fut dans ces derniers momens qu'il se retrouva digne Disciple de Zénon. L'on sait qu'il se fit couper les veines ; & les détails de sa mort sont trop connus, pour que nous nous y arrêtions. Il n'étoit âgé que de soixante-douze ans ; & c'est à tort que quelques Auteurs ont assuré qu'il étoit plus que centenaire, parce qu'il dit dans quelques-uns de ses Ouvrages, qu'il a entendu plaider Cicéron.

Passons aux anciennes Traductions des Œuvres de ce Philosophe, qui existoient au seizieme siecle. Je crois que la premiere de toutes est celle de Laurent de Premier Faict, qui fut composée au quatorzieme siecle pour le Roi Charles V. Elle a été imprimée à la fin du quin-

zieme, à Paris, ſans date, chez Antoine Verar; elle ne contient qu'une partie des Epîtres, & quelques Opuſcules de notre Philoſophe. Dans ce même ſiecle, Claude de Seiſſel publia des extraits de *ſes Morales*, ſous le titre de *Mots dorés de Séneque.* Ce Livre eut un grand ſuccès, & fit beaucoup d'honneur à ſon Auteur; il y en a eu un grand nombre d'éditions dans le ſeizieme ſiecle. Ce ſont ces mêmes *Mots dorés* que Pierre Groſnet a mis en mauvais vers & diſtiques François.

En 1532, le fameux Jean Calvin fit imprimer une Traduction avec des Commentaires de ſa façon, de l'Ouvrage de Séneque, *de la Clémence du Prince envers ſes Sujets.* Calvin n'avoit, dit-on, que vingt-trois ans quand il compoſa cette Traduction. Si le Traité de la Clémence de Séneque ne rendit point Néron plus doux, ni plus clément, il paroît auſſi que Calvin n'en profita pas mieux en le traduiſant; la façon dont il traita Servet en eſt la preuve.

En 1559, Guillaume de la Taiſſonniere publia *les Remedes contre toutes perturbations du corps, & paſſions de l'ame*, Opuſcules traduits de Séneque.

En 1561, Sauveur Accavrat fit imprimer une Traduction des sept Livres de Séneque *des Bienfaits*.

En 1578, 1582, 1584, Ange Capel mit au jour, en François, les deux premiers Livres du Traité des Bienfaits, celui de la Providence, deux autres de la Pauvreté, & de la Clémence, & quatre Opuscules qui ne sont pas tous de Séneque, mais entre lesquels on trouve le Livre des sept Arts Libéraux, & celui de la Consolation, qui sont de ce Philosophe.

En 1583, le Seigneur de Pressac avoit traduit les Epîtres de Séneque : enfin, Antoine Duverdier publia, en 1584., la Traduction des Œuvres entieres de notre Philosophe, avec des annotations. Je ne connois que le titre de ce grand travail, que les Traductions de Malherbe, de Duryer, & d'autres plus modernes ont fait oublier. Cependant, en supposant la Traduction de Duverdier entiere, nous allons donner une idée succincte de toutes les Œuvres morales de Séneque.

Il ne nous en reste que cent vingt-quatre Lettres : elles roulent presque toutes sur des matieres de Morale & de Philosophie ; les maximes en sont com-

munément très-bonnes, & même fort séveres; mais ce que nous avons dit de la Vie de Séneque, peut jeter un soupçon de mauvaise foi sur toutes ses leçons de morale : ce qui nous le confirme, ce sont les contradictions qui se rencontrent quelquefois entre ces maximes; tantôt Séneque est un Stoïque de la plus grande rigidité, & quelquefois il est Epicurien. D'ailleurs il y a trop d'esprit dans ses pensées; ses phrases sont trop travaillées, quoiqu'il affecte de la briéveté & de la concision. Une lecture assidue de Séneque, fera plutôt un bel esprit qu'un honnête homme; il n'en est pas de même de la Morale & de la Philosophie de Cicéron, toujours juste & conséquente, exprimée en bons termes, & noblement

Le Traité des Bienfaits, divisé en sept Livres, est un des plus considérables & des mieux suivis de ses Ouvrages moraux; mais il a les mêmes défauts que nous venons de reprocher à ses Lettres. On y trouve un grand & brillant détail des bienfaits que l'homme a reçus de Dieu; c'est un tableau de la Nature, colorié avec art & avec esprit, mais qui, en vérité, instruit fort peu. Ce que j'y ai trouvé de mieux, est que si Dieu n'a pas accordé aux

aux hommes les mêmes moyens physiques de se défendre, qu'à d'autres animaux, c'est que, doués de prévoyance & de mémoire pour éviter le danger, & destinés à vivre en société, ils ont infiniment plus de facilités pour se garantir des dangers, que l'animal féroce, toujours isolé & contraint de combattre seul, si ce n'est lorsque le pere & la mere se réunissent pour défendre leurs petits. Si les lions & les tigres pouvoient former une armée, quels hommes pourroient leur résister? Mais heureusement les animaux ne s'entendent pas pour notre perte, & nous nous entendons pour notre défense & notre sûreté.

Nous avons plusieurs Livres de la Consolation, adressés par Séneque à différentes personnes. J'ai parlé dans l'extrait de sa Vie, de sa Consolation à sa mere Helvia; de celle à Polybe, Affranchi de l'Empereur Claude: celle à Martia est la plus raisonnable de ces trois Consolations; encore, n'est-ce en vérité qu'un bavardage philosophique, dans lequel il y a plus d'esprit que de solidité.

J'ai dit aussi plus haut, à quelle occasion furent composés ses Livres de la

Colere & de la Clémence. Celui de la Providence est très-court & peu intéressant. Ceux de la tranquillité de l'ame, de la vie heureuse, & du loisir, ou de la retraite du Sage, le sont davantage; on les lit avec plaisir, parce que l'Auteur y a prodigué l'esprit. En faisant tout son possible pour paroître Stoïcien, il s'est efforcé de nous faire croire, qu'en qualité de Sage du premier ordre, il se mettoit au dessus de toute inclination pour la volupté, les plaisirs, & les richesses: mais au fond, il ne faisoit que se ménager & se préparer des ressources, pour le cas où il seroit obligé de renoncer à tous les agrémens de la vie, & à la vie même. Son stoïcisme, s'il n'étoit pas tout à fait faux, n'étoit du moins que de précaution; & en attendant, il se livroit à un épicurisme bien ménagé & bien entendu, qui consiste à jouir des biens & des plaisirs quand ils se présentent à nous, bien résolus à nous en passer & à nous en consoler, en cas que nous en soyons privés.

Le Traité de la Briéveté de la Vie, & celui de la Constance du Sage, sont absolument dans le même genre que les précédens.

Les Questions naturelles, qui sont divisées en six Livres, n'ont point été traduites au seizieme siecle; elles contiennent tout le systême de Physique de Séneque. Il reconnoissoit Dieu pour l'ame du monde ; mais quand il vouloit expliquer comment cette ame agissoit, il se jetoit dans une Métaphysique obscure, ou dans des définitions qui pourroient faire croire qu'il étoit Matérialiste. Tantôt il disoit, que, répandue par-tout, elle agite & vivifie l'Univers, qu'elle s'insinue par des filieres où elle se modifie pour produire tous les êtres. Dans un autre endroit, il avance qu'on peut appeler Dieu comme l'on veut, *Destin*, *Providence*, ou *Nature*; que l'on peut même l'appeler *le Monde*; que l'on peut aussi désigner Dieu par ses différentes qualités, & le nommer tantôt *Jupiter*, tantôt *Hercule*, *Mercure*, *Apollon*, *Fortune*, *&c*....... Qu'au reste, le culte qu'on lui doit, consiste à l'honorer, à rendre hommage à son pouvoir, à sa bonté, & à entrer dans ses vûes pour le bien de l'homme & de la société.

Le reste de ce qui est traité dans les Questions naturelles de Séneque, est de la vieille & mauvaise Physique. En

général, ceux qui ont fait un triage des pensées de Séneque, & en ont composé des Mots dorés, des Sentences, &c.... ont fait le meilleur usage que l'on puisse faire de ses Œuvres, dans lesquelles il y a toujours plus d'esprit que de vraie Philosophie.

On a long-temps ajouté foi à une prétendue correspondance entre Séneque & Saint Paul, Apôtre; mais on a reconnu ensuite la supposition de ces Epîtres, qui sont écrites en mauvais Latin, dont les pensées sont foibles & peu ingénieuses, & dans lesquelles on fait écrire Saint Paul en Philosophe, & Séneque en Apôtre.

Epictete. Passons aux Ouvrages d'un autre fameux Philosophe qui a écrit en Grec, mais au milieu de Rome, & qui étoit à peu près Contemporain de Séneque; c'est Epictete, dont l'*Enchyridion*, *manuel* ou *moral*, a été traduit dès 1558, par Antoine Dumoulin, Valet-de-Chambre de la Reine Marguerite de Navarre, sœur de François I.

Il naquit sous le regne de Néron, & fut d'abord Esclave d'Epaphrodite, Capitaine des Gardes de ce méchant Empereur. Il eut beaucoup à souffrir dans

là maiſon de cet Officier, digne de ſon Souverain. Un jour entre autres, ce Maître barbare lui caſſa la jambe, & l'Eſclave, déjà Philoſophe, ne lui répondit autre choſe, ſinon : *Je vous l'avois bien dit, qu'à force de me battre, vous m'eſtropieriez.* On ne ſait pas préciſément quand & comment il vint à bout d'obtenir ſa liberté : ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il philoſophoit déjà tranquillement dans Rome, lorſqu'il s'éleva dans cette Ville un orage général contre les Philoſophes. Ils furent tous bannis ſous le regne de Domitien, & Epictete fut enveloppé dans cette proſcription; il ſe retira à Nicopolis en Epire, & y vécut quelques années pauvre & tranquille. L'Empereur Adrien ayant rappelé la Philoſophie à Rome, Epictete y revint; mais, par goût & par ſageſſe, il y vécut toujours pauvre, étudiant & réfléchiſſant beaucoup, mais écrivant peu, ne ſe ſouciant pas de donner des leçons aux autres, ſe contentant ſeulement de régler ſa propre conduite. C'eſt Arrien, ſon Diſciple, qui nous a tranſmis ſes maximes, qu'il a conſignées dans le Manuel qui porte le nom d'Epictete. La modeſtie étoit la vertu que chériſſoit le

plus ce vrai Philosophe. Bien différent de Séneque, il étoit Stoïcien de bonne foi, & ne connoissoit ni l'ambition, ni l'intérêt, ni la volupté, ni la vanité. Cependant sa Philosophie n'étoit point extraordinaire, ni ridicule: il disoit que, quelque chose que l'on voulût faire, il falloit toujours employer les moyens les plus simples & les plus aisés; que quand on pouvoit aller par la plaine & le beau chemin, il ne falloit point aller chercher la montagne & le bourbier. Au reste, il réduisoit toute sa doctrine en deux mots Grecs, qui, traduits littéralement, veulent dire, *soutenez-vous*, & *abstenez-vous*. Il est impossible de rendre en François la force de ces deux mots. Le sens est qu'il faut se priver de tout ce qui ne contribue pas à notre bonheur réel, & soutenir tous les accidens de la vie avec fermeté.

La Morale d'Epictete passe pour la plus pure; & les anciens Peres de l'Eglise l'ont regardée comme la plus conforme à celle de Jésus-Christ. Cependant on a accusé notre Philosophe d'avoir prêché le suicide; c'est à tort, car il ne conseille autre chose, sinon d'avoir peu d'attachement à la vie: mais il est bien loin de

croire que l'on doive prévenir le moment où la Providence veut que nous cessions de vivre.

J'ai déjà dit qu'Arrien fut Disciple d'Epictete ; il fut ensuite Instituteur en Philosophie de l'Empereur Marc Aurelle Antonin; ainsi cet Empereur Philosophe avoit pris les leçons d'Epictete de la seconde main. Les Historiens de la Philosophie disputent entre eux pour savoir si Epictete a vécu jusque sous son regne.

Il est le premier qui ait comparé le monde à une Comédie, dans laquelle chacun joue son personnage. *Tâchons de jouer de notre mieux*, dit-il, *les rôles qui nous sont confiés; mais ce n'est pas nous qui les distribuons.*

» Quand vous touchez à un vase, ou à quelque autre chose que ce soit, de matiere fragile, vous devez vous attendre qu'il peut être aisément brisé; de même vous devez savoir que votre fortune, votre santé, votre vie même ne tiennent à rien, & être préparé à tout ce qui peut vous arriver de fâcheux «.

» Ce ne sont pas les choses & les événemens qui tourmentent les hommes, mais l'opinion qu'ils y attachent «.

Un homme ſe plaignoit à Epictete, qu'il éprouvoit des injuſtices qu'on ne faiſoit qu'à lui ſeul. » J'en ſuis charmé, lui répondit Epictete ; j'aime bien mieux croire qu'il n'y a qu'un homme dans le monde qui éprouve des injuſtices, que de ſavoir que l'on eſt injuſte envers la plus grande partie du genre humain, & qu'on ne rend juſtice qu'à un ſeul «.

Epictete diſoit au peu de Diſciples qu'il avoit : *Riez peu, & ne jurez jamais.*

» Ne vous vantez pas d'être Philoſophes, mais ſuivez de votre mieux les ſages maximes de la Philoſophie «.

» Savoir céder à la néceſſité, c'eſt avoir été admis dans les conſeils des Dieux «.

Philoſtrat. Le Philoſophe dont j'ai à préſent à parler, ne nous eſt connu que par l'Ouvrage de Philoſtrate, autre Philoſophe Grec, qui vivoit ſous Septime Sévere, au troiſieme ſiecle. Il a écrit, en Grec, la Vie d'Apollonius de Tyane, mort cent vingt ans avant lui. Philoſtrate a d'ailleurs compoſé des Tableaux philoſophiques, contenant un aſſez gros Volume, diviſé en quatre Livres. Blaiſe de Vigenere a traduit tous les Ouvrages de Philoſtrate ; & cette Traduction com-

plette a été imprimée pour la premiere fois en 1578. Je ne m'arrêterai point à celle *des Peintures de Philoſtrate*, parce qu'il vaut beaucoup mieux les voir gravées, qu'il n'eſt utile d'en lire les explications ; mais la Vie d'Apollonius de Tyane eſt trop ſinguliere pour que je ne m'y arrête pas pendant quelques momens.

Apollonius de Tyanne.

Apollonius naquit à Tyane en Cappadoce, à peu près en même temps que Jéſus-Chriſt. Il étudia à Tharſe en Cilicie, & s'attacha à la Philoſophie de Pythagore. En outrant la ſingularité des dogmes de cette Secte, les ſuivant, ou faiſant ſemblant de les ſuivre à la rigueur, il ſe fit une grande & ſinguliere réputation. Il y ajouta une profeſſion aſſez ouverte de la Magie, & de l'Art de la divination ; il prétendit avoir le don de prophétie, & celui des miracles. Sa Vie ſemble être écrite fort ſérieuſement, & dans la vûe de le faire paſſer pour un grand homme ; mais on y trouve tant de contradictions & de puérilités, qu'on ne peut en conclure autre choſe, ſinon qu'Apollonius étoit un fou & un charlatan. Euſebe, ancien Hiſtorien de l'Egliſe, prétend que Philoſtrate s'eſt

diverti à faire un portrait singulier de son Héros, & à débiter des fables sur son compte. Il paroît que sa Morale étoit bonne, quoique très-sévere; mais pour ses propos, ils étoient souvent extravagans. Il voyagea, 1°. en Egypte, & se fit initier dans les mysteres de la grande Déesse Isis: 2°. dans les Indes, où il visita les Brachmanes: 3°. en Perse, où il s'instruisit de la doctrine des Mages, Disciples de Zoroastre. Au retour de ses voyages, il osa prononcer qu'il ne cherchoit plus la sagesse comme les autres Philosophes, mais qu'il l'avoit trouvée, & qu'il étoit temps de l'enseigner; que le vrai Sage, tel que lui, devoit être reconnu pour Législateur, ne recevoir aucunes loix, mais en donner. Il se rendit à Ephese, & prêcha dans cette Ville, où régnoit la débauche. Il y parla avec tant de hardiesse & d'éloquence, qu'il en convertit les habitans, & leur persuada d'embrasser la sagesse, & l'austérité des mœurs. Ses déclamations produisirent le même effet à Athenes. Cependant le Hyerophante, ou Grand-Prêtre d'Eleusine, refusa de l'initier aux mysteres de la Déesse honorée dans ce lieu; mais Apollonius montra bientôt

aux Athéniens qu'il en ſavoit plus que leur Prêtre, & leur donna l'intelligence de tous les dogmes & de tous les rites de la Religion qu'ils profeſſoient.

Après avoir parcouru la Grece, il paſſa à Rome. Comme il avoit déjà la réputation d'un homme extraordinaire, on l'interrogea beaucoup ; ſes réponſes furent ſi ſpirituelles & ſi ſavantes, qu'on lui permit d'abord de reſter à Rome, & même de fréquenter les Temples des Dieux. Cependant il fut chaſſé de la Ville avec un grand nombre d'autres Philoſophes, par ordre de Néron. Il paſſa en Eſpagne, & de là en Egypte. Il étoit encore dans ce pays, lorſqu'il y reçut la viſite de Veſpaſien, déjà Empereur. Il le traita avec aſſez de hauteur ; mais le ſucceſſeur des Céſars ſe mettant au deſſus de ces airs philoſophiques, le conſulta ſur ſes affaires, & en reçut, dit-on, de bons conſeils. Deux Philoſophes attachés à l'Empereur vouloient lui perſuader d'abdiquer l'Empire. Apollonius fut d'un avis contraire, & crut qu'il valoit mieux gouverner ſagement les Romains, que de leur rendre une liberté, dont immanquablement ils abuſeroient.

Il rencontra auſſi dans la Grece Titus,

fils de Vespasien, & il lui donna de bons avis. Un jour il lui demanda si les habitans d'une Ville, faisant partie de son Empire, se révoltoient, quel parti il prendroit à leur égard? Titus répondit qu'il les feroit mourir. Ah! Seigneur, lui répliqua Apollonius, il ne faut pas se jouer ainsi de la vie des hommes, mais y regarder à plus d'une fois avant de la leur ôter. Cette réponse, qui paroîtroit aujourd'hui seulement fort juste, mais fort simple, parut merveilleuse dans ce siecle cruel, qui précédoit l'établissement du Christianisme.

Domitien ayant empoisonné son frere Titus, & usurpé l'Empire, on dit à Apollonius qu'il couroit risque en allant à Rome, parce qu'il seroit arrêté. Mais il répondit qu'il ne craignoit rien, & sauroit bien se tirer d'affaire. Effectivement il s'en tira. Il répliqua hardiment à l'Empereur, qui lui demandoit s'il étoit vrai qu'il prétendoit être Dieu? que les hommes justes étoient égaux aux Dieux. On le fit mettre en prison, & aux fers; mais il assura à son confident Damis, qu'il s'échapperoit quand il voudroit. Effectivement, le jour même qu'il devoit être conduit au supplice, il disparut, & se

trouva à cinquante milles de Rome, dans la ville de Pouzzol, converſant avec ſes amis. Quelque temps après, il étoit à Epheſe, & philoſophoit au milieu de la place publique de cette Ville, lorſqu'il s'écria tout à coup : *Frappez, frappez le Tyran.* C'étoit au moment même où Domitien étoit aſſaſſiné par des Conjurés.

Nerva ſuccéda à Domitien. Il étoit ami d'Apollonius, il lui écrivit de venir l'aider de ſes conſeils : mais le Philoſophe lui répondit, qu'ils ſe verroient bientôt enſemble en lieu où ils ne domineroient point l'un ſur l'autre, & où perſonne ne domineroit ſur eux ; c'étoit annonçer au nouvel Empereur une mort prochaine, & la ſienne propre. C'eſt ce qui arriva en effet ; Nerva ne porta pas long-temps la pourpre Impériale, & Apollonius mourut, ou ſelon d'autres, diſparut ſous ſon regne. Ses Diſciples firent courir le bruit qu'il s'étoit envolé aux Cieux. Ce n'eſt pas là le ſeul trait de reſſemblance qu'ils aient voulu lui donner avec N. S. J. C. Les SS. Peres conviennent que les ennemis de la Religion Chrétienne, tels que Celſus & Hiéroclès, ont oſé faire ce parallele, principalement fondé ſur la quantité de miracles que Philoſtrate, Auteur

de la Vie d'Apollonius, lui attribue, en ſoutenant qu'il n'étoit point Magicien, mais que c'étoit par inſpiration divine qu'il prédiſoit l'avenir. Je vais rapporter quelques-uns des plus ſinguliers de ces prétendus miracles. Apollonius ſoutenoit qu'il entendoit parfaitement le langage des animaux, & particuliérement celui des oiſeaux, & qu'il avoit acquis cette connoiſſance, en mangeant le foie de certains dragons, que les Gymnoſophiſtes des Indes lui avoient indiqués. Il donna des preuves de ſon habileté dans la connoiſſance du langage des bêtes, en découvrant une infinité de choſes qu'il ne pouvoit ſavoir que par elles.

La peſte étant dans la ville d'Epheſe, on eut recours à Apollonius pour la faire ceſſer. Le Philoſophe entra dans la Ville, & ayant vu dans un coin de la place publique un vieillard hideux & décrépit, qui demandoit l'aumône en jetant de grands cris, il ordonna aux habitans de ſe munir de pierres, & d'en jeter ſur ce pauvre homme juſqu'à ce qu'il en fût accablé, & qu'il s'en élevât un monceau ſur ſon corps. Les Ephéſiens trouverent cet ordre aſſez barbare; ils ne ſe prêterent qu'avec répugnance à l'exécuter : cependant ils

le firent, & auſſi-tôt la peſte ceſſa. Apollonius leur apprit alors que c'étoit la Peſte perſonnifiée qu'ils avoient lapidée.

Voyageant dans la Grece, & traverſant l'Iſthme de Corinthe, il prononça, d'un ton d'oracle, devant beaucoup d'habitans de ce pays : *Bientôt cette langue de terre ſera coupée, & ne le ſera pas.* On ne comprit pas alors le ſens de ces paroles ; mais peu après Néron entreprit de faire une Iſle de la preſqu'Iſle ; il fit faire dans cette vûe de grands travaux, mais il fut obligé d'y renoncer, & l'énigme ſe trouva ainſi expliquée.

Il rendit un autre oracle en termes auſſi ambigus, lorſqu'il dit, étant à Rome, prêt à entrer au Palais de Néron : *Un grand événement eſt près d'arriver, & n'arrivera pas.* Effectivement le tonnerre gronda, tomba ſur la table ſur laquelle mangeoit Néron, & briſa la coupe qu'il alloit porter à ſa bouche, mais ſans toucher l'Empereur.

Il reſſuſcita une fille, que l'on portoit en terre la croyant morte. Pour opérer ce prodige, il ne fit que s'approcher du cercueil, dit deux mots à l'oreille du cadavre ; la fille ſe leva auſſi-tôt, & retourna à pied & gaiement chez ſes parens. Ceux-

ci voulurent faire de grands présens au Philosophe ; mais il les refusa pour lui, & les donna à la ressuscitée en augmentation de dot. Il sera aisé d'estimer la valeur de ce miracle, lorsqu'on saura que cette fille aimoit un jeune homme qu'on lui refusoit pour époux ; peut-être fit-elle la morte, & fut elle d'accord avec le Philosophe, qui lui fit obtenir celui qu'elle aimoit.

Apollonius opéra plusieurs merveilles en présence de Vespasien : on prétend même qu'il apprit à cet Empereur l'art de faire des miracles, & que ce Prince mit ses leçons en pratique, en rendant la vue à un aveugle.

Je ne pousserai pas plus loin l'énumération de ces prétendus prodiges. Qui voudra en savoir davantage, peut lire l'Ouvrage de Philostrate, qui, comme je l'ai déjà dit, a été traduit au seizieme siecle par Blaise de Vigenere. Cette Vie forme un gros Volume *in*-8°. de six à sept cents pages. Il contient tant de choses singulieres, qu'en vérité je crois qu'il n'ennuieroit pas, s'il étoit mis en François plus moderne. On y trouve des détails étranges sur tout ce qu'Apollonius vit dans ses voyages aux Indes, en Egypte, & en Ethiopie. Il

Il ne nous reste aucuns Livres d'Apollonius ; mais on prétend qu'il avoit composé l'*Art de deviner par les songes*, & une Vie de Pythagore, dont une partie est refondue dans l'Ouvrage de Philostrate.

Le Philosophe dont j'ai à présent à entretenir mes Lecteurs, & dont je m'occuperai assez long-temps, d'autant plus que ses Œuvres ont été traduites en entier au seizieme siecle, c'est Plutarque, l'un de ces Grecs que l'on peut appeler modernes, en comparaison de Socrate, de Platon & d'Aristote ; mais qui avoit étudié dans leur pays même la Philosophie de ces grands hommes, l'expliquoit, la commentoit, & la transmettoit à la postérité. Il adopta de préférence celle de Platon, en se déclarant Académicien. Il rejeta les dogmes des Epicuriens comme abominables, ceux des Stoïciens comme trop outrés. Il fait souvent la critique des uns & des autres dans ses Œuvres philosophiques & morales, qui, au reste, ne sont pas ses meilleurs Ouvrages ; car ses Vies des Hommes illustres leur sont supérieures, & se font lire avec plus de plaisir, parce qu'elles sont plus en exemples qu'en préceptes. Ses Traités Philosophiques paroissent quelquefois obscurs

Plutarque.

à ceux-mêmes qui possédent le mieux la Langue Grecque : on y trouve des raisonnemens peu solides, & des allégories forcées ; la Physique en est mauvaise, & les sens mystiques pitoyables : mais dès qu'il n'est question que de morale, de préceptes de la vie civile, & quelquefois même de politique, le sage Ecrivain se retrouve tout entier. Ses effusions de cœur sur l'amour de la patrie, sur celui des parens, sur l'amitié fraternelle, la probité, la générosité, nous prouvent que l'Auteur est de bonne foi, & pense ce qu'il dit; qu'il ne se livre point à son imagination & à son esprit, mais que c'est son cœur qui le guide. Il accompagne presque toujours ses raisonnemens de traits remarquables, & de comparaisons ingénieuses ; ce qui fait que la plupart de ses Traités ne sont point ennuyeux. Il résulte de ce que nous venons de dire, qu'on doit lire une bonne Traduction des Vies des Hommes illustres de Plutarque toute entiere, & qu'on y trouvera tout le plaisir & toute l'utilité imaginables; mais que dans ses Œuvres morales il y a à choisir entre le grand nombre de Traités qui les composent. Dans tous, il y a plus ou moins d'endroits excellens. Je tâcherai, dans un moment,

d'établir ces distinctions, en faisant passer sous les yeux de mes Lecteurs la liste des Œuvres Philosophiques de Plutarque ; d'après la Traduction du célebre Amyot.

Plutarque naquit à Chéronée en Béotie, partie de la Grece qui ne passoit pas pour produire communément des gens d'esprit, & qui cependant a vu naître Epaminondas, Pindare, & enfin Plutarque. Celui-ci, après avoir étudié à Athenes, rendit de bonne heure des services à sa patrie, ayant été député auprès d'un Proconsul, dont il gagna tellement le cœur par ses talens, ses vertus & ses graces, qu'il le rendit tout-à-fait favorable à la petite ville de Chéronée. Ce fut peut-être ce Proconsul qui l'engagea à se rendre à Rome, sous l'empire de Domitien. Il fut bientôt obligé d'en sortir, ayant été compris dans la proscription des autres Philosophes : mais il y rentra sous Nerva. Son mérite y fut alors parfaitement connu, & sa considération bien établie. Trajan lui rendit encore plus de justice ; il en fit son ami, son conseil, &, pour ainsi dire, son oracle ; d'autant plus qu'il reconnut en lui l'esprit d'honnêteté, de franchise & de bonne foi dont nous avons parlé tout-à-l'heure. Trajan n'accordoit pas les mêmes

distinctions & la même confiance à tous les Philosophes ; son estime n'en étoit que plus flatteuse. Plutarque le sentit si bien, que lorsque Trajan fut mort, & Adrien son successeur monté sur le trône, quoique celui-ci fît rentrer dans Rome la foule entiere des Philosophes & des Littérateurs, Plutarque en sortit & retourna en Grece. L'Empereur ordonna qu'on lui rendît, par-tout où il passeroit, les plus grands honneurs, même ceux réservés aux hommes Consulaires, & que les Magistrats des lieux où il s'établiroit ne fissent rien sans le consulter. On ne sait pas à quel point ni dans quel lieu Plutarque, dont la modestie étoit franche & naïve, profita de ces faveurs. On prétend qu'il mourut à l'âge de soixante-quinze ans.

Le premier qui a essayé de traduire quelques morceaux de Plutarque, est Nicolas Oresme, dont j'ai déjà parlé tant de fois. Ce Prélat, après avoir traduit pour Charles V les principaux Livres d'Aristote, a mis aussi en François au quatorzieme siecle, les *Remedes de l'une & l'autre Fortune, prospere & adverse* : il l'attribue à Plutarque ; d'autres l'ont donné à Séneque : enfin cet Ouvrage a été reconnu pour être de François Petrarque, fameux Poëte

Italien, contemporain de Nicolas Oresme; il l'écrivit en prose Latine, & le traduisit en même temps lui-même en prose Italienne. Il est vrai que Pétrarque a fait dans ce Livre usage de quelques traits de Plutarque.

En 1554, François Le Grand, Procureur du Roi à Melun, publia une Traduction du Traité de la honte vicieuse, ou de la mauvaise honte : c'est le onzieme des Traités moraux de Plutarque.

Mais celui de tous les Ouvrages moraux de Plutarque qui a été le plus souvent traduit & commenté, ce sont les Préceptes du mariage, qui forment le vingt-neuvieme Traité. Nous en avons quatre Traductions anciennes; savoir, celle de Jean Lodé de Nantes, imprimée en 1535; de Jacques Grevin, de 1558; d'Etienne de la Boétie, qui n'a été imprimée qu'en 1571, mais qui est plus ancienne, l'Auteur étant mort en 1563; & enfin celle de Jean de Marcouville, de 1564. Les Traductions d'Amyot, dont nous allons nous occuper, ne sont que de 1573. Les trois gros Volumes *in*-8°. des Œuvres morales contiennent quarante-huit Traités philosophiques. Nous demandons pardon à nos Lecteurs, si nous allons faire l'é-

numération de tous, & même dire un mot de chacun. Si cette énumeration forme une assez longue lecture, on en sera dédommagé par quelques traits curieux que nous recueillerons avec soin.

Extrait des Œuvres morales de Plutarque, translatées de Grec en François par Jacques Amyot.

Le premier de ces Traités est *de la maniere de nourrir* (d'élever) *les enfans.* Je vais rapporter quelques-uns des traits les plus intéressans, tantôt dans les propres termes du vieux Traducteur, & quelquefois aussi dans un François plus moderne, lorsque cela me paroîtra nécessaire pour mieux éclaircir le sens.

Il y a quelquefois des vers dans la Traduction d'Amyot; ils sont durs, mais expressifs : voici deux quatrains sur ceux à qui l'on peut reprocher les défauts de leurs parens.

Quand une fois mal assis a esté
Le fondement de la nativité,
Force est que ceux qui de tels parens sortent,
D'autrui péché la pénitence portent.

Qui sent son pere ou sa mere coulpable
D'aucune chose à l'homme reprochable,
Cela de cœur bas & petit le rend,
Combien qu'il l'eust de sa nature grand.

» Diophante, fils de Themistocle, étant encore enfant, & enfant gâté, disoit que c'étoit lui qui gouvernoit la République d'Athenes, parce que, disoit-il, ma mere fait tout ce que je veux, mon pere tout ce que veut ma mere, & les Athéniens tout ce que veut mon pere «.

» Les Lacédémoniens condamnerent à l'amende le Roi Archidamus, parce qu'il avoit épousé une femme de très-petite taille, & très-délicate. Elle nous donnera disoient-ils, non des Rois, mais des Roitelets «.

» Pour faire d'un enfant un honnête homme, il faut que trois choses y concourent, la nature, la raison, & les bonnes habitudes «.

» Licurgue, voulant prouver aux Lacédémoniens quelle étoit la force de l'éducation, fit élever, mais différemment, deux chiens, nés dans sa maison, de même mere, & de la même portée. Quand ils furent assez grands, il les conduisit dans la place publique, & les lâcha après avoir mis devant eux un plat de soupe, & un lievre en vie; l'un courut à la soupe, & l'autre après le lievre. Licurgue prit occasion de cette espece de fable, pour faire sentir à ses Concitoyens combien il

étoit intéressant d'inspirer de bonne heure aux jeunes gens les inclinations qu'on vouloit qu'ils conservassent toute leur vie «.

» Aristippe ayant demandé à un certain Athénien riche, mais qui ne sentoit pas tout le prix d'une bonne éducation, cent écus pour élever son fils : Comment, cent écus ! dit le sot pere, avec cela je pourrois acheter un bon Esclave. Eh bien, emploie-les ainsi, répliqua Aristippe, tu en auras deux dans ta maison ; celui que tu veux acheter, & ton fils qui ne vaudra pas mieux «.

» De toutes les qualités que l'homme peut posséder, le savoir est la seule qu'il puisse se procurer, & celle qu'il doit préférer à toutes les autres. Effectivement la noblesse nous vient de nos ancêtres ; nous avons obligation de la richesse à la Fortune, qui peut nous en priver comme nous la donner ; la gloire se perd aisément, & quelquefois injustement. La santé, la beauté, sont des biens très-fragiles ; la force du corps est un avantage qui nous est commun avec les plus grosses bêtes ; mais le savoir n'appartient qu'à l'homme seul ; il est également honorable, satisfaisant, solide, & utile «.

» Démétrius ayant pris & ſaccagé la ville de Mégare, le Philoſophe Stilpon fut enveloppé dans le déſaſtre de ſa patrie, & la quitta. Quelqu'un lui ayant demandé s'il n'avoit rien perdu dans le pillage: Non, dit-il, car j'emporte avec moi tout le produit de ma Philoſophie ; la vertu «.

» On a beau vouloir atteindre à la véritable Philoſophie, on n'a pas toujours le bonheur de la connoître, & d'en poſſéder les principes. Ceux dont l'eſprit n'eſt pas aſſez fort pour s'élever juſqu'à cette ſublime ſcience, doivent faire, diſoit Bion, comme les amans de Penelope, qui, ne pouvant obtenir les bonnes graces de la Maîtreſſe, s'amuſoient avec les Chambrieres; ils doivent s'occuper d'études d'un genre inférieur «.

» Les Philoſophes diſtinguent trois ſortes ou trois genres de vie, la contemplative, l'active, & la voluptueuſe. Ceux qui ne ſe ſentent pas capables de la premiere, doivent du moins s'attacher à la ſeconde ; la troiſieme eſt réſervée pour les bêtes «.

» Plutarque conſeille d'uſer plutôt envers les enfans de douceur que de ſévérité, & de les punir par un peu de honte, plutôt que par des coups. Il obſerve cepen-

dant très-bien, que cette conduite ne peut être appliquée qu'aux enfans de bon naturel, ceux qui en ont un mauvais pouvant être à peine corrigés par les plus durs traitemens «.

» Point de ſcience ſans mémoire ; auſſi les anciens Poëtes ont-ils dit que Mnemoſine, Déeſſe de la mémoire, étoit la mere des Muſes «.

» L'économie eſt la baſe des grandes fortunes ; Héſiode a fait là-deſſus quatre beaux vers Grecs, qu'Amyot a traduit ainſi « :

Si tu vas peu avecques peu mettant,
Et pluſieurs fois ce peu là répétant,
En peu de jours tu verras cela croiſtre,
Qui par avant bien petit ſouloit eſtre.

» C'eſt une belle choſe que le mépris des injures. Socrate poſſédoit ſupérieurement cette vertu. Un jeune homme l'ayant inſulté & maltraité en pleine rue, au point de lui donner des coups de pieds, il ne ſe défendit pas, & répondit à ceux qui l'en blâmoient : *Comment ! ſi un âne m'avoit donné un coup de pied, voudriez-vous que je lui en rendiſſe un autre* « ?

» Eſpoir de prix (*récompenſe*) & crainte de peines ſont les deux grands motifs qui

empêchent les hommes de commettre de mauvaiſes actions «.

Le ſecond Traité contenu dans les Œuvres morales de Plutarque, eſt intitulé *Du profit qu'il y a à tirer de la lecture des Poëtes* (*Grecs*). Ce ſujet n'eſt pas de nature à intéreſſer les Dames & les gens du monde François ; auſſi je ne donnerai qu'une légere idée de ce que contient ce petit Ouvrage.

Plutarque prétend que la Poéſie eſt comme la terre d'Egypte, qui produit d'un côté d'excellens alimens, & de l'autre des poiſons. En général elle peut être dangereuſe, parce que dans la Poéſie tout eſt fiction, & par conſéquent menſonge ; & que le menſonge eſt plus ſouvent pernicieux qu'utile. Il eſt dangereux de confondre le faux & le vrai ; & à force de lire des Poéſies, il arrive que l'on prend des fictions pour des vérités. Les vers ayant l'avantage de ſe retenir aiſément, la Poéſie tranſmet à la poſtérité les mauvaiſes maximes comme les bonnes : Plutarque en cite nombre d'exemples. Tels ſont ces vers d'Homere, où ce grand Homme dit que *les Dieux ſe plaiſent à tromper les Hommes*. Combien de vers qui conſeillent la volupté & les plaiſirs des

ſens, qui ſont cependant ſi contraires à la ſageſſe ! Ce Traité de Plutarque eſt eſtimé des Savans, parce qu'il contient quantité de vers & de fragmens de Poëtes Grecs, dont les Ouvrages en entier, ou du moins certaines Pieces ſont perdues.

Le troiſieme Traité roule ſur *la maniere dont on doit écouter les Harangues des Orateurs & les leçons des Philoſophes.* Il y faut apporter du choix & de la circonſpection, auſſi bien que dans la lecture des Poéſies : mais certainement il y a beaucoup plus à profiter & moins à craindre des Orateurs que des Poëtes. Voici quelques traits tirés de ce Traité.

» Spintàrus, faiſant l'éloge d'Epaminondas, diſoit qu'il n'avoit jamais vu d'homme qui ſût davantage & parlât moins «.

» Il ne faut jamais rien détruire qu'on ne ſoit ſûr de pouvoir remplacer auſſi avantageuſement. Plutarque cite à cette occaſion ce mot d'un Lacédémonien, qui, entendant dire que Philippe Roi de Macédoine avoit détruit & raſé la ville d'Olinthe : *Il a eu tort*, dit-il, *car il ſera bien embarraſſé d'en faire une pareille* «.

» Il faut bien prendre garde dans les grandes compoſitions, que l'acceſſoire & le verbiage n'étouffent le principal. Mé-

Ianthus ayant assisté à la lecture d'une Tragédie de Denis le Tyran, on lui demanda ce qu'il en pensoit : *Les vers m'ont empêché d'entendre la Tragédie*, répondit-il «.

» Dans les Discours oratoires, il ne faut pas chercher à imiter les Bouquetieres, qui amassent des fleurs coupées ou arrachées, & ne cherchent qu'à les varier & les arranger agréablement, pour en former des bouquets & des couronnes qui se fanent & se détruisent promptement ; mais prendre pour modele les abeilles, qui, volant dans les jardins & les prés fleuris, s'arrêtent sur les fleurs de différens goûts & de différentes saveurs, les sucent, & en composent un miel délectable (1) «.

» Dans les Temples, les boutiques & les atteliers des Statuaires, on place toujours la représentation des Graces auprès de celle de Mercure, Dieu de l'Eloquence, pour prouver que si les Graces ne sont pas l'Eloquence même, elles lui sont du moins très-utiles, puisqu'elles doivent se

---

(1) Cette comparaison a été souvent répétée ; mais c'est qu'elle est belle, prise dans la Nature, & d'une justesse admirable.

trouver dans le choix des expressions, la contenance, le débit de l'Orateur «.

» Il ne faut point accabler de louanges excessives & déplacées l'Orateur qui réussit, ni s'écrier que c'est un prodige d'Eloquence, un Dieu sur terre, &c. Il faut louer avec décence & gravité un discours sérieux, qui doit être prononcé & jugé de même: c'est ainsi qu'on ne doit point couronner de roses, de lis & de myrte, une tête qui doit être ceinte de laurier ou d'olivier «.

Le quatrieme Traité est intitulé *De la vertu morale.* Une bonne partie des raisonnemens qu'il contient sont subtils & un peu obscurs : on y examine quelles ont été les opinions des différens Philosophes sur les Vertus. Les uns croyoient qu'il n'y en avoit qu'une, qui se modifioit de différentes manieres, suivant les occasions ; les autres, qu'il y en avoit plusieurs. Plutarque en distingue de deux sortes ; les contemplatives, qui sont toutes en réflexions & en pensées, & les morales, qui sont actives & applicables à toutes les actions de la vie : ce sont celles-là qui sont vraiment utiles.

D'autres Philosophes divisent l'ame en deux parties ; l'une spirituelle & raisonna-

ble, qui tend au bien & à ce qui est juste; l'autre brutale & animale, qui ne désire que les plaisirs grossiers, & souvent criminels. Ce n'est pas que ces deux parties de l'ame n'aient également le bonheur pour but; mais elles l'envisagent chacune différemment, & prétendent y arriver par différens moyens.

Platon dit que l'ame est dans le corps comme dans un chariot dont elle tient les rênes, avec lesquelles elle gouverne le mieux qu'elle peut des animaux plus ou moins féroces qui sont attelés à ce char, ce sont les passions. L'ame ou la raison craint toujours, dit Simonides, que les rênes ne lui échappent des mains, & que les passions animales ne prennent le mors aux dents. On peut encore la comparer à un vaisseau dont le Pilote est fort embarrassé, sur-tout dans certaines saisons où les grands vents & les tempêtes sont très-fréquens.

Les deux Traités de Plutarque qui suivent, sont extrêmement courts : l'un est intitulé *du Vice & de la Vertu*, & l'autre, *que la Vertu peut s'enseigner & s'apprendre*. Plutarque établit dans le premier, que tout ce qui est extérieur à l'homme ne peut faire ni sa gloire, ni son bon-

heur. Il fait à ce ſujet une aſſez belle comparaiſon : » La chaleur que nous reſ-
» ſentons, dit-il, ne vient point des ha-
» billemens plus ou moins chauds qui
» nous couvrent, mais d'une diſpoſition
» interne plus ou moins excitée ou inter-
» ceptée par ces mêmes vêtemens, dont
» le foyer eſt toujours au dedans de nous.
» De même, la ſource de nos vertus & de
» notre bonheur eſt dans notre ame ; les
» différentes ſituations où la fortune nous
» place, donnent lieu de les développer.
» Mais ainſi qu'un homme, dont la chair
» exhale une mauvaiſe odeur, n'en ſent
» pas moins mauvais ſous de riches ha-
» bits, & qu'une perſonne jeune & bien
» portante n'a pas la peau moins douce
» ſous des haillons que ſous la pourpre ;
» de même, la belle ame ſe fait connoî-
» tre dans l'état le plus abject comme
» dans le plus relevé «.

» Que ſervent les richeſſes & la facilité de ſe procurer toutes ſortes de plaiſirs, lorſque l'ame, accablée d'inquiétude, ſe trouve hors d'état de les goûter, & peut être comparée à un homme qui a perdu l'appétit, & à qui l'on préſente les mets les plus ſucculens « ?

» On demandoit à un Lacédémonien, chargé

chargé de l'éducation d'un enfant, d'après quels principes il l'élevoit : *Je m'applique*, répondit-il, *à lui faire aimer tout ce qui est honnête.*

Le septieme Traité contient *la maniere dont on peut distinguer les flatteurs des véritables amis.* C'est un des plus longs & des plus beaux de Plutarque ; mais je ne crois pas que l'on en pût supporter dans notre siecle la lecture entiere : je pense au contraire, que les plus beaux traits de cet Ouvrage rapprochés feront plaisir, & seront instructifs. J'ose assurer que ce que je supprime paroîtroit obscur, & n'intéresseroit pas.

Plutarque commence par une sorte d'éloge de la flatterie ; car il dit qu'il n'y a que les cœurs élevés qui soient susceptibles d'être séduits par elle ; les ames basses, froides, & sans émulation étant insensibles à la gloire, le sont aussi aux louanges. Cependant il est important de se tenir en garde contre celles données mal-à-propos ; il faut tâcher de distinguer ceux qui nous approuvent de bonne foi, d'avec ceux qui nous flattent pour nous tromper. Le premier moyen de les discerner, est d'examiner sa propre conscience, & de juger si les louanges que l'on nous

prodigue ſont méritées ; le ſecond eſt de nous tenir bien en garde contre la tournure que prend le faux ami pour nous louer. S'il ne nous croit pas aſſez bêtes & aſſez crédules pour être dupes des louanges les plus groſſieres, & de celles que l'on appeloit du temps d'Amyot *à brûle-pourpoint*, il s'arrange pour nous en faire goûter d'une tournure plus adroite. Tantôt il ſuppoſe qu'il a entendu une converſation dans laquelle il étoit queſtion de nous ; le flatteur raconte qu'on en diſoit un bien infini ; que pour lui il n'a pas ouvert la bouche, mais qu'il a bien retenu tout ce qui s'eſt dit, & qu'il en rend compte ſans y rien ajouter du ſien. Une autre fois il ſe déchaînera contre les vices que vous n'avez pas, pour vous laiſſer entendre que vous avez les vertus contraires. Il fait le ſot & l'ignorant, diſant qu'il ne ſe connoît point en mérite, mais qu'il s'en rapporte à tous ceux qui vous connoiſſent, qui avouent que vous en avez beaucoup. Il vous demande conſeil ſur ſes affaires, en convenant que vous en ſavez plus que lui, & qu'il eſt de ſon intérêt d'avoir votre avis. Il y a des flatteurs adroits qui ont une façon de louer muette ; ils vous écoutent avec un air d'admiration

plus expressive que les plus grandes exclamations. Enfin quelquefois ils ont l'air de vous blâmer & de vous gronder ; mais soyez sûr que ce n'est jamais que sur des bagatelles ; ou que s'ils paroissent vous accuser, c'est parce qu'ils savent qu'il vous sera aisé de vous justifier. Il n'y a pas jusques à la brusquerie & à la brutalité, dont la flatterie ne prenne le masque pour en venir à ses fins.

Nos flatteurs les plus dangereux sont dans nous-mêmes ; ce sont l'amour-propre & les passions : ce sont ceux-là qui nous font accroire tout ce qu'ils veulent.

On trouve dans cet endroit de Plutarque une grande tirade de vers, que ce Philosophe Grec dit être d'un ancien Poëte de sa Nation. Amyot l'a traduite en mauvais vers François ; mais un excellent Poëte moderne de notre Nation en a fait un des morceaux les plus piquans de sa meilleure Comédie : c'est Moliere, qui a transporté cette tirade dans le Misanthrope. Elle commence ainsi.

Les gens bien amoureux vantent toujours leur choix,
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur paroît aimable.
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.

. . . .

. . . .

C'eſt ainſi qu'un Amant dont l'ardeur eſt extrême,
Aime juſqu'aux défauts des perſonnes qu'il aime.

Tout ce morceau eſt ſi conforme au texte Grec, qu'un Traducteur bien plus récent qu'Amyot, les ayant rapprochés l'un de l'autre, ceux qui entendent les deux Langues ont reconnu que la traduction de Moliere étoit preſque littérale.

La franchiſe eſt tout-à-fait oppoſée à la flatterie, & infiniment plus eſtimable; cependant il faut auſſi prendre garde à la façon dont on uſe de cette derniere. On doit craindre de choquer en diſant la vérité trop fortement, ſur-tout quand c'eſt à de certaines gens.

Un Macédonien nommé Agis, voyant Alexandre careſſer & combler de préſens un nain bouffon, ſe récria contre cette faveur déplacée, aſſez haut pour que le Conquérant l'entendît & tournât la tête. Le Courtiſan s'appercevant qu'il avoit été entendu, reprit la parole; & s'adreſſant au Monarque qui avoit la ſotte vanité de ſe faire paſſer pour un demi-Dieu: » Oui, Seigneur, lui dit-il, voilà » comme vous êtes, vous autres enfans » des Dieux; vous aimez les eſpeces ridi-

» cules ; votre pere Jupiter s'amusoit avec
» Vulcain, votre frere Bacchus avec Si-
» lene & les Satyres, Hercule avec les Cer-
» copes ou les Singes, & vous, Seigneur,
» avec cet animal-là. Il faut avouer que
» si vous avez des qualités supérieures aux
» hommes, vous avez aussi quelques-unes
» de leurs foiblesses «.

Le Roi Philippe disputoit un jour contre un Musicien, sur quelque chose de relatif à son Art ; le Monarque étoit prêt à se mettre en colere ; le Musicien de son côté ne voulant pas céder : A la fin, » Seigneur,
» s'écria-t-il, aux Dieux ne plaise qu'un
» grand Roi comme vous en sache plus sur
» cette matiere qu'un malheureux Musi-
» cien comme moi « !

Lorsque la franchise vous oblige à faire des reproches, il faut qu'ils ne soient ni trop aigres ni trop amers ; car enfin, quel est le but de ces reproches ? de détourner du vice, & de ramener à la vertu : or, on ne persuade point la douceur en se mettant en colere ; ni l'humanité, en accablant les gens de coups ; ni la libéralité, en les dépouillant de tout ce qu'ils ont. Il faut sur-tout ne reprocher qu'avec bonté les fautes déjà commises, & ne point empêcher ses amis, en les trou-

blant, de réparer le mal qu'ils ont fait : mais si l'on est encore à temps de prévenir les fautes, sur-tout celles qui tirent à conséquence, c'est alors qu'il y faut mettre de la fermeté & de la vivacité.

Démétrius chassé d'Athenes, & forcé de vivre près de Thebes assez pauvrement, trouva dans son voisinage le Philosophe Cratès, qui étoit Cynique & passoit pour être dur, satirique & Misanthrope. Celui-ci lui rendit toutes sortes de services, & ne négligea rien pour adoucir la rigueur & les ennuis de son exil. » Quel » galant homme, s'écrioit Démétrius ! que » je suis fâché de ne l'avoir pas connu lorsque » j'étois dans une situation plus brillante ! » Oh ! lui répondit Cratès, je n'aurois pas » voulu faire société avec vous ; vous » n'étiez pas digne alors de mon amitié ; je » n'aime ni ne crains les Tyrans ; je ne » dois ni ne rends rien à la tyrannie, mais » tout à l'humanité «.

Le huitieme Traité est un Dialogue qui contient l'*Eloge de la douceur*, & des *Conseils pour refréner la colere.* Je n'en citerai que peu de traits. La colere est une folie passagere. Effectivement Plutarque cite des exemples fort extraordinaires des extravagances que le dépit fait commettre.

Xerxès ayant appris la défaite entiere de sa flotte, & des troupes qu'il avoit envoyées pour conquérir la Grece, fit fouetter l'Hellespont, qui avoit englouti ses vaisseaux. Une autre fois il menaça le mont Athos de le faire couper, s'il ne se pressoit de livrer un libre passage à son armée.

Ctésiphon l'Athénien avoit une mule rétive qu'il avoit peine à conduire, & qui regimboit & ruoit sans cesse. Etant naturellement colere, il se mit aussi à ruer contre elle, & voulut l'assommer avec son pied; mais on peut bien penser qu'il ne fut pas le plus fort.

On peut dire aussi que la colere est une fievre & une maladie: elle trouble les sens, allume le sang, démonte tous les traits du visage, & défigure ceux qui sont les plus beaux.

D'un autre côté, rien de si beau & de si noble que de savoir se posséder. Le Roi Antigonus étant à l'armée, entendit quelques-uns de ses Gardes qui disoient beaucoup de mal de lui auprès de sa tente même; il ne fit qu'ouvrir un peu la toile de son pavillon, en leur criant: » Mes » amis, ne pouvez-vous pas aller médire » de moi un peu plus loin, & de façon » que je ne vous entende pas «?

Le Roi Philippe étant aux Jeux Olympiques, apprit par ses Courtisans, que l'on y disoit beaucoup de mal de lui. Ceux qui lui donnerent cet avis, ajouterent que les Grecs étoient bien ingrats, de blâmer un Prince qui leur avoit fait tant de bien. » Je ne m'en repens pas, répondit Philippe; s'ils disent du mal de moi, quoique je leur fasse du bien, qu'en diroient-ils donc si je leur faisois du mal « ?

Le bruit de la mort d'Alexandre le Grand s'étant répandu dans Athenes, les Athéniens, qui le redoutoient & le respectoient, ne crurent pas plutôt son regne fini, que, s'imaginant qu'ils n'avoient plus rien à craindre de lui, ils en dirent beaucoup de mal, & penserent à secouer le joug des Macédoniens. Phocion ayant entendu ces propos & reconnu ces dispositions: » Seigneurs, dit-il à ses Concitoyens, si la nouvelle que l'on a débitée hier est vraie, elle ne le sera que davantage dans quelques jours; croyez-moi, suspendez jusque-là vos raisonnemens & vos résolutions «.

On disoit un jour à Diogene, qu'il devoit se mettre en colere parce qu'on se moquoit de lui: *Bon, bon*, dit-il, *je ne me tiens pas pour moqué*.

Le neuvieme des Traités que nous examinons, est intitulé *de la Curiosité.* Elle n'est un défaut que quand elle est mal placée ; car d'ailleurs, étant appliquée à propos, elle est la source de toutes les connoissances. Mais il y a des gens qui s'occupent toujours de ce qu'ils n'ont que faire, quoiqu'ils aient assez d'objets dignes d'attention chez eux ; ils sont comme les poules, qui, dans le temps même qu'on leur met abondamment à manger devant elles, vont gratter dans un coin, pour trouver quelques grains d'orge égarés.

Il faut faire aux gens trop curieux la réponse simple & naïve que fit un Esclave Egyptien à quelqu'un qui lui demandoit ce qu'il portoit si bien enveloppé sous son bras : *Si je voulois que vous le sussiez, je ne l'aurois pas si bien enveloppé.*

Il y a quelquefois des curiosités très-dangereuses. Qui voudroit goûter de l'*aconit*, pour bien connoître son goût, sa nature, & ses qualités, s'empoisonneroit. Qui veut regarder le soleil en face pour juger de toute la force de sa lumiere, s'aveugle. Au contraire on ne risque rien de regarder la lune, dont la lumiere est plus foible & n'est que réfléchie. La

Nature ſe fâche quelquefois de ce qu'on veut pénétrer ſes ſecrets. Après tout, ces recherches de curioſité ſont d'une utilité bien inférieure à celles qui peuvent contribuer à former notre cœur & notre eſprit, & à régler nos mœurs. La plupart des hommes ont l'eſprit enclin à la malignité. Quand on leur raconte quelque hiſtoire, s'il s'agit d'une action vertueuſe & honnête, les détails n'intéreſſent ni n'amuſent ; mais au contraire ſi l'hiſtoire eſt gaillarde & ſcandaleuſe, on en veut ſavoir juſques aux moindres circonſtances.

Il y a des curieux de ſi mauvais goût, qu'ils n'aiment que ce qui eſt extraordinaire, baroque, ridicule, & contraire à la raiſon & aux regles de la Nature. On voit des gens riches qui préferent aux chef-d'œuvres de Phidias & d'Apelle, des magots & des figures grimacées; & qui donneroient d'un eſclave qui auroit trois yeux, ou qui n'en auroit qu'un au milieu du front, un prix trois fois plus conſidérable que celui qu'on lui demanderoit pour le garçon le mieux fait, ou la plus jolie fille. De tels hommes préferent les Ouvrages & les Vers les plus ridicules, à ceux qui ſont les plus

beaux & les plus harmonieux. Un de ces curieux avoit fait un recueil, qu'il regardoit comme très-précieux, de tout ce qu'il y avoit de plus mauvais dans les anciennes Tragédies, & n'avoit conservé des vers d'Homere, que ceux qui étoient défectueux, peut-être par la négligence des copistes, & dans lesquels on trouvoit des fautes. Il possédoit les Satires d'Archiloque, dont le principal mérite étoit d'être infames, & il en faisoit un cas infini. Ces gens-là mériteroient d'être renvoyés dans une Ville pareille à celle que fit bâtir le Roi Philippe, & qu'il ne peupla que d'originaux de toutes especes, & de méchantes gens: aussi l'appela-t-il *Poneropolis*. On juge bien qu'une société ainsi formée ne subsista pas long-temps sans essuyer toutes sortes d'accidens, qui la détruisirent après avoir rendu ceux qui l'habitoient aussi malheureux qu'ils étoient coupables.

La plus dangereuse espece de curieux, sont les espions. Darius, le jeune Roi de Perse, fut le premier qui en répandit dans la société, pour savoir ce qui s'y passoit. Denys le Tyran imita son exemple, qui a été souvent suivi depuis. Plutarque compare ces canailles aux mouches,

& c'est sans doute d'après lui que cette épithete leur est demeurée, même en François.

Le dixieme Traité est intitulé *de la Tranquillité & du Repos de l'esprit.* Ce beau sujet a été si bien approfondi par Séneque, & avant lui par les anciens Philosophes Grecs, qu'il ne restoit pas à Plutarque grand chose de nouveau à dire sur cette matiere ; aussi n'avons-nous que quelques traits à en tirer ; les voici :

La chaussure Patricienne ne guérit pas de la goutte, ni des cors aux pieds (1). Les anneaux d'or ne guérissent point du panaris (2). Le diadême n'est point un remede contre la migraine ; ainsi tous les honneurs, les richesses, les biens temporels ne dissipent ni ne préviennent les chagrins & les inquiétudes, & n'assurent point la tranquillité & le repos de l'esprit.

Quiconque a un genre de folie, y rapporte tout ce qu'il voit & tout ce qu'il

---

(1) Les Sénateurs de Rome avoient une chaussure particuliere, qui les faisoit reconnoître ; elle fut établie dès le temps de Romulus.

(2) Les anneaux d'or étoient la marque distinctive des Chevaliers Romains.

entend. On prétend que le Philoſophe Anaxarque ayant dit un jour devant Alexandre, qu'il y avoit une infinité de mondes, & que ce que nous appelons le *Ciel*, que nous voyons ſemé d'étoiles, en étoit rempli : *Hélas!* dit Alexandre, ayant preſque la larme à l'œil, *il y a donc un nombre infini de mondes? & à peine ai-je pu parvenir à en conquérir un ſeul.*

Le Philoſophe Theodorus avoit été ſurnommé l'*Athée*, parce qu'on croyoit que ſes raiſonnemens philoſophiques tendoient à nier l'exiſtence de Dieu : mais il n'en convenoit pas, & prétendoit qu'on l'entendoit mal : *Ce n'eſt pas ma faute*, diſoit-il ; *je donne mes raiſonnemens de la main droite ; mais on les prend de la main gauche.*

Un grand moyen de s'aſſurer la tranquillité de l'ame & le repos de l'eſprit, c'eſt de ne ſe point embarraſſer des chagrins domeſtiques, ſur leſquels on n'a rien à ſe reprocher. C'eſt ainſi qu'Agis, Roi de Lacédémone, ſe conſola en homme ſage, de ce que ſa femme étoit amoureuſe d'Alcibiade, & avoit fait prendre le nom de ce jeune Athénien à un de ſes fils, dont elle convenoit

qu'Alcibiade étoit le véritable pere.

Le Philosophe Stilpon se consola de même de la mauvaise conduite de sa fille. Il demanda à un Cynique, qui la lui reprochoit, s'il devoit passer pour un libertin parce que sa fille étoit une dévergondée ? *Non*, lui répondit-on. *Eh bien*, répliqua-t-il, *cela étant*, *mon honneur est à couvert ; qu'elle fasse du sien ce qu'elle voudra.*

Il y a des gens qui se dépitent aussi injustement que maladroitement contre la fortune, & à cause que quelque chose leur manque, se privent eux-mêmes de tout le reste, ou en s'ôtant la vie, ou du moins en renonçant au monde. Ces gens-là font comme ces petits enfans qui, quand on leur a cassé, enlevé, ou refusé un *joujou*, de rage brisent tous les autres. S'affliger de n'être pas le plus puissant des hommes, ou le plus riche & le plus heureux, c'est raisonner comme un animal qui se laisseroit mourir de faim, parce qu'il ne seroit pas né ou le lion le plus redoutable de la Numidie, ou le petit chien de Malte le plus joli, le plus chéri & le mieux soigné par une Dame. Socrate disoit d'Anytus & de Mélitus, ses accusateurs & ses persécu-

teurs : Ils peuvent me faire mourir, mais ils ne peuvent pas me rendre malheureux.

EPITAPHE d'un vieillard, écrite ou citée en vers Grecs par Plutarque, mise en vers François par Amyot.

Cy gist un vieillard fortuné,
A mon advis, lui & quiconque né
En petit lieu sans danger & sans gloire
A achevé cette vie transitoire.

Le onzieme Traité est intitulé par Amyot, *de la mauvaise Honte*; c'est ce que nos Théologiens modernes appellent respect humain : il est sûr que ce sentiment mal entendu peut faire commettre bien des fautes.

C'est dans ce Traité qu'on trouve ce fameux mot de Périclès, qui, étant pressé par un de ses amis de faire en sa faveur un parjure, lui répondit : *Je ne suis ami que jusqu'aux Autels.*

L'extrémité opposée au respect humain, est l'indifférence des Cyniques pour toutes les bienséances. Ces prétendus Philosophes ne rougissoient pas de demander l'aumône. A cette occasion, Plutarque cite le mot d'un certain Prince, auquel

un Philosophe Cynique demanda une drachme, & qui lui répondit, qu'une si mince aumône n'étoit pas digne d'un Roi : *Eh bien*, dit le Cynique, *donnez-moi un talent* : *Un Cynique n'est pas digne d'un présent aussi considérable*, repartit le Prince, & il finit par ne lui rien donner.

On trouva un jour Diogene qui demandoit l'aumône aux statues du Céramyque : on rit de cette folie, & on lui en demanda la raison. *Je m'accoutume*, répondit-il, *à supporter le froid, l'indifférence, & le silence de ceux à qui j'expose mes besoins.*

Un Philosophe disoit que tous les habitans de l'Asie n'étoient soumis à un seul Maître (le Roi de Perse), que faute de savoir prononcer un seul monosyllabe, *non.*

Le Musicien Simonides prioit Thémistocle de faire, à sa recommandation, quelque chose d'injuste. *Si je vous proposois*, lui dit Thémistocle, *de chanter faux en plein Théatre, vous ne le voudriez pas.*

Le Traité suivant (le douzieme) roule *sur l'amitié fraternelle.* Une Persienne se trouva dans l'affreuse circonstance de

choisir

choiſir entre ſon frere & ſon fils à qui des deux elle ſauveroit la vie. Elle courut à ſon frere, diſant qu'elle étoit encore jeune & pouvoit avoir un autre fils, mais que ſes parens étoient trop vieux pour lui donner un autre frere.

L'amitié qui régnoit entre Caſtor & Pollux eſt fameuſe, & les principales circonſtances en ſont aſſez connues : en voici une qui l'eſt moins. Un homme vint dire à Caſtor des choſes qui tendoient à noircir la réputation de ſon frere Pollux : auſſi-tôt Caſtor aſſomma d'un coup de poing celui qui oſoit médire de ſon frere.

Le Roi de Lydie demandoit à Pyttachus s'il étoit riche : *Hélas ! lui répondit le Philoſophe, je le ſuis deux fois plus que je ne voudrois, car j'ai hérité de mes deux freres que j'aimois tendrement.*

Socrate diſoit qu'il aimoit mieux Darius que ſes dariques (ſorte de monnoie d'or). Cependant il y a peu de Souverains dans l'univers qui ſoient plus aimés de leurs ſujets, que ceux-ci n'aiment la monnoie frappée à leur coin.

Le goût pour la Philoſophie, & la prétention au titre de Philoſophe, s'étoient tellement répandus dans la Grece par la multiplicité des Sophiſtes, lorſque les Ro-

mains eurent réuni ce beau pays à leur Empire, qu'Ariſtarque, fils de Théodette, diſoit qu'autrefois on avoit à peine trouvé ſept Sages dans la Grece, mais qu'alors on auroit peine à raſſembler ſept perſonnes qui ne ſe cruſſent pas dignes du beau titre de Philoſophe & de Sage.

Le treizieme Traité eſt intitulé par Amyot, *du trop parler*. Plutarque compare les babillardes à un écho de la ville d'Olympie, appelé *Heptaphodos*, parce qu'il répétoit ſept fois le même mot.

Un babillard qui venoit de tenir un aſſez long diſcours à Ariſtote; ajouta: *Concevez-vous ce que je viens de vous dire? Ce que je ne conçois pas*, lui répondit le Philoſophe en s'en allant, *c'eſt qu'un homme qui a des jambes puiſſe reſter à t'entendre.*

Les bavards & les indiſcrets peuvent être comparés à un homme qui ſeroit toujours ivre; auſſi y a-t-il un proverbe Grec qui dit: *Ce qui eſt dans la penſée du ſobre, eſt toujours ſur la langue de l'ivrogne.*

Scylla, ſur le point d'aſſiéger la ville d'Athenes, apprit par un eſpion, que des Citoyens, s'entretenant entre eux dans la boutique d'un Barbier, avoient dit qu'un *tel* quartier de la ville étoit foible & mal

fortifié. Cette indiscrétion ou plutôt ce bavardage de gens qui n'avoient aucune part au Gouvernement, causa la perte de leur patrie. Scylla l'assiégea par cet endroit foible, y entra, & y fit un massacre affreux.

Un Poëte Grec dit que les paroles ont des ailes, & que, comme il ne faut qu'une étincelle pour mettre le feu aux forêts qui entourent le mont Ida, il ne faut qu'une parole lâchée mal à propos pour perdre tout un peuple.

Les secrets des Rois sont dangereux à révéler, il est même quelquefois embarrassant d'avoir à les garder. Le Comédien Philippide ayant eu le bonheur de plaire au Roi Lysimachus, ce Monarque lui demanda quelle part il vouloit qu'il lui fît de ses biens : *Donnez-moi ce qu'il vous plaira*, lui répondit le Comédien, *mais ne me confiez pas vos secrets.*

Le Roi Antigonus étant forcé de fuir & de se cacher, aborda chez un paysan qui le traita bien sans le connoître : il y passa la nuit, & le lendemain matin se disposa à monter à cheval après avoir payé grassement son hôte. Cette libéralité, peut-être imprudente, le fit reconnoître, si bien que le Villageois s'étant rappelé ses

traits, le remit parfaitement, & en lui disant le dernier adieu, se prosterna, & le traita de Seigneur & de Maître. Antigonus, qui sentit la conséquence dont il étoit pour lui que personne ne sût alors qui il étoit, ni quel chemin il prenoit, fit signe à l'Ecuyer, qui composoit toute sa suite, & étoit seul dans son secret : aussi-tôt ce fidele confident abattit d'un coup de sabre la tête du bon homme, qui fut ainsi sacrifié au mystere nécessaire en pareil cas.

On sait que les Barbiers sont de leur nature très-bavards ; ils avoient déjà ce défaut dans les temps les plus florissans de la Grece. Un Athénien de ce métier & de ce caractere, ayant été envoyé à Archelaüs, Roi de Macédoine, demanda au Monarque, pour entrer en conversation, de quelle maniere il vouloit qu'il lui fît la barbe : *Sans parler*, répondit Archelaüs.

Le quatorzieme Traité roule *sur l'avarice*, ou *convoitise d'avoir*, pour nous servir des termes d'Amyot ; on sait que cette passion est insatiable. Tout ce petit Traité est employé à prouver cette vérité bien constante ; d'ailleurs je n'y ai trouvé aucuns traits remarquables.

Le quinzieme, *sur l'amour des peres pour leurs enfans*, ne présente non plus

qu'une vérité très-connue ; c'eſt que l'amour paternel & maternel eſt dans la Nature, & qu'il eſt même inſpiré par le ſeul inſtinct à tous les animaux.

Dans le ſeizieme, Plutarque ſoutient qu'*il n'eſt point à propos, & preſque pas poſſible d'avoir pluſieurs amis*. Effectivement il eſt ſi difficile d'en trouver un bon & véritable, que c'eſt une folie de s'imaginer en acquérir beaucoup.

Le ſage Chilon entendant dire à quelqu'un qu'il n'avoit point d'ennemis : *Ah!* lui répondit-il, *vous avez encore ſûrement moins d'amis*.

Le dix-ſeptieme eſt contre le Proverbe ou *Dictum*, qu'*il n'y a* qu'*heur & malheur dans ce monde*. Plutarque ne penſe pas que cette maxime ſoit juſte; ſans quoi les hommes n'auroient rien à faire qu'à s'en rapporter au deſtin, ſans ſe donner aucuns ſoins ni peines pour acquérir honneurs, richeſſes & vertus. Ce n'eſt pas ainſi que l'homme ſage ſe conduit. Sophocle, dans une de ſes Tragédies, nous donne des préceptes bien différens. Voici ſes Vers de la Traduction de l'illuſtre Amyot.

Ce qui ſe peut enſeigner je l'apprends,
Ce qui ſe peut trouver bien je le prends ;

Mais ce qu'il faut que de là sus descende
En ma priere aux Dieux je le demande.

Démosthène dit dans une de ses harangues, » qu'avoir du bien qu'on ne mérite » point, donne occasion aux mal advisés » de faire beaucoup de folies. Et qu'être » heureux plus que de raison, est occa» sion de devenir malheureux à ceux qui » ne sont pas sages «.

Le dix-huitieme Traité est fort court, & roule sur *l'envie & la haine*. La haine est ordinairement fondée sur l'opinion que nous avons, que telle personne ou tel être est nuisible à la Société dont nous sommes membres, ou à nos intérêts particuliers, & en cela elle part du même principe que l'envie. Mais il y a des haines aveugles & non raisonnées. Telles sont les antipathies naturelles pour telle chose, telle bête, ou tel homme; Plutarque paroît y ajouter grande foi.

Si la haine est quelquefois aveugle & souvent injuste, il y en a une salutaire qui ne roule pas tant sur les personnes que sur les vices, & qui est nécessaire à tout homme chargé de maintenir le bon ordre dans la Société. C'est la haine des méchans & des crimes. Carilus, Roi de Lacédémone, passoit pour le meilleur homme

du monde; il étoit doux & débonnaire; mais il ne ſavoit point punir, & faiſoit grace à tout le monde. Un Philoſophe devant qui on faiſoit l'éloge de ce Monarque, répondit : *Comment ſeroit-il bon à ſes peuples, puiſqu'il n'eſt pas mauvais aux méchans?*

Etre haï des bons, eſt une preuve certaine de méchanceté. Homere, après avoir fait de Therſite un portrait affreux, le termine par ces mots : » Enfin le généreux Achille ne pouvoit le ſouffrir, & le ſage Ulyſſe le haïſſoit à la mort «.

Entre perſonnes qui ſe regardent comme étant de condition & de mérite égaux, il eſt tout ſimple que l'une envie tout ce que l'autre poſſede, parce qu'elle s'en croit également digne & ſuſceptible; mais on ne laiſſe pas que d'envier ceux dont on reconnoît la ſupériorité à beaucoup d'égards; on veut leur dérober au moins un rayon de leur gloire, ne pouvant la leur enlever toute entiere : & notre amour-propre eſt flatté de trouver des défauts à un grand homme, & de réſiſter dans une petite occaſion à un grand Roi. Cyrus, Alexandre, Homere, &c. en fourniſſent des exemples.

Le dix-neuvieme Traité roule ſur *l'eſ-*

pece d'utilité qu'on peut recevoir de ſes ennemis. Plutarque prend pour baſe de ſes raiſonnemens une maxime de Xénophon, qui penſe, que, comme on peut tirer la Médecine des poiſons, & rendre ſalutaires les plantes & les bêtes venimeuſes, de même le Sage peut faire ſon profit de la haine injuſte, & de l'envie qu'on lui porte. L'idée que nous devons avoir du plaiſir que nous ferions à nos ennemis en commettant des fautes, doit nous empêcher d'en faire. Auſſi dans l'Illiade d'Homere, le vieux & ſage Neſtor détourne les Grecs de prendre un mauvais parti, en leur diſant que s'ils agiſſoient ainſi, on s'en réjouiroit bien dans Troie. Le premier, & preſque le ſeul uſage que le Sage faſſe des injures, c'eſt d'examiner s'il les mérite, pour s'en corriger ou ſe moquer du reproche. Quel homme peut ſe flatter d'éviter la réplique quand il fait des reproches aux autres! Un boſſu reprochant à un borgne ſon accident & ſon infirmité: *Mon ami*, lui répondit celui-ci, *ſi tu pouvois tourner la tête, tu verrois ma réponſe écrite ſur ton dos.*

Domitius reprochant à Craſſus qu'il avoit pleuré un animal qu'il nouriſſoit depuis long-temps avec grand ſoin: Je

» conviens de ma foiblesse, répondit
» Crassus ; mais toi, tu as été marié trois
» fois, & tu as vu mourir tes trois femmes
» sans jeter une larme «.

Quelquefois des accusations injustes nous donnent lieu de mettre notre bonne conduite dans tout son jour. Une Dame Romaine, nommée Posthumia, fut accusée de libertinage, parce qu'elle étoit vive, légere, gaie, familiere, & se paroit tous les jours avec grand soin, quoiqu'elle n'eût envie de plaire à personne en particulier; elle se justifia de maniere qu'elle fut reconnue pour la plus honnête femme de Rome. Cependant le souverain Pontife Minutius, en la déclarant innocente, lui recommanda d'être dorénavant plus réservée dans ses propos & dans ses manieres qui l'avoient rendue suspecte.

Il est quelquefois utile aux Villes & aux Etats d'avoir des ennemis. Demus, Orateur Athénien, répondit à un Général de cette République, qui assuroit ses Concitoyens, qu'il commanderoit l'armée avec tant de succès, que bientôt Athenes n'auroit plus d'ennemis au dehors : » Sei-
» neur Capitaine, n'allez pas si vîte;
» laissez-nous quelques ennemis étran-
» gers, sans quoi nous finirions bientôt

» par nous déchirer & nous détruire nous-
» mêmes «.

Dans le vingtieme Traité, il est question de connoître les *progrès que l'on peut faire dans la Vertu & dans la Philosophie morale.* Plutarque convient qu'il y a des gens à qui la Philosophie a fait tourner la tête, au lieu de les rendre plus sages. Diogene fut d'abord de ce nombre ; mais il revint de son erreur (à un certain point), s'étant accoutumé à une vie misérable, & à ne manger que du pain. Un jour qu'il faisoit ce repas frugal, il s'apperçut qu'une souris ramassoit ses miettes, & paroissoit les manger avec plaisir : » Ah ! ah ! s'écria
» Diogene, je ne suis donc pas aussi
» pauvre que je l'imaginois ? J'ai du super-
» flu, & voici un parasite qui se nourrit
» de mes restes «.

Solon a fait sur la vertu, des Vers Grecs, qui sont rapportés par Plutarque, & traduits ainsi par Amyot.

Plusieurs méchans deviennent riches gens,
Et plusieurs bons demeurent indigens ;
Mais toutefois changer notre bonté
Ne voudrions à leur méchanceté ;
Car la vertu est ferme & perdurable,
Et la richesse incertaine & muable.

Agesilas Roi de Lacédémone, entendant nommer Darius, le grand Roi : *Il n'est pas plus grand que moi*, dit-il, *s'il n'est plus juste.*

Ceux qui ne lisent les Œuvres de Platon & de Xénophon, que parce qu'ils en estiment la pureté du style & le beau langage, ressemblent à ceux qui, parcourant les champs pour y trouver des plantes médicinales & salutaires, n'admirent & n'estiment les productions de la Nature que relativement à la vivacité de leurs couleurs, & à la beauté de leurs formes.

L'étude de la Philosophie n'est bonne qu'autant qu'elle est bien entendue. Menedeme disoit qu'il y avoit des hommes qui arrivoient à Athenes sages, & ne devoient leur sagesse, qui se nomme en Grec, *Sophia*, qu'à la simple Nature ; que cependant ils se croyoient obligés d'étudier, & devenoient alors seulement amateurs de la sagesse (Philosophes); que continuant de raisonner, ils se rangeoient dans la classe des *Sophistes*, qui disputoient mal à propos sur la sagesse, & qu'enfin, à force de science mal digérée, ils n'étoient plus que des ignorans & des idiots.

Diogene disoit que pour devenir homme

de bien, il falloit avoir ou un ſage ami ; ou un ennemi ſévere, qui vous éclairât ſur vos défauts.

Le même Philoſophe, paſſant dans une rue, apperçut ſur la porte d'une taverne un jeune homme, qui, auſſi-tôt qu'il le vit, rentra dans la maiſon avec précipitation. Diogene l'ayant remarqué, lui cria : » Jeune homme, ſi tu voulois éviter » mes reproches, il falloit t'éloigner de » la taverne, & non pas t'y enfoncer «. Combien de gens fuient leurs amis pour ne pas être repris de leurs déſordres, qui au contraire devroient rechercher leurs avis, & ſe corriger !

Le Philoſophe Stilpon diſoit aux Mégariens, ſes compatriotes, qu'une nuit Neptune, lui étant apparu en ſonge, lui avoit fait les plus durs reproches, ſur ce qu'il ne lui avoit pas offert en ſacrifice un bœuf, ainſi que les Citoyens conſidérables de la Ville étoient dans l'uſage de le faire : » Grand Dieu, lui répondit le » Sage, j'ai proportionné mes offrandes » à mes moyens. Me louerois-tu, ſi, » comme pluſieurs autres, pour te ſacri- » fier un bœuf, j'euſſe emprunté ou prêté » de l'argent à uſure, j'euſſe trompé mes » amis, pillé le tréſor public, vexé la

» veuve & l'orphelin, & je me fusse
» souillé de mauvaises actions qui m'au-
» roient couté ma probité? Non, reprit
» Neptune, j'aime mieux quelques grains
» de bled rôtis sur mon Autel, de la
» part d'un honnête homme, que le
» bœuf le plus gras présenté par des
» mains criminelles. Sois assuré de ma
» protection, ajouta le Dieu. Pour t'en
» convaincre, j'envoyerai aux habitans
» de Mégare une abondante pêche de
» *loches*, dont ta modération ne te per-
» mettra de prendre que la légere part
» que tu croiras nécessaire à ta subsis-
» tance «. Ceux qui pensent réparer les injustices de leurs actions, en honorant les Dieux par de superbes sacrifices, doivent se reconnoître dans le songe du Philosophe.

Le vingt-unieme Traité roule *sur la Superstition*. Amyot nous prévient dans un Avertissement, qu'il renferme une doctrine dangereuse, en ce que la superstition est bien moins mauvaise que l'impiété & l'athéisme. » Nos erreurs sur la Religion (dit Plutarque) naissent de la fausse idée que nous nous faisons des Dieux; les uns les regardent comme des Etres qui ne se mêlent en aucune façon

des affaires de leurs créatures, & qui, satisfaits de leur grandeur, reçoivent avec indifférence nos vœux & nos prieres ; ce qui conduit à l'impiété : les autres pensent au contraire, que ce sont des Maîtres trop exigeans, qui font attention aux moindres choses, & nous savent bon ou mauvais gré de minuties & de bagatelles «. Nous n'en dirons pas davantage sur ce Chapitre.

Le vingt-deuxieme est *du Bannissement ou de l'Exil*. C'est un malheur d'opinion que celui d'être banni de sa patrie ; & ce qui le rend fâcheux, sont les circonstances, & l'attachement que l'on a pour elle, pour les personnes, & pour les biens qu'on y laisse, sans pouvoir les emporter avec soi. Thémistocles ayant été forcé de se retirer en Perse, y fut si bien reçu, & si bien traité par le Roi Darius, qu'il disoit à sa femme & à ses enfans qui l'avoient suivi : *Nous étions perdus, si nous n'eussions été perdus* : » C'est-à-dire, » nous eussions été très-malheureux, si » nous n'eussions pas été chassés d'A- » thenes «.

Stratonicus étant dans l'isle de Sériphe, qui est aride, triste, & fort désagréable, disoit, » qu'on faisoit grace aux Citoyens

» qu'on bannissoit d'une pareille patrie, » & que l'exil étoit la plus grande ré» compense qu'on pût leur accorder «. Il se trompoit; car enfin, telle qu'est une patrie, on s'y est accoutumé, on s'y attache, elle nous intéresse, & on préfere son séjour à tout autre.

» Quand on est assuré d'avoir sa liberté, on se confine quelquefois dans sa maison, ou dans quelque petit lieu dont on ne sort plus. Témoin l'Empereur Tibere, qui passa les sept dernieres années de son regne dans la petite isle de Caprée, sans revenir à Rome, & sans s'embarrasser de l'éclat du trône, & de la pourpre Impériale. Il est vrai que de sa retraite il commandoit à tout l'Empire Romain; mais enfin il préféroit les plaisirs de son isle, aux honneurs & aux hommages qu'il auroit pu recevoir dans sa Capitale «.

» La persuasion qu'on est libre, est le plus grand des biens. Les Cyniques se consoloient de la vie misérable qu'ils menoient, en songeant qu'elle étoit de leur choix. Diogene disoit : » Aristote fait » meilleure chere que moi; mais il ne » dîne que quand & comme il plaît à » Philippe; Diogene ne mange que du

» pain ; mais c'est quand il plaît à Diogene d'en manger.

C'est ce même Diogene qu'Alexandre voulut voir, & qui fit à ce Maître du monde cette réponse singuliere ; c'étoit dans l'hiver. Le Philosophe se chauffoit au soleil ; Alexandre & ses Courtisans l'entouroient. » Parlez-moi librement, lui dit le Monarque, » quelle grace désirez-» vous de moi ? je suis prêt à vous l'ac-» corder. Rangez-vous, répondit le Cy-» nique, & ne me privez pas de la chaleur » du soleil «. Le Conquérant trouva cette réponse si noble & si belle, qu'il déclara, que s'il n'étoit pas Alexandre, il voudroit être Diogene : effectivement celui qui est le Maître de tous les autres tient sans contredit le premier rang dans le monde ; mais l'homme, indépendant de tous les autres, tient le second.

Le vingt-troisieme Traité est contre l'usure : les maux qui en résultent sont très-grands, & ils sont très-bien exposés dans ce morceau de Plutarque ; mais on ne peut bien l'entendre qu'autant qu'on connoît quelles étoient les mœurs des Grecs & des Romains du temps de ce Philosophe ; d'ailleurs je n'y ai trouvé aucuns traits remarquables & que je puisse citer.

Le

Le vingt-quatrieme Traité roule sur *l'utilité dont est aux Princes & aux grands Seigneurs la société des Philosophes*. Ceux-ci ne doivent point se refuser à aider les autres de leurs conseils, puisque ces conseils peuvent être très-utiles à une Ville, à un Peuple, à une République entiere. Les Philosophes possedent la sagesse, d'après laquelle on peut donner de bons conseils & faire de sages loix ; & les Princes ont en main le pouvoir qui peut les faire exécuter, & forcer les peuples à s'y soumettre.

Dans le Traité suivant, Plutarque examine *s'il est nécessaire qu'un Prince soit savant*. Il conclut avec raison, qu'il n'est pas essentiel que ses connoissances soient fort étendues ; mais il exige que du moins il connoisse bien son pays, & le caractere des peuples qu'il gouverne ; qu'il ait assez de bon sens & de raison pour juger sainement les affaires dont on lui rend compte, & que s'il n'a pas acquis par lui-même de l'expérience, il s'en fasse une d'après la connoissance de ce qui est arrivé à ses prédécesseurs.

Le vingt-sixieme Traité est imparfait ; le commencement & la fin du texte sont

perdus. L'objet eſt de prouver que *le vice eſt ſuffiſant pour rendre l'homme malheureux.*

Dans le vingt-ſeptieme, il examine *ſi l'on peut ſe louer ſoi-même ſans mériter des reproches.*

» Il eſt certain que l'on peut rendre publiquement témoignage à ſa probité & à ſes bonnes intentions, pourvu que ce ne ſoit pas en inculpant les autres, & les accuſant de mauvaiſe foi : mais il n'en eſt pas de même de ſon eſprit, de ſes talens, & de ſes qualités perſonnelles; on doit être modeſte & réſervé à cet égard «.

On trouve enſuite dans les Œuvres morales de Plutarque un fragment d'un Traité, dans lequel on examine *quelles ſont les maladies les plus dangereuſes, ou celles de l'ame ou celles du corps ?*

Le vingt-neuvieme contient ces fameux *préceptes du mariage*, que j'ai dit au commencement de cet article, qui ont été traduits pluſieurs fois, & par différens Auteurs, dans le cours du ſeizieme ſiecle, avant qu'Amyot publiât la Traduction entiere des Œuvres de notre Philoſophe.

Ce Traité n'eſt pas exceſſivement long, & contient un aſſez grand nombre de re-

cherches, & de remarques curieuſes ſur l'origine & le véritable ſens des cérémonies qui ſe pratiquoient dans les mariages des Grecs, des Romains, & des autres Nations du temps de Plutarque. On y trouve auſſi de bons préceptes ſur la chaſteté conjugale, la décence que doivent obſerver les époux, même dans les plus grandes familiarités qui leur ſont permiſes. Tout cela eſt curieux, mais difficile à rendre dans notre ſtyle moderne. Je conſeille de le lire dans le François d'Amyot, dont la naïveté peut rendre agréable tel trait, qui, ſortant de ma plume, pourroit choquer la délicateſſe de mes Lecteurs : je les renvoie donc, pour ce fameux Traité, au Traducteur d'après lequel je viens d'extraire le reſte des Œuvres morales de Plutarque.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur le trentieme Traité, qui eſt *le Banquet des ſept Sages.* J'ai rapporté au commencement de ce Volume-ci, les principaux traits qui ſont attribués par Plutarque à ces ſept premiers Philoſophes Grecs. Ceux qui voudront connoître l'enſemble & la totalité de ce Traité, & le lire dans des Traductions plus modernes, & mieux écrites que celle d'Amyot, peuvent avoir recours

à celle de M. Dutheil, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, qui n'a été imprimée qu'en 1772. Si ce Traité eſt un des plus curieux de Plutarque, il eſt auſſi un des plus difficiles à entendre ; & il doit être accompagné de bonnes Notes. C'eſt ainſi que M. Dutheil l'a préſenté au Public avec le texte corrigé d'après pluſieurs manuſcrits, inconnus aux premiers Traducteurs.

Le trente-unieme eſt un des plus longs & des plus conſidérables, & forme avec le ſuivant ce que l'on appelle les Traités politiques de Plutarque. Amyot a intitulé le premier, *Inſtruction pour ceux qui manient les affaires d'Etat* ; & le ſecond, *ſi l'homme d'âge doit encore s'entremettre des affaires publiques.* Il ne faut pas s'attendre à trouver dans ces deux Ouvrages politiques, un ſyſtême bien ſuivi ſur la conduite que doivent tenir les Miniſtres & les Magiſtrats. Plutarque & ſes contemporains ne ſont pas ſi méthodiques ; mais il nous donne des maximes excellentes, appuyées d'exemples remarquables. Je vais rapporter ce qui m'a le plus frappé dans ces deux Traités.

» Il eſt bien important pour réuſſir dans un pays, de connoître le caractere de la

Nation à laquelle on a affaire. On pouvoit hasarder telle chose à Athenes, qui auroit mal réussi à Carthage; les Carthaginois étant un peuple rude, âpre & sévere : les Athéniens au contraire étoient légers, inconsidérés, aimant la plaisanterie, & l'entendant bien, sur-tout quand aucuns événemens fâcheux ne les avoient mis de mauvaise humeur.

Un certain Général de Carthage, nommé Hannon, avoit apprivoisé un lion, qu'il faisoit marcher à l'armée, au milieu de son équipage, portant une bonne partie de ses hardes, comme un chameau ou un mulet. Les féroces Carthaginois s'imaginerent qu'un homme qui pouvoit ainsi adoucir les lions, viendroit à bout de les assujettir, & de leur ravir leur liberté. Ils bannirent Hannon, comme un dangereux citoyen aspirant à la tyrannie. Au contraire on trouva très-bon à Athenes, qu'un Orateur nommé Cléon, après avoir harangué le peuple pendant quelque temps sur des matieres importantes, finît par lui dire : » Athéniens, j'aurois encore » bien des choses à vous dire, mais trou» vez bon que je remette la partie à demain; » car j'ai un assez grand nombre d'amis » qui m'attend chez moi pour dîner, &

» il eſt heure de ſe mettre à table «. Les bons Athéniens rirent de l'aiſance avec laquelle Cléon traitoit les affaires : on le laiſſa aller ; on revint le lendemain entendre le reſte de ſon Diſcours, on l'applaudit, & il obtint tout ce qu'il voulut.

Un autre Orateur nommé Nicoclès, appaiſa par une plaiſanterie le peuple d'Athenes irrité contre lui. Il avoit annoncé la nouvelle d'une victoire qui eût été fort avantageuſe aux Athéniens, ſi elle eût été réelle ; & il avoit, par une belle harangue, engagé tout le peuple à s'en réjouir, & à faire des ſacrifices en actions de grace. On apprit que la nouvelle étoit fauſſe, & l'on s'en prenoit au Nouvelliſte, qui eût couru riſque de la vie, s'il ne ſe fût écrié : O ! » mes chers compatriotes, quel mal vous » ai-je fait ? je vous ai donné lieu de » paſſer trois jours les plus agréables du » monde ; pourriez-vous me punir du » plaiſir que je vous ai procuré « ?

» Il y a des gens qui ont le bonheur de plaire à tout un peuple, & dont une Nation s'engoue & s'enthouſiaſme, ſans qu'on puiſſe dire pourquoi ; ces goûts extraordinaires ne peuvent être comparés qu'aux fantaiſies déraiſonnables qui prennent quelquefois aux jeunes femmes quand

elles sont enceintes: mais l'on sait que leurs fruits en sont quelquefois marqués; de même quand une populace a de semblables caprices, il en doit éclore quelque énorme sottise «.

On demandoit à Thucidides quel étoit le plus éloquent & le plus persuasif de Périclès ou de lui : » Je vais vous en faire » juger, répondit-il. Lorsque nous étions » tous deux petits garçons, & que nous » allions ensemble à l'école, nous nous » battions souvent; j'étois le plus fort, » je le terrassois ordinairement, & lui » tenois le poing sur la gorge : eh bien! » si je lui donnois le temps de parler, il » tournoit si bien son affaire, qu'il me » persuadoit que c'étoit lui qui étoit le » vainqueur, & moi le vaincu «.

L'Orateur Démadès, haranguant le peuple d'Athenes, osa lui adresser cette terrible apostrophe : » O! malheureux » Athéniens, vous avez oublié vos intérêts, vos maximes, vos principes, tout » ce qui devroit régler votre conduite : » hélas! je vois bien que je n'ai plus qu'à » éclairer le naufrage de la chose publique «. Les Athéniens, qui étoient effectivement alors dans une crise fort dan-

gereuse, lui pardonnerent cette exclamation, & suivirent ses conseils.

Leon de Bizance fut envoyé par ses concitoyens à Athenes, avec ordre de chercher à appaiser les troubles, & à réunir les partis qui agitoient cette Ville. Il monta dans la tribune aux harangues, & se disposoit à parler, lorsqu'il s'apperçut que les Athéniens rioient & se moquoient de sa petite & basse stature. Prenant aussitôt son parti en homme d'esprit : » Seigneurs Athéniens, dit-il au peuple, » vous riez de me voir si petit ; j'ai une » femme à Bizance ma patrie, qui est » encore plus petite que moi ; quand nous » faisons bon ménage, nous tenons fort » bien tous deux dans un assez petit » lit ; mais quand nous sommes divisés, » non seulement notre lit, mais notre » maison, & même la Ville entiere ne » peut nous contenir «. Cette espece d'Apologue fit impression sur les Athéniens, & les deux partis se concilierent.

Les Chefs d'une République & les Magistrats, ne sont que trop exposés à recevoir des recommandations pour des affaires contraires à la justice ; c'est à eux à empêcher qu'on ne compte assez sur leur

complaiſance, pour leur demander des graces de cette eſpece. Ils ne doivent pas recevoir des lettres pareilles à celle qu'Ageſilas écrivoit à un certain Juge, en faveur d'un nommé Nicias, qui étoit en priſon : en voici les termes. » Si Nicias » eſt innocent, délivrez-le, je vous prie, » pour l'amour de la juſtice ; s'il eſt cou- » pable, ſauvez-le pour l'amour de moi «. Il y a de petites graces qu'il ne convient pas à de grands perſonnages de demander, ni d'obtenir. Epaminondas ayant fait mettre en priſon, pour fait de police, un Cabaretier, Pélopidas, autre fameux Général Thébain, vint exprès chez lui pour lui demander la liberté de cet homme, & fut refuſé. Peu de temps après, Pélopidas apprit que dès le ſoir même cette petite grace avoit été accordée à une jolie courtiſanne ; il en fit des reproches à Epaminondas, qui lui répondit : » Sei- » gneur, de pareilles faveurs ſont faites » pour être ſollicitées & obtenues par » celle à qui je l'ai faite, & non pas par » un homme tel que vous «.

C'eſt dans le même eſprit que les grands hommes négligent les petits profits, & les abandonnent aux gens ordinaires. Thémiſtocles, après avoir vaincu

les Perses à Marathon, campant sur le champ de bataille, apperçut dans un fossé quelques bijoux précieux, qui jusqu'à ce moment étoient échappés à l'avidité du soldat Athénien. Montrant ce petit trésor à ceux de sa garde & de sa suite : *Tenez*, leur dit-il, *pillez cela*, *vous autres qui n'êtes pas des Thémistocles*.

» Dans les crises importantes & délicates, lorsque la République est dans un véritable danger, il faut opposer à ceux qui sont le plus à craindre, des gens capables de leur tenir tête. C'est ainsi que Caton, qui avoit paru ennemi de Pompée, parce qu'il lui avoit reconnu de l'ambition, & le croyoit dangereux avant que de sentir tout ce que la République avoit à craindre de César, changea totalement de sentiment, ou du moins de conduite, dès que celui-ci manifesta ses desseins. Il persuada au Sénat de se jeter dans les bras de Pompée, & il s'y jeta lui-même, voyant que c'étoit le seul homme que l'on pût opposer à César «.

» Les gens peu capables, qui veulent se mêler de trop de choses, finissent par se faire moquer d'eux. Il y avoit autrefois à Athenes un Citoyen qui vouloit se mêler de tout. Son nom n'a passé à la

postérité qu'à la faveur d'une chanson satirique, dont voici le sens : » Métio-
» chus est Général, Métiochus gouverne
» les finances ; il construit de grands che-
» mins & des édifices publics ; il est Juge,
» Magistrat, Politique, Négociateur ; il
» s'occupe de notre subsistance, recueille
» le bled, le fait moudre, en fait du pain,
» est artisan de tous métiers ; tout roule
» sur Métiochus, Métiochus fera une
» mauvaise fin «.

» Il n'est pas étonnant qu'on se plaigne de ceux qui, voulant tout faire, font mal, puisque le peuple se dégoûte & s'ennuie même de ceux qui lui font le plus utiles. Thémistocles, après avoir rendu de grands services à la République, s'appercevant qu'il avoit perdu l'amitié du peuple : *O ! mes concitoyens*, leur disoit-il, *vous vous lassez de recevoir du bien de moi* «.

» Pour qu'un pays soit parfaitement heureux, il y faut deux choses, dont l'une ne sert de rien sans l'autre : un Roi qui sache bien commander, & un peuple qui sache bien obéir «.

» Xénophon parle ainsi de lui-même au commencement de son admirable Histoire de la retraite des dix mille. Il y

avoit dans l'armée des Grecs un nommé Xénophon, qui n'étoit, ni Capitaine, ni même Officier, mais qui savoit ce qu'il falloit faire, & qui eut le courage de l'entreprendre. Il prit le commandement, & s'en acquitta si bien, qu'il sauva les Grecs. Il raconte ensuite tous les détails de cette fameuse retraite. Xénophon, après avoir rendu de si grands services à la Grece, & s'être acquis tant de gloire, vieillit à Athenes en Sage & en Philosophe, Disciple & ami de Platon «.

» Dans une République, il faut se prêter à un certain point aux caprices & aux fantaisies du peuple, qui est toujours sujet à en avoir, lui faire quelques sacrifices, avoir des complaisances pour lui : mais que ce ne soit jamais que dans les occasions de moindre importance, & dont les conséquences ne sont pas trop grandes; il faut réserver son zele, son courage, son opiniâtreté même, à lui résister pour les momens décisifs. Les Ministres des Rois doivent en user de même avec leurs Maîtres. Tous les hommes doivent être traités & conduits comme des enfans, que les sages Gouverneurs laissent jouer pendant une partie de la journée, pourvu qu'ils consacrent leurs principaux momens

à recevoir leurs instructions, & qu'ils laissent déraisonner & bavarder sur les bagatelles, pour mieux s'assurer le droit de les reprendre quand ils s'égarent sur les points essentiels «.

» Le malheureux Denis le Tyran, ayant perdu son pouvoir à Syracuse, & étant réduit à l'état d'un particulier, sans honneurs & sans considération, essuya du Cynique Diogene ce reproche accablant: *Malheureux, tu n'es digne, ni d'être le Tyran des autres, ni de vivre parmi eux en homme libre* «.

» Le sage & austere Caton jouissoit, dans sa vieillesse, de la douce & noble satisfaction de s'être toujours conduit en Magistrat integre, & en bon Citoyen. Ayant été accusé, dans un âge avancé, d'avoir commis quelques fautes, il fut obligé de s'en justifier devant le peuple, & commença ainsi son discours: *Il me sera plus difficile, ô Romains! de me justifier devant une génération nouvelle, que devant celle avec qui j'ai passé ma jeunesse* «.

» C'étoit dans la même confiance, qu'une autre fois, ayant à haranguer dans une assemblée où l'on faisoit beaucoup de bruit, parce qu'elle étoit en partie com-

posée d'une nombreuse jeunesse, il leur imposa silence en leur disant : *Ecoutez, jeunes gens, un vieillard, que les vieillards d'autrefois écoutoient quand il étoit jeune*«.

» Simonides, Athénien, remporta à quatre-vingts ans le prix de la danse «.

» Denis le Tyran, après avoir été Souverain de son pays, voulut être Maître d'Ecole, & on se moqua de lui. Un autre Roi, dégoûté des soins & des embarras de la royauté, se fit Laboureur & Cultivateur, & l'on trouva que ces occupations étoient au dessous de la majesté du trône, qu'il n'occupoit plus à la vérité, mais qu'il avoit autrefois rempli. Démosthene compare les gens qui ont été dans les grandes places, à la galere sacrée que l'on conservoit à Athenes, quoiqu'elle fût fort vieille, & que l'on appeloit *Délienne*, parce qu'elle avoit porté de Delos à Athenes les images des Dieux. L'Orateur dit qu'elle ne doit point être employée à porter des denrées ignobles ; de même quand on a gouverné des Etats, on ne peut plus embrasser d'autre profession que celle de Philosophe libre, indépendant, & plus ou moins voluptueux, suivant que l'âge & la fortune permettent

de ſe livrer aux plaiſirs dont peut jouir tout honnête homme «.

» La gloire d'un homme vivant eſt un feu auquel il faut qu'il fourniſſe toujours de nouveaux alimens, ſans quoi elle court riſque d'être oubliée, même avant la mort du Héros «.

» Héraclite, parlant de l'envie & des moyens de la faire taire, diſoit que les envieux étoient comme les chiens qui aboient d'abord, & font grand bruit contre les ſurvenans ; mais dès qu'ils ont reconnu parmi eux leur maître, ou des gens qui leur en impoſent, ils flattent, ou du moins ſe taiſent. Un autre Philoſophe les comparoit à la fumée qui s'éleve à grands tourbillons du milieu d'un morceau de bois mal allumé ; dès qu'une fois le feu a bien pris, il devient clair & brillant, & la fumée ne paroît plus «.

» Quelque âgé qu'on ſoit, on ne doit point ſe refuſer au ſervice de ſa patrie, quand on peut encore l'aider de ſes conſeils. Neſtor ſe fit honneur en ſuivant les Grecs à la guerre de Troie ; & Pelée & Laërte, qui reſterent dans leurs pays, ne ſeroient pas connus, ſi l'un n'eût été le pere d'Achille, & l'autre celui d'Ulyſſe «.

» *Une bonne tête vaut mieux que plusieurs mains :* ce sont les termes d'un ancien Provetbe Grec. Suivant un autre, la jeunesse est faite pour obéir & exécuter, & la vieillesse pour conseiller & commander. Heureux ceux qui dans un âge fort avancé peuvent encore donner l'exemple, & avoir part à l'exécution ! C'est ainsi que Massinissa, Roi de Numidie, & allié des Romains, étant âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, combattoit à la tête de ses troupes, & gagnoit des batailles. Levant une armée dans son pays, il avoit ordonné d'enrôler jusqu'aux vieillards de soixante ans. » Regardez-moi, leur disoit-il ; ne mar» cherai-je pas à votre tête, moi qui suis » plus qu'octogénaire « ?

» L'homme sage & âgé ne court point au devant des affaires, & ne se donne point de mouvement pour qu'on le charge des soins qu'il peut encore prendre ; mais il doit attendre qu'on ait recours à sa capacité & à son expérience : alors il ne doit jamais se refuser aux occasions d'être utile à sa patrie «.

» Il y a cependant des circonstances où il faut absolument voler au secours de la République, & lui offrir son assistance.

ſes ſervices. Appius Clodius, ayant appris que le Sénat, après la perte d'une bataille, s'étoit aſſemblé, & paroiſſoit déterminé à faire une paix honteuſe avec Pyrrhus, quitta ſa retraite, &, quoiqu'aveugle, ſe rendit dans cette auguſte aſſemblée, & harangua à peu près dans ces termes : » Peres Conſcripts, j'ai perdu la vue, & » je n'ai pas eu le chagrin de voir fuir » les Romains ; mais malheureuſement » les Dieux m'ont conſervé l'ouie, & » j'ai entendu avec douleur que vous » vouliez imprimer une tache ineffaçable » ſur notre patrie, en conſentant à une » honteuſe paix avec Pyrrhus. Ne déſeſ- » pérez pas du ſalut de la République, » les Dieux vous en récompenſeront, » & les chants de votre victoire reten- » tiront encore à mes oreilles, &c. «. Ce diſcours ranima la valeur des Romains ; ils livrerent pluſieurs combats à Pyrrhus, le vainquirent, & le forcerent à ſortir de l'Italie.

Les bons & ſages conſeils ont ſouvent la plus grande part au ſuccès des affaires. Scipion avoit pour ami intime le ſage Lœlius, qui ne le quittoit preſque jamais, & le mettoit ſur la voie de tout ce qu'il y avoit à faire. Ceux qui vouloient dimi-

nuer le mérite de Scipion, disoient qu'il jouoit une Comédie, dont Lœlius étoit l'Auteur, & dont il n'étoit que le principal Acteur.

Le Roi Seleucus avoit coutume de dire: » Si les peuples savoient quelles peines & » quels travaux sont attachés à l'adminis- » tration d'un Etat, personne ne voudroit » ramasser un diadême s'il le trouvoit à » ses pieds «.

Avec le temps, les oreilles & les esprits s'accoutument à aimer, à estimer, & à admirer ce qui leur a déplu d'abord. Du temps d'Euripide, il y avoit à Athenes un fameux Musicien, nommé Timothée, qui avoit imaginé un mode de musique, & une façon de chanter particuliere & nouvelle. La premiere fois qu'il hasarda de s'en servir sur le Théatre, il fut hué, & en parut inconsolable. » Ne t'inquietes » point de cela, lui dit Euripide, qui » connoissoit le goût & la légéreté des » Athéniens; ne quitte point le genre » que tu as adopté, le Public de cette » Ville s'y accoutumera; bientôt tu cesse- » ras de lui déplaire; insensiblement il » t'admirera, & enfin, ta façon de chanter » triomphera de toutes les autres «.

Les trois Traités qui suivent, savoir, les

trente-troisieme, trente-quatrieme & trente-cinquieme, sont vraiment du genre historique; car ils ne contiennent qu'un assemblage de traits remarquables, attribués, les uns aux Princes, grands Capitaines, & fameux Généraux, les autres aux Lacédémoniens, & les derniers à des Dames. Dans le grand nombre, il y en a beaucoup qui sont connus; & nous ne choisirons que ceux qui nous le paroîtront moins, & dont Plutarque tire une morale plus frappante.

Les Perses avoient beaucoup d'affection pour les hommes dont le nez étoit aquilin, & cette espece d'estime leur venoit de ce que leur Roi Cyrus en avoit un de cette sorte.

Xercès, fatigué des fréquentes révoltes de la fameuse ville de Babylone, qui comptoit dans son sein plus d'un million d'habitans, dont les ancêtres avoient troublé le regne de Darius son pere & de ses prédécesseurs, ne trouva d'autre moyen de les contenir, qu'en rassemblant parmi eux les plaisirs & les amusemens de toute espece. Bientôt leurs mœurs s'amollirent, &, accoutumés à une vie voluptueuse, ils cesserent d'être à craindre; mais ce qu'on doit remarquer, c'est

que la ville de Babylone devint fatale à ses Conquérans, témoins les Macédoniens qui y entrerent avec Alexandre, & ce Monarque lui-même.

Artaxercès, Roi de Perse, avoit un favori nommé Satibarsanes: ce Satrape, qui étoit très intéressé, promit un jour à quelqu'un de lui faire obtenir une grace, moyennant dix mille dariques ou écus d'or de Perse. Il s'agissoit de commettre une injustice; mais le favori ayant envie de gagner son argent, la sollicitoit très-vivement. Le Roi ayant été informé de cette négociation, donna ordre à son Trésorier de lui apporter cette somme; & ayant fait venir Satibarsanes: » Prends » ces dix mille dariques, lui dit-il, je » suis en état de te faire ce présent; » mais ne me propose plus d'injustice, » j'aimerois mieux perdre une Province, » que de commettre une faute de ce » genre «.

» Cyrus le jeune s'étant une fois égaré à la chasse, & ayant été tout un jour sans manger, entra chez un Paysan qui ne put lui présenter que des figues seches, du pain d'orge, & de l'eau claire. Il les mangea avec avidité, dormit ensuite d'un profond sommeil; &

le lendemain ayant rejoint ses gens, il leur dit qu'il avoit fait la veille le plus excellent souper de sa vie, car il avoit mangé son pain à une sauce dont il n'avoit jamais goûté : c'étoit la faim, & l'extrême besoin «

Memnon, Capitaine Grec, qui commandoit une troupe de ses Compatriotes, soudoyés par Darius, entendant un de ses soldats qui vomissoit des injures contre Alexandre, lui donna un coup de sa lance, en lui disant : » Tais-toi, on te » paie pour combattre contre le Roi » de Macédoine, mais non pour l'in» jurier «.

Les Rois d'Egypte en faisant prêter serment aux Juges & aux Magistrats qu'ils instituoient, leur faisoient jurer, que s'ils leur ordonnoient quelque chose qui ne fût pas juste, ils ne leur obéiroient pas.

Un certain Roi Scythe fit alliance avec Philippe Roi de Macédoine, & lui amena des troupes; il étoit très-brave & très-aguerri; d'ailleurs ses mœurs étoient très-différentes de celles des Grecs, dont il ignoroit les usages. Philippe lui ayant vanté sa phalange : » Oui, dit-il, vous » avez des troupes qui savent se battre

» contre des hommes ; mais les miennes
» savent combattre la faim & la soif «.
Ayant fait un prisonnier qu'on lui fit connoître pour un fameux Musicien, il lui commanda de jouer devant lui de la flûte, de la lyre, & de chanter. Le malheureux Musicien déploya tous ses talens pour tâcher d'adoucir la férocité de son vainqueur : mais quand le Prince barbare l'eut entendu pendant quelque temps, il lui dit pour tout éloge : » Cela est très-beau ; mais j'aime en» core mieux le hennissement de mon » cheval «.

Un certain Roi ou Tyran ayant appris que son fils avoit enlevé la femme d'un Bourgeois, & commis quelque autre faute par libertinage & étourderie, l'en reprit très-vivement, en lui disant : » M'avez» vous jamais vu faire de pareilles sotti» ses «? Le fils, croyant s'excuser, lui dit : » Non, mon pere, mais aussi dans votre » jeunesse vous n'étiez pas fils de Roi. » Mon fils, répliqua le Tyran, si vous » continuez de vous conduire ainsi, vos » enfans ne porteront pas la couronne «.

Denis, Tyran de Syracuse, étoit horriblement tourmenté par les conspirations qui se faisoient sans cesse contre son au-

torité & même contre sa personne. Un homme se présenta à son audience publique, & lui dit qu'il avoit un secret infaillible pour les découvrir toutes, & que, moyennant une assez grosse somme, il le lui communiqueroit. Le Tyran promit la somme, & l'inconnu s'étant enfermé avec lui : » Seigneur, lui dit-il, je vous » avoue que je ne possede nullement le » secret que je vous ai annoncé ; mais si » vous voulez bien dire à vos sujets que » je vous l'ai révélé, & qu'il est infail- » lible, personne n'osera plus conspirer » contre vous «. Denis trouva la tournure excellente ; il la saisit, en profita, paya la somme, & fut tranquille.

Denis le Jeune ayant été chassé de Syracuse, où il avoit régné après son pere : » Hélas ! s'écrioit-il tristement, mon pere » m'a laissé sa couronne, mais il ne m'a » pas laissé sa fortune «.

Philippe, Roi de Macédoine, ayant reçu coup sur coup de bonnes nouvelles, s'écria : » O Fortune ! ne m'envoie que » peu de mal après tant de biens « !

Un Favori de Philippe avoit un parent que ce Roi avoit justement puni pour un crime ; il pria le Monarque de tenir au moins le Jugement secret. » C'est ce que

» je ne ferai point, répondit le Roi ; vou-
» driez-vous donc que je portasse la honte
» des fautes que votre parent a commises ?
» c'est ce qui arriveroit, si l'on croyoit que
» je les laisse impunies «.

Alexandre avoit deux Favoris, Craterus & Epheſtion. Un jour on lui demanda duquel il croyoit être le plus aimé : » Je vais » vous le dire, répondit-il ; Craterus aime » le Roi ; mais Epheſtion aime Alexandre «.

Un certain Tyran qui avoit fait assez de mal pour réussir à devenir le Maître dans son pays, parut tout d'un coup doux, humain & affable, dès que son autorité fut parfaitement établie, & répondoit à ses amis qui s'en étonnoient : » Il ne me » reste plus que de la gloire, l'estime & » l'amitié de mon peuple à acquérir «.

Pompée étant prêt à livrer une bataille navale, on vint lui dire que les ennemis avoient un bien plus grand nombre de vaisseaux & de galeres que lui : » Me » comptez-vous donc pour si peu de » chose, répondit-il, & croyez-vous que » ma présence seule ne tienne pas lieu de » plusieurs bâtimens « ?

Antiochus s'étant égaré à la chasse, entra dans la cabane d'un Paysan qui ne le connoissoit pas, à qui il demanda ce

que l'on pensoit du Roi dans son canton. » Vraiment, dit le Paysan, on dit que » c'est un assez bon Prince, mais que ses » Favoris & ses Ministres ne valent rien «. Antiochus ayant rejoint ses Courtisans, leur dit que ce jour-là, pour la premiere fois, on lui avoit dit la vérité. Il examina la conduite de ceux que le Paysan lui avoit dénoncés, & trouva qu'il avoit raison.

Thémistocle ayant été envoyé en ambassade par les Athéniens, on lui donna pour Collegue son ennemi juré. Il l'alla trouver, & lui dit : » Travaillons de concert pour la satisfaction de nos concitoyens ; laissons nos inimitiés sur les » frontieres, quitte à les reprendre lorsque » nous rentrerons dans notre patrie «.

Alcibiade étant entré chez un Libraire d'Athenes, & lui ayant demandé l'Iliade d'Homere, le Marchand lui répondit qu'il n'avoit point ce Livre-là. » Coquin, lui » répliqua Alcibiade en lui donnant un » soufflet, tu n'es pas digne de faire un » commerce de Livres «.

Alcibiade ayant trouvé Péricles très-occupé au milieu d'une grande quantité de papiers, lui demanda ce qu'il faisoit. » Je mets en regle, lui répondit-il,

» les comptes que je dois rendre à la Ré-
» publique ; & moi, répondit Alcibiade,
» je m'occupe des moyens de n'en jamais
» rendre aucuns «.

L'Orateur Démades disoit un jour à Phocion : » Craignez le peuple d'Athenes ; » si un jour il entre en fureur il vous fera » périr. Et vous, répliqua Phocion, il » vous assommeroit, si jamais il recou- » vroit toute sa raison «.

Phocion étoit très-éloquent, & on lui faisoit quelquefois compliment sur la beauté de ses Discours : » Hélas ! disoit- » il, mes Discours ressemblent aux cy- » près ; ils sont grands & beaux, mais ne » produisent point de fruits «.

Lysandre, Général des Lacédémoniens, & qui étoit de l'illustre race des Héraclides, avoit coutume de dire : » Que quand la » peau du lion ne pouvoit suffire, il falloit » y coudre un peu de celle du renard «.

On demandoit à Agésilas quelle étoit la plus grande vertu, ou de la justice, ou de la vaillance ? » Ah ! répondit-il, si » nous étions tous justes, nous n'aurions » besoin, ni de force, ni de courage «.

» O malheureuse Grece ! s'écrioit le » même Agésilas ; si l'on pouvoit faire » revivre les braves gens que toutes tes

» dissentions t'ont fait perdre, on en for-
» meroit une armée capable de détruire
» tous les Barbares du reste du monde «.

On disoit à un Athénien, que le Philosophe Xénocrate cherchoit en quoi consistoit la vertu; » Eh! quand la pratiquera-
» t-il, dit l'Athénien, s'il perd tout son
» temps à la chercher « ?

On reprochoit à Fabricius, que Pyrrhus, Roi d'Epire, avoit vaincu les Romains. » Cela n'est pas vrai, répondit-il;
» Pyrrhus a vaincu Labienus, mais les
» Epirotes n'ont pas vaincu les Romains «.

Les Numantins, sous un Général habile, eurent le bonheur de battre les Romains. Quelque temps après, ce Général étant mort, ils furent vaincus; un deux répondoit à ceux qui s'en étonnoient:
» Dans cette derniere occasion, les mou-
» tons étoient bien les mêmes, mais ils
» avoient un autre Berger «.

César, étant prêt à livrer bataille, s'apperçut que ses ennemis, qui avoient de l'avantage sur lui, venoient de faire une fausse manœuvre; il résolut aussi-tôt d'en profiter, & s'adressant à ceux qui l'entouroient: » Compagnons, leur dit-il,
» je viens de voir la Victoire traverser le
» camp des ennemis; ils ne l'ont pas re-

» connue, & l'ont laissé échapper; elle est
» à nous à présent, saisissons-nous-en «.

Agésilas, Roi de Lacédémone, entendant des gens qui en louoient d'autres, & blâmoient certaines actions sur le rapport d'autrui, disoit: » Qu'avant que de » juger il falloit prendre garde à deux » choses: 1°. de qui parle-t-on? 2°. qui » est ce qui parle «?

Un Etranger étant venu à Lacédémone, chargé de suivre une certaine affaire, n'eut aucun succès dans sa négociation, parce qu'il étala une éloquence déplacée, & un bavardage fait pour déplaire aux Lacédémoniens. » Etranger, lui dit » le Roi Agis, apprenez que dans ce » pays-ci ce n'est pas tout de dire ce qu'il » faut, il ne faut pas dire plus qu'il ne » faut «.

On s'étonnoit devant Agésilas de la bravoure des Lacédémoniens, qui ne reculoient jamais devant l'ennemi: » C'est, » répondit-il, que nous sommes élevés à » avoir plus de peur de la honte que de » la mort «.

On demandoit à quelqu'un qui revenoit d'Athenes, comment on se gouvernoit dans cette Ville: » Très-bien, dit-il; » tout y est honnête. Comment! lui ré-

» pliqua-t-on, Athenes est donc bien
» changée? Nous avions ouï dire que les
» mœurs y étoient corrompues. Rien n'est
» si vrai, répliqua le Voyageur, & c'est
» ce que je voulois dire; tout y paroît
» honnête; parce qu'il n'y a plus ni
» mœurs, ni décence «.

Les faits remarquables des femmes, cités par Plutarque, sont, ou d'anciennes Histoires très-connues, ou des traits qui ne feroient aujourd'hui aucun plaisir, parce qu'ils ne sont point conformes à nos mœurs, & à la façon de penser du siecle où nous vivons.

Le trente-sixieme Traité des Œuvres morales de Plutarque, est intitulé *Consolation à Apollonius sur la mort de son fils.* Le Philosophe emploie des raisonnemens sages, & tels que pouvoient lui en fournir les opinions philosophiques reçues de son temps, mais bien foibles en comparaison des consolations que nous offre la Religion révélée. Il est obligé de recourir à la Fable des Champs Elisées, dont il fait une belle & brillante description d'après Pindare. Tout ce Traité est semé d'un grand nombre de citations d'Homere, & des Poëtes Tragiques Grecs, Sophocle, Euripide, & autres. Le seul

trait remarquable qui m'ait frappé dans ce discours, c'est celui de Xénophon, aussi grand Général qu'excellent Philosophe. Il faisoit un sacrifice aux Dieux, en actions de grace d'une bataille gagnée: on vint lui dire que son fils venoit d'être trouvé parmi les morts. Frappé de cette nouvelle, il ôta sa couronne de fleurs, s'interrompit, & demanda s'il étoit mort en brave homme : on lui répondit que oui, & qu'il n'avoit succombé qu'après avoir fait perdre la vie à un grand nombre d'ennemis : *Cela étant*, dit-il, *rendons graces aux Dieux*; il reprit sa couronne, & continua son sacrifice.

Le trente-septieme Traité est encore une *Consolation adressée par Plutarque à sa femme sur la mort de leur fille.* Les raisonnemens en sont moins recherchés & moins philosophiques que ceux du Traité précédent : en voici un digne d'être remarqué. » Une femme honnête, dit le Philosophe, de même qu'elle ne doit pas se laisser aller à une joie indécente & immodérée lorsqu'elle assiste aux fêtes de Bacchus & de Vénus, ne doit pas se livrer non plus aux accès de la douleur & du désespoir quand elle a des sujets légitimes de s'affliger : car la

décence & la modération en tout, doivent former son caractere «.

L'objet du trente-huitieme est *la lenteur avec laquelle la justice divine punit les crimes*. C'est un Dialogue dans lequel Plutarque introduit plusieurs Philosophes raisonnant ensemble sur cette matiere. Voici quelques traits de cette conversation.

Bias disoit à un méchant homme : » Je » ne crains pas que les Dieux manquent à » te punir de tes méchancetés, mais j'ai » peur de ne pas vivre assez pour être té- » moin de ton châtiment «.

» Au reste, les Dieux ont quelquefois leurs raisons pour ne pas punir les hommes de leurs méchantes actions ; c'est qu'ils les réservent pour en faire de bonnes. Gélon, Hiéron, Pisistrate, commencerent par être Tyrans, & n'établirent leur autorité qu'avec violence ; mais ensuite ils firent de grandes & bonnes actions. Miltiade, Cimon, Thémistocle & Alcibiade furent dans leur jeunesse criminels & libertins : si les Dieux les eussent punis alors, leur patrie auroit été privée de tous les avantages qu'ils lui procurerent dans un âge plus avancé «.

» Plutarque pense qu'il seroit injuste

que les Dieux puniſſent dans les enfans les fautes des peres. Ce ſeroit, dit-il, comme ſi un Médecin, revenant dans une Ville après nombre d'années, vouloit faire ſaigner & purger les enfans pour les maladies dont leurs peres auroient été autrefois tourmentés. La gloire tranſmiſſible des peres aux enfans eſt également un préjugé, mais infiniment plus utile que celui qui tranſmet la honte «.

Le trente-neuvieme Traité, eſt un *Dialogue entre Circé, Ulyſſe, & Gryllus* un de ſes compagnons, qui avoit été changé en bête par les charmes de cette Enchantereſſe. Celui-ci, interrogé par ſon Prince, ſur l'état dans lequel il s'étoit trouvé, fait des raiſonnemens aſſez ingénieux & aſſez philoſophiques ſur la meſure de raiſon accordée aux bêtes, & ſe moque fort plaiſamment des défauts qui ſont communs aux hommes & aux animaux.

Le morceau ſuivant ne contient que des fragmens de deux Traités *ſur l'opinion de Pythagore, qui défendoit à ſes Diſciples de manger la chair des animaux.* J'y ai trouvé quelques bons raiſonnemens ſur cette matiere. Il introduit un animal, diſant à l'homme : » Si tu es forcé de » me manger par néceſſité, n'en fais pas

» de

» de façon ; mais si c'est par friandise, » n'as-tu pas assez d'autres moyens de la » satisfaire, sans m'ôter la vie pour cela«?

» En supposant la transmigration des ames, il seroit affreux d'ôter la vie à un animal, dans le corps duquel l'ame d'un parent ou d'un ami peut être passée ; mais il n'y a aucun scrupule à se faire de dévorer les corps dont les ames sont sorties, & il est fort indifférent après cela qu'on les fasse bouillir, qu'on les rôtisse, ou qu'on les mette à telle sauce que l'on juge convenable. Ceux qui ne croient point à la métempsycose n'ont qu'un seul ménagement à garder pour tout corps animé, c'est celui de ne faire ni souffrir ni languir l'animal dont ils veulent détruire l'existence. Si nous ne croyons pas que des bêtes aient une ame pareille à la nôtre, du moins sommes-nous sûrs qu'elles ont les organes sensibles, qu'il est barbare de tourmenter : mais quand une fois le corps est inanimé, l'usage que l'on fait de ses membres est fort indifférent. Il y a des Nations sauvages chez lesquelles les enfans mangent leurs peres morts, d'autres les abandonnent aux vautours ; pourquoi cette conduite, dit Plutarque, nous paroît-elle étrange ? par l'effet d'un préjugé «.

Le quarante-unieme Traité est contre *la doctrine d'Epicure*, que Plutarque n'approuvoit point, étant très-persuadé qu'il y avoit de la folie à faire résider le souverain bien dans la volupté. Les raisonnemens en sont les mêmes que ceux que Séneque, Cicéron & les autres Académiciens faisoient contre les Epicuriens, peut-être parce qu'ils entendoient mal la doctrine d'Epicure.

Je n'ai rien trouvé de remarquable dans ce Dialogue, que quelques opinions sur la volupté, qui peut-être même ne sont pas bien justes. Un Anti-épicurien soutient, » que la volupté est une chimere, & il cite à cette occasion Hippocrate, qui dit que la cessation d'un plus grand mal, fût-il remplacé par un plus petit, est une volupté. C'est ainsi qu'on se croit heureux quand on s'est fait arracher une dent gâtée, qu'on s'est fait percer un abcès, qu'on s'est délivré d'un fardeau douloureux, quoique l'impression en dure encore. De même, les gens peu accoutumés aux plaisirs, & qui en goûtent rarement, les trouvent plus délicieux. Les pauvres gens, qui ne se réjouissent que dans certains jours de fête, sont enchantés des plaisirs grossiers qu'ils peuvent

goûter alors, & se fatiguent à danser & à chanter, après avoir été excédés de travail pendant plusieurs jours de suite. S'il y avoit une volupté réelle, elle résideroit bien plutôt dans des plaisirs délicats & continus, que dans ces divertissemens accidentels & maussades. A cette occasion Plutarque dit qu'il n'y a point de Dieux sans fête, & qu'une Divinité, qui n'inspireroit que la crainte, ne seroit point un Dieu, mais un Démon épouvantable ».

Le quarante-deuxieme contient une critique d'un fameux mot d'Epicure, qui disoit à chacun de ses Disciples: *Cache ta vie*, pour leur faire entendre qu'il falloit éviter de se faire trop connoître, pour n'être pas exposé à trop d'embarras, & obligé de se mêler d'affaires, au lieu de se tranquilliser & de se divertir. Plutarque remarque très-bien que ce systême de paresse & d'égoïsme est pernicieux à la société, & que même il ne feroit pas le bonheur de ceux qui l'adoptent, parce qu'enfin il faut prendre des soins pour se défendre, aussi bien que pour avoir part à l'autorité & à l'administration.

Le quarante-troisieme Traité est intéressant & important, car il contient des *regles & préceptes de santé*. Je me con-

tenterai de relever les articles les plus dignes d'attention, en obſervant que Plutarque n'étoit pas Médecin, & que d'ailleurs, vu ſon ſtyle diffus, il s'en falloit beaucoup qu'il pût réduire, comme Hippocrate, en aphoriſmes, ce qu'il ſavoit ſur l'art de prévenir & de guérir les maladies.

Je trouve ici une comparaiſon très-juſte entre les voluptés forcées, le plaiſir que l'on ſe procure en s'excitant à manger au moyen des épices & des ragoûts, & le chatouillement qui procure le rire, mais un rire douloureux & déſagréable, & qui eſt plutôt convulſif que naturel.

» Simonides diſoit qu'on ſe repentoit bien plutôt d'avoir parlé que de s'être tu : de même peut-on dire qu'on eſt rarement fâché de s'être privé de la bonne chere, & ſouvent de s'y être livré «.

» La gloutonnerie eſt une volupté bien mal entendue ; car il y a une autre ſorte de plaiſir que l'on ne goûte bien que lorſque l'eſtomac eſt parfaitement libre, & que la digeſtion eſt bien faite «.

» Timothée diſoit, en ſortant de faire chez Platon un ſouper ſimple, ſobre & philoſophique, que quand on avoit ſoupé chez Platon, on s'en ſentoit juſqu'au lende-

main, parce que, comme on n'avoit point l'estomac chargé, on dormoit parfaitement & tranquillement.«.

» Aristote, Précepteur d'Alexandre, disoit que le meilleur cuisinier, pour préparer un bon dîner, étoit de se lever matin, & de faire de l'exercice avant que de se mettre à table, & que la meilleure préparation à bien souper, étoit de peu dîner «.

Passons au quarante-quatrieme Traité dont il ne nous reste qu'un fragment, dans lequel il s'agit *de la fortune des Romains* : voici ce que j'y trouve de plus remarquable. » Octavien César, qui fut depuis si connu sous le nom d'Auguste, est un des plus grands exemples des faveurs de la Fortune; il parvint au comble de la puissance & des honneurs d'une maniere si extraordinaire, qu'il paroît que la Fortune fit tout pour lui sans qu'il s'en mêlât. Des circonstances singulieres le rendirent d'abord ami d'Antoine & de Lépide; ensuite elles écarterent ce dernier, & l'ayant laissé seul avec Antoine, il se brouilla avec lui : mais il fut bien conseillé; d'habiles Généraux le seconderent de maniere qu'il vainquit Antoine, qui d'ailleurs gâta ses affaires par sa né-

gligence & ses débauches ; ainsi Auguste devint le Maître du monde, sans s'être presque donné aucune peine pour cela «.

» Peu de temps avant la bataille d'Actuim, un vieux Officier attaché à Antoine, lui disoit : » Prenez-garde à vous, » mon Général, vous négligez la Fortune, » elle aime les jeunes gens, elle passera » dans le camp d'Octave «.

» Les Romains honoroient la Fortune, & lui avoient dressé des Temples sous toutes sortes d'épitheres & de surnoms. On voyoit dans Rome le Temple de la Fortune Virile, Obéissante, Privée, Servile, enfin, d'une certaine Fortune que l'on appeloit *Gluante*, c'est-à-dire, tenace, qui s'attachoit aux gens, & ne les quittoit pas, quelques fautes qu'ils commissent «.

Le quarante-cinquieme Traité, divisé en deux Parties, roule sur Alexandre, sa fortune, & ses vertus. On a tant de fois parlé de ce Conquérant, que Plutarque même ne peut guere nous apprendre rien de nouveau à son sujet. Je trouve pourtant ici une inscription faite pour être mise au bas d'une statue d'Alexandre, représenté la tête un peu penchée sur une épaule, mais regardant

le Ciel. La voici traduite du Grec en vers François, du style d'Amiot :

D'Alexandre voici l'image ;
Vers les Cieux tournant le visage,
Il dit à Jupiter : Pour toi,
Garde les Cieux, car la Terre est à moi (1).

Denys le Tyran, ayant un jour fait jouer devant lui de la lyre à un fameux Musicien, dans l'enthousiasme du plaisir qu'il lui procura, il lui promit pour le lendemain six cents talens. Le Musicien se retira très-satisfait, & passa une très-bonne nuit. Le lendemain quand il vint demander son argent : » Mon ami, lui » dit le Tyran, le plaisir que tu m'as » fait hier pendant quelques heures n'é» toit que du vent ; je t'ai donné pour » cela une promesse flatteuse qui t'a fait » passer une bonne nuit, & une partie » de la journée agréablement, ainsi nous » sommes quittes, retire-toi «.

Le quarante-sixiéme Traité est un des plus beaux, des plus curieux, & des plus savans de Plutarque : mais il n'est pas susceptible d'être extrait dans un Ouvrage tel que celui-ci ; il roule sur les Divinités Egyptiennes, *Isis* & *Osiris*,

(1) Il n'en est pas d'Alexandre comme d'Auguste ; celui-ci ne fit que suivre la Fortune, Alexandre la dompta.

leur véritable Histoire, leurs attributs, les cérémonies avec lesquelles on les honoroit, & le sens caché & mystique qui y est renfermé. Selon toute apparence, on trouve ici tout le secret des fameux mysteres dans lesquels Plutarque avoit été probablement initié, & qui de son temps commençoient à n'être plus si scrupuleusement dérobés à la connoissance du public. Il peut fournir la matiere de la plus belle & de la plus curieuse Dissertation, du genre de celles dont s'occupe l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. On pourroit même en faire, sur le texte revu avec soin, une nouvelle Traduction plus intelligible que celle d'Amyot, & l'accompagner de notes qui éclairciroient tout le systême de la Mythologie Egyptienne.

Le quarante-septieme Traité est intitulé dans Amyot, *des Oracles qui ont cessé, & pourquoi.* Ce morceau contient bien des traits singuliers, des anecdotes curieuses, que nous rapporterions si M. de Fontenelle ne les avoit placés & refondus dans son Histoire des Oracles, si intéressante pour l'érudition, si charmante pour le style, & qui ne le cede qu'à son Ouvrage des *Mondes*, dans lequel

il a ſu préſenter le tableau de la Phyſique générale & de l'Aſtronomie avec un agrément & une légéreté qui n'avoient pas encore été employés en écrivant ſur les hautes Sciences.

Enfin, dans le quarante-huitieme Traité Moral de Plutarque, le dernier de ceux dont nous avons à parler, on examine ce que veulent dire ces deux lettres grecques *E. I.* qui étoient gravées ſur le portique du Temple d'Apollon à Delphes. Ce petit Ouvrage feroit encore la baſe d'une belle & ſavante Diſſertation; mais le ſujet eſt préſenté trop obſcurément, ſur-tout dans la Traduction d'Amyot, pour que nous puiſſions en rien extraire.

Après avoir indiqué ſuccinctement ce qu'il y a de plus intéreſſant dans les quarante-huit Traités qui forment proprement les Œuvres Philoſophiques & Morales de Plutarque, je crois n'avoir rien laiſſé à déſirer ſur les principes de ce Philoſophe. Il nous reſte encore de lui trois Volumes d'Œuvres mêlées, qui contiennent des morceaux en partie hiſtoriques, & en partie philoſophiques; mais nous croyons pouvoir renvoyer ces Volumes à la claſſe des Philologues & Poligra-

phes. Nous renvoyons de même à l'Histoire, les Vies des Hommes Illustres Grecs & Romains, & leurs parallèles; mais puisque les Œuvres entieres de Plutarque ont été traduites pendant le seizieme siecle, nous les ferons entrer toutes dans le compte de l'Histoire Littéraire de ce siecle, en plaçant chacune dans la classe qui lui convient.

Continuons à examiner quels ont été les Livres des Philosophes, postérieurs à Plutarque, mais antérieurs aux siecles de barbarie, qui ont été traduits & pouvoient être lus en François avant la fin du seizieme siecle.

Marc Aurelle Antonin.

Le premier qui se présente après Plutarque, est l'Empereur Marc Aurele Antonin. Nous avons deux Traductions du fameux Ouvrage des Pensées & Réflexions de cet Empereur, écrites par lui & à lui-même. La premiere est d'un nommé René Bertaud, Sieur de la Grise; elle est imprimée *in*-16. 1535.

Le second Traducteur s'appeloit Pardoux du Prat, Docteur en Droit, né dans la Haute-Marche, & parent du Chancelier de ce nom. Il a intitulé sa Traduction: *Institution de la Vie humaine, dressée par Marc Antonin, Empereur*

Romain, ou *la Vie de cet Empereur Philosophe, écrite par lui-même.* Elle a été imprimée à Lyon en 1570, *in*-8°. Je ne connois l'une & l'autre de ces Traductions, que par les citations qui s'en trouvent dans Duverdier & la Croix du Maine; mais il me suffit de savoir que l'Ouvrage de Marc Aurele étoit connu au seizieme siecle, pour me croire autorisé à présenter à mes Lecteurs quelques traits de sa vie & quelques-unes de ses pensées & maximes.

Marc Aurele naquit l'an 121 de notre Ere, d'une famille illustre, originaire d'Espagne. Ayant perdu son pere de bonne heure, il fut adopté par son grand-pere, élevé avec grand soin, & instruit par les meilleurs Maîtres dans la Langue Grecque, l'Eloquence & la Philosophie: il préféra cette derniere science, comme la plus solide, à toutes celles qui ne servent qu'à cultiver l'esprit, & à perfectionner ce que l'on appelle aujourd'hui les talens. Il n'avoit pas atteint l'âge de quatorze ans, lorsqu'il arbora le manteau à la Grecque, qui étoit alors l'habit uniforme des Philosophes, & se conforma à la vie réguliere que menoient ceux qui affichoient ainsi la sagesse. La délicatesse de son tempérament con-

tribua à lui faire prendre ce parti. Il est certain qu'il n'auroit jamais pu soutenir la débauche, ni même les exercices violens, puisqu'il avoit l'estomac si délicat, qu'il étoit obligé d'user d'un grand régime, & de prendre tous les jours de la thériaque préparée par le fameux Galien son Médecin. Antonin, qui avoit épousé Faustine tante de Marc Aurele, adopta le jeune Philosophe, & fut presque aussi-tôt adopté lui-même, & déclaré César par l'Empereur Adrien, auquel il succéda promptement. Marc Aurele prit aussi-tôt auprès du nouvel Empereur la place que celui-ci occupoit auprès d'Adrien; il fut César, & épousa sa cousine, fille d'Antonin & de Faustine : elle portoit le même nom que sa mere. Antonin étant mort, Marc Aurele pouvoit prétendre à occuper seul le trône des Augustes, mais il voulut le partager avec Lucius Verus son cousin, autre fils adoptif d'Antonin; & quoique ce Collegue ne pensât pas, à beaucoup près, aussi sagement, & ne se conduisît pas aussi philosophiquement que lui, ils vécurent en bonne intelligence. Verus fit la guerre aux Parthes, & ils furent vaincus au bout de plusieurs années, grace à la valeur & aux exploits de Cassius,

Général des deux Empereurs, qui termina cette guerre, & força ces peuples à demander la paix : cependant, suivant l'usage de ce temps-là, ce furent Marc Aurele & Verus qui triompherent dans Rome de ces ennemis redoutables de l'Empire Romain. L'Empereur Philosophe avoit déjà deux enfans de l'Impératrice Faustine, un fils & une fille. Le fils s'appeloit Commode, & remplit, mais indignement, le trône de son pere après lui; la fille se nommoit Lucile. Dès qu'elle fut nubile, on lui fit épouser Lucius Verus son oncle. Celui-ci n'en continua pas moins ses débauches; heureusement Marc Aurele veilloit pour tous les deux à la sûreté & à la tranquillité de l'Empire, & sur-tout à ce que la justice y fût bien administrée. Il assistoit réguliérement au Sénat. Ce n'étoit point pour gêner les avis des Sénateurs, mais au contraire pour juger avec eux d'après ce qu'ils lui conseilloient de juste & de raisonnable. Il écoutoit tout le monde. Il avoit fait ériger auprès de son Palais un Temple à la Bonté, attribut précieux de la Divinité, à qui cependant on n'avoit point encore imaginé d'élever des Autels dans Rome. Il fit beaucoup de Loix fort sages; mais il y en eut quelques-unes qui ne plu-

rent pas au peuple Romain ; tels furent les Réglemens économiques dont il s'occupa, relativement aux ſpectacles : il voulut en diminuer les dépenſes, & le ſalaire des Comédiens ; il oſa même tenter d'accoutumer les Romains à ſe paſſer des ſpectacles terribles & ſanglans des Gladiateurs; mais ce peuple, duquel on diſoit depuis long-temps, qu'il ne lui falloit que du pain & des jeux, trouva très-mauvais qu'on voulût le gêner dans ſon goût : ces projets de réforme indiſpoſerent, & n'eurent pas lieu. Marc Aurele, après avoir vainement tenté de faire adopter à ſon peuple ſes principes, finit par faire cette ſage réflexion : » Il ne dépend pas des Souverains, ſi puiſſans qu'ils ſoient, de rendre les hommes meilleurs qu'ils ne ſont; il faut les gouverner avec leurs défauts, & en tirer le meilleur parti poſſible «.

Verus mourut, & Marc Aurele fit épouſer ſa veuve à un ſimple Sénateur, conſervant cependant à ſa fille le titre & les honneurs d'Impératrice. Cet arrangement parut nouveau & ſingulier au peuple Romain, quoiqu'après tout il ne faiſoit de mal à perſonne. Ce qui n'étonnoit pas moins, & paroiſſoit tirer un peu plus à conſéquence,

c'étoit l'indulgence, ou si l'on veut l'indifférence avec laquelle Marc Aurele supportoit la conduite de l'Impératrice Faustine sa femme. Ce n'étoit pas faute d'en être clairement & fréquemment averti; mais les principes de sa Philosophie ne lui permettoient pas de s'inquiéter d'un mal d'opinion, ni de troubler par la crainte d'une honte mal entendue, la douceur & la tranquillité de la vie qu'il vouloit mener. Il se consoloit, comme il le dit lui-même, des fautes que pouvoient faire les autres en faisant de bonnes actions. D'ailleurs il répondoit à ceux qui lui conseilloient de répudier Faustine, qu'il falloit donc qu'il lui rendît l'Empire qu'elle lui avoit apporté en dot.

Il avoit long-temps refusé de croire qu'Avidius Cassius, auquel il étoit redevable de la victoire sur les Parthes, conspiroit contre lui. C'étoit en vain qu'on lui disoit que cet audacieux Militaire se moquoit de sa conduite, & de son goût pour la Philosophie; l'Empereur Philosophe traitoit cette liberté de propos *grivois* & sans conséquence; mais à la fin il fut convaincu que Cassius vouloit faire révolter les Provinces & l'armée; alors il l'abandonna à la justice du Sénat, qui le dé-

clara ennemi de la patrie. Caſſius fut tué par ſes propres ſoldats, & ſa tête apportée à l'Empereur Dès que Marc Aurele eut vu ainſi tomber le chef de la ſédition, il ne penſa plus qu'à uſer d'indulgence envers la famille du coupable, & il fit don de la confiſcation des biens de Caſſius à ſes parens, malgré les plaintes & les remontrances de l'Impératrice, & du Sénat même, & brûla tous les papiers qui pouvoient indiquer ſes complices.

Marc Aurele avoit déjà atteint l'âge de cinquante cinq ou cinquante-ſix ans, & régnoit depuis plus de trente, lorſqu'il prit la réſolution de faire un voyage en Orient. Le déſir de voir la Grece, qui étoit pour ainſi dire la patrie de la Philoſophie, y entra pour quelque choſe. Fauſtine avoit voulu le ſuivre, & elle mourut dans un bourg de Cappadoce (à ce que l'on dit, de la goutte remontée). L'Empereur la pleura, ou du moins ſe conduiſit comme s'il eût perdu une femme dont il eût toujours été ſatisfait; il lui fit faire de ſuperbes obſeques, & alla même juſqu'à l'apothéoſe : on mit Fauſtine au rang des Déeſſes protectrices de l'Empire; on lui érigea des Temples à Rome & dans

dans plusieurs autres grandes Villes. L'Empereur prononça son Oraison funebre, dans laquelle il en fit tant d'éloges, que personne n'osa plus, du moins publiquement, le contredire. Cependant celle des qualités brillantes de Faustine, qui est encore à présent le plus généralement reconnue, c'est sa beauté, & l'agrément des traits de son visage. Ses médailles en or & en argent sont très-communes, & l'on ne peut douter que celle qu'elles représentent, n'ait été d'une figure également noble & agréable.

Après un voyage d'environ deux ans, Marc Aurele revint à Rome. Il quitta encore cette Capitale, pour faire la guerre aux Barbares de l'Illyrie & de la Germanie. Ce fut alors qu'il s'associa à l'Empire son fils Commode, pour l'éducation duquel il n'avoit rien négligé, mais dont le mauvais naturel n'avoit pas répondu à ses soins. Il le laissa à Rome, où, se trouvant libre & souverain, Commode donna des preuves de ses mauvaises inclinations. Cependant Marc Aurele, étant à Vindobona en Pannonie, aujourd'hui Vienne en Autriche, y tomba sérieusement malade, & sentit approcher sa fin. Il eût sans doute contemplé la mort avec

toute l'indifférence d'un Philoſophe, s'il n'avoit ſenti qu'il laiſſoit l'Empire en de mauvaiſes mains. Cette crainte bien fondée empoiſonna ſes derniers momens; il recommanda ſon fils & la République à ceux qu'il connoiſſoit les plus capables de prévenir les malheurs qui devoient arriver ſous le nouveau regne, & mourut dans la ſoixantieme année de ſon âge, l'an 180 de notre Ere. Ses cendres furent tranſportées à Rome, & dépoſées dans le mauſolée d'Adrien, aujourd'hui le Château Saint-Ange. L'on juge bien qu'il reçut les honneurs de l'Apothéoſe, dont il fut plus digne que la plupart de ſes prédéceſſeurs, & peut-être qu'aucun de ſes ſucceſſeurs. Mais comme cette eſpece de Dieux mortels, du nombre deſquels étoit Marc Aurele, peuvent être jugés comme les autres hommes, examinons pendant un moment ſi Marc Aurele, qui a été ſans contredit un grand Philoſophe, a été auſſi un grand Empereur.

Il avoit ſouvent à la bouche ces paroles de Platon : *Heureux les peuples dont les Rois ſont Philoſophes, & dont les Philoſophes ſont les Rois!* La juſteſſe de cette maxime dépend de la façon dont on entend le mot de Philoſophe. N'y a-t-il

pas une Philoſophie propre aux Souverains, & aux gens chargés de grandes adminiſtrations? Cette Philoſophie, qu'ils doivent étudier à fond, ne doit-elle pas être toute compoſée du réſultat d'un petit nombre de maximes eſſentielles & pratiques? Celle qui eſt à l'uſage des ſimples particuliers, n'eſt-elle pas inſuffiſante pour un Souverain, & celui-ci ne doit-il pas philoſopher plus en grand que le commun des hommes? Marc Aurele a été accuſé de n'avoir pas été aſſez ferme, ni aſſez adroit dans ſa conduite politique; de s'être contenté d'avoir des mœurs pures & irréprochables, mais de n'avoir pas aſſez veillé ſur celles des autres; de s'être amuſé à remplir les fonctions d'un ſimple Sénateur au Capitole, & à concerter de bonnes Loix avec d'habiles Juriſconſultes; mais d'avoir négligé les moyens de faire exécuter ces Loix, & de pourvoir aux plus grands intérêts de l'Empire. On lui fait honneur d'avoir été également bon fils, frere, mari & pere: mais cette bonté ne fut-elle pas l'effet de ſa foibleſſe, & ne dégénéra-t-elle pas quelquefois en abandon & en négligence?

Je ne peux mieux mettre mes Lecteurs en état de décider cette grande queſtion,

qu'en leur présentant quelques unes des pensées de cet Empereur, tirées de celles qu'il nous a laissées écrites en Grec, & divisées en douze petits Livres. Dans les deux derniers siecles de notre Littérature, il en a paru d'excellentes Traductions, d'après lesquelles il me sera aisé de faire choix d'un petit nombre, que j'oserai accompagner de quelques-unes de mes propres réflexions.

Quelques Auteurs ont fait honneur à Marc Aurele d'un trait qui ne fait point partie de son Livre, & que d'autres ont attribué à Trajan : on prétend qu'en faisant reconnoître un Préfet des Gardes Prétoriennes, & lui remettant l'épée, qui étoit la marque de sa dignité, il lui dit ces mots : » Recevez cette épée pour me » défendre, si je me gouverne en bon » Prince, & pour vous en servir contre » moi, si je m'écarte de mon devoir en» vers la République «. On a beaucoup admiré cette pensée, mais j'avoue qu'elle ne me plaît point du tout; c'est une espece de fanfaronnade philosophique, à mon avis très-déplacée; un bon Prince & un honnête homme ne supposent point qu'ils puissent jamais cesser de l'être. Que penseroit-on d'un Dévot, qui diroit à Dieu : *Mon Dieu, si je vous offense, je vous prie de me damner.*

Marc Aurele ſe rappelle toutes les vertus dont ſes parens & ſes maîtres lui ont donné les exemples : il paroît qu'ils lui en avoient laiſſé de très-bons ; mais c'étoient de ſimples particuliers, qui ne pouvoient ſervir de modeles qu'à un homme ordinaire, & c'eſt par les exemples des grands Rois qu'il faut inſtruire les jeunes Princes.

Dans un autre Livre, il rend grace aux Dieux de ce que la délicateſſe de ſon tempérament, & l'attention de ſes maîtres, l'ont empêché de tomber dans les excès auxquels ſe livrent ſans meſure les perſonnes d'une conſtitution robuſte, & abandonnées à elles-mêmes. Rien de plus heureux que de pouvoir ſe rendre un pareil témoignage ; mais il n'en peut réſulter aucune inſtruction utile, ſur la maniere dont les autres doivent ſe conduire.

Dans le Livre quatrieme de ſes réflexions, Marc Aurele dit : » Paſſe ta vie » tranquillement ; remets entre les mains » de Dieu tout ce qui te regarde, & ne » ſois ni l'eſclave des hommes, ni leur » tyran «. Voilà encore une conſidération philoſophique bonne pour un particulier, & qui ne vaut rien pour un Prince & pour un homme public. Il ne faut pas aſſuré-

ment qu'il ſoit le tyran des hommes, mais il faut qu'il prenne ſon parti d'être leur *eſclave*, ſi c'eſt l'être que de s'occuper ſans ceſſe à les ſervir. Tels ſont les devoirs que la Providence impoſe à l'homme public, & qui le tiennent à la place qu'elle lui a aſſignée dans l'ordre de la ſociété.

Les maximes qui ſuivent ne ſont pas ſuſceptibles de critique, mais au contraire très-dignes d'un Empereur Romain.

» Chaque homme a trois ſortes de devoirs à remplir ; ceux envers Dieu, ceux qui intéreſſent ſa propre perſonne, ceux qui regardent la ſociété. Les premiers ſont communs à tout le monde. Les ſimples particuliers ont pour principal objet ce qui les regarde perſonnellement ; mais les hommes publics doivent faire céder leur intérêt particulier à l'intérêt général «.

» On n'eſt pas moins injuſte en ne faiſant pas ce que l'on doit faire, qu'en faiſant ce que l'on ne doit pas faire «.

» Ce qui n'eſt pas utile à l'eſſain, n'eſt pas utile à l'abeille «.

» Il faut recevoir les ſervices ſans honte & ſans orgueil, & les rendre ſans peine & ſans vanité «.

» Quand on eſt eſſentiellement hon-

nête homme, on ne tire pas plus de vanité de ſa probité & de ſes vertus, que l'or, la pourpre & les diamans n'en tirent de l'éclat qui leur eſt naturel «.

» Au lieu de me mettre en colere contre ceux qui blâment la vertu, je n'en fais que rire. Les pauvres gens ne la connoiſſent pas «.

» Il y a un vers d'Euripide qui dit : *Ne prends pas d'humeur contre les affaires, car elles ne s'en ſoucient pas* ; effectivement ce n'eſt pas ainſi qu'on y met ordre «.

» On ne peut pas enſeigner ce qu'on ne ſait pas ; ainſi l'on ne peut pas gouverner les autres, ſi l'on ne ſait pas ſe gouverner ſoi-même «.

» Il faut avoir un fonds de principes prêts à appliquer dans toutes les occaſions, même dans celles qui s'offrent le plus rarement, comme les Médecins, les Chirurgiens & les Apothicaires ont des remedes & des inſtrumens préparés pour les maladies & les accidens les moins ordinaires «.

» Les hommes ſont nés les uns pour les autres ; il faut donc ou corriger leurs défauts, ou les ſupporter «.

» Le monde, & ſur-tout la Cour, eſt un

théatre toujours ſubſiſtant; il n'y a que les Acteurs & les décorations qui changent «.

» Ne te crois pas autoriſé à être méchant, à cauſe que tu as affaire à un méchant «.

» Le Philoſophe Anthiſtenes diſoit, que faire du bien & entendre patiemment dire du mal de ſoi, étoit la vertu des Rois «.

» Creuſe dans ton ame, & tu y trouveras la ſource de la vérité «.

» Un homme qui a vécu quarante ans avec un peu de bon ſens, doit avoir connu tout ce qui a été, & prévu tout ce qui ſera «.

Nous ne pouſſerons pas plus loin nos citations des Penſées de Marc Aurele; & nous ſommes obligés de paſſer de ce Philoſophe du ſecond ſiecle, au dernier de ceux dont nous avons à parler, & qui n'eſt mort qu'au commencement du ſixieme; c'eſt Boëce. Tous ceux qui ont vécu dans l'intervalle, & dont le principal eſt Julien l'Apoſtat, n'ont point eu de Traducteurs François pendant le cours du ſeizieme ſiecle.

Boëce. Boëce, le dernier de tous les Philoſophes anciens, eſt peut-être celui qui

a été traduit le premier ; car le fameux Jean Clopinel, dit *de Meun*, qui a fini le Roman de la Rose au commencement du quatorzieme siecle, a aussi écrit dans le même temps une Traduction des cinq Livres de la Consolation de Boëce, & l'a dédiée au Roi Philippe le Bel. J'en possede un très-beau manuscrit, dans lequel le texte Latin est, d'un côté, entouré d'un Commentaire dans la même Langue ; la Traduction Françoise est de l'autre. Jean de Meun a traduit tout ce qui est en prose Latine dans l'original, en prose Françoise, & quelquefois ce qui est en vers Latins, en vers François, dans lesquels on reconnoît parfaitement l'Auteur du Roman de la Rose. La Croix du Maine & Duverdier croient que cette Traduction n'a jamais été imprimée. Mais de Bure nous apprend qu'elle l'avoit déjà été deux fois avant la fin du quinzieme siecle; l'une en 1483, à Lyon; l'autre en 1494, à Paris, par Verard, *in-folio*. Nous savons qu'il y eut encore dans le quatorzieme siecle plusieurs autres Traductions de la Consolation de Boëce ; l'une avoit pour Auteur un Moine de l'Ordre des Freres Prêcheurs, nommé Frere Regnaud de Louens. L'on sait qu'elle étoit en vers

de huit syllabes, & que le Prologue du Traducteur commençoit ainsi :

Fortune, mere de tristesse,
De douleur & d'affliction,
Mettre me fites en jeunesse
Mon étude & m'intention,
De faire un Roman sur Boëce
Com dit de Consolation.

Le Traducteur marque à la fin, qu'il acheva son Ouvrage en 1336.

Une autre Traduction en vers du même Ouvrage, dont les Mémoires de l'Académie Royale des Belles-Lettres font mention, mais dont l'Auteur n'est pas connu, commence par ces Vers :

Tous ceux que fortune enivre,
Et qui de convoitise ardent,
Quand ils étudient ce Livre,
Et diligemment le regardent, &c.

Je possede une troisieme Traduction de ce Livre encore en vers, & qui ne commence point comme les deux précédentes. Le Translateur, quel qu'il soit, a fait précéder sa Traduction d'un Prologue, & l'a fait suivre d'un Epilogue. Le Prologue commence ainsi :

Celui qui bien bat les buissons,
Est digne d'avoir les moissons ;

Je répute l'engin pour vil
S'il n'eſt de lui clair & ſubtil, &c.

On lit dans l'Epilogue :

Cil qui bien étudieroit
De ce Livre-ci la ſubſtance,
Fortune point ne priſeroit,
Ne en elle auroit eſpérance, &c.

Dans tout le manuſcrit je n'ai rien trouvé qui nous indique ni l'Auteur, ni la date préciſe de la compoſition de cette Traduction ; mais l'écriture eſt du quatorzieme ſiecle. La Croix du Maine dit qu'il a vu une Traduction en vers du Livre de Boëce, dont l'Auteur s'appeloit Jean de Cis ou de This ; c'eſt peut-être celle-là. Mais la ſeule Traduction de Boëce, imprimée au ſeizieme ſiecle, eſt celle dont Duverdier fait mention, & dont l'Auteur eſt le Sieur de Malaſſis, de Mantes ; elle a été imprimée à Paris en 1578, *in*-8°. En voilà aſſez pour m'autoriſer à parler de Boëce & de ſon Ouvrage, en me reſtreignant ſur ce que je pourrois en dire, par la crainte de trop groſſir ce Volume.

Boëce étoit d'une naiſſance auſſi illuſtre qu'il étoit poſſible de le prouver dans le temps de barbarie où il vivoit, & où

les traces des anciennes familles Romaines étoient presque tout-à-fait perdues. Il s'appeloit Anicius, Manlius Torquatus, Severinus, Boëtius. Le nom d'Anicius lui venoit de son bisaïeul maternel, qui prétendoit être d'une Maison originairement Plébéienne, mais honorée des premieres dignités bien avant la destruction de la République. Il y avoit eu un Consul de ce nom, cent soixante ans avant la naissance de Jésus-Christ; un autre sous Néron, qui fut une des victimes enveloppées dans la conjuration de Pison, & successivement plusieurs autres sous Trajan, & les Empereurs ses successeurs : beaucoup furent de grands hommes. Depuis Boëce, l'on a prétendu que cette famille avoit subsisté avec gloire. Saint Benoît, qui étoit contemporain, parent, & ami de Boëce, en étoit, dit-on, & il existe un Livre de Généalogie, qui fait descendre de la Maison Anicia les plus grandes familles actuelles d'Italie, & jusques à l'auguste Maison d'Autriche. Le nom de Manlius Torquatus étoit venu à Boëce de son grand-pere, qui se disoit descendu des Dictateurs & des Consuls de ce nom, & faisoit remonter son origine jusques au temps où les Tar-

quins régnoient à Rome. Le nom de Severin étoit celui de son pere, qui avoit aussi reçu celui de Boëce par adoption. Tout ce qu'on sait de ce dernier, c'est qu'il fut tué par la propre main de l'Empereur Valentinien III, sans doute dans le temps que son fils étudioit à Athenes. Le jeune Boëce passa dix-huit ans en Grece : ce temps d'étude peut paroître bien long ; mais Boëce nous a donné la preuve qu'il fut bien employé. A son retour à Rome, il y fut généralement reconnu pour le plus instruit de tous ceux de son âge & de sa naissance. Il se maria à Elpis, Demoiselle Sicilienne du plus grand mérite, qu'il aima tendrement jusqu'à sa mort, & dont il fut aimé. Elle étoit aussi très-instruite, & Poëte.

Boëce fut élevé pour la premiere fois à la dignité de Consul l'an 487, dix ou onze ans après la destruction de l'Empire Romain, qui finit en la personne d'Augustule, l'an 476. Odoacre, Roi des Hérules, s'étoit emparé de toute l'Italie, sous le simple titre de Roi ; mais il avoit conservé le nom des dignités Romaines, usité sous les Empereurs, & même du temps de la République.

En 489, Odoacre fut attaqué par Théo-

doric, Roi des Ostrogoths. La guerre dura quelques années : enfin, en 493, le malheureux Roi des Hérules, s'étant enfermé dans Ravenne, fut forcé de se rendre à Théodoric par capitulation ; mais, contre la foi des traités, il fut assassiné dans un festin. Boëce étoit resté à Rome pendant tout ce temps-là, & y jouissoit d'une grande considération. Il avoit rassemblé une superbe Bibliotheque, composée des meilleurs Livres Grecs & Latins, dont il avoit déjà traduit une bonne partie. Le vaisseau de cette Bibliotheque étoit vaste, & les armoires ornées d'ivoire & de marbres précieux. Les manuscrits y étoient en rouleaux, qu'on appeloit Volumes, la maniere de plier le vélin ou le papier en carré, & d'en former des Tomes, Livres, ou Cahiers, n'étant point encore inventée.

Théodoric se trouvant maître de l'Italie par la mort d'Odoacre, fit son entrée dans Rome, & y fut reçu sans difficulté avec tout le respect dû aux Souverains. Boëce lui en fit pour ainsi dire les honneurs. Ce fut lui qui le harangua dans le Sénat, & qui fit son Panégyrique, sans doute avec quelque flatterie pour un vainqueur aussi redoutable ; mais avec

esprit, & ce genre d'éloquence propre aux Harangues, qui présente aux Souverains plutôt des leçons sur ce qu'ils devroient faire, que de vraies félicitations sur ce qu'ils ont fait. Théodoric y répondit avec douceur & bonté, flatta & caressa même à son tour le Sénat Romain. Il parla ensuite au peuple dans le Cirque; & après avoir fait faire des distributions de vivres & d'argent, il donna aux Sénateurs un festin, qui, suivant les Auteurs contemporains, fut de la plus grande magnificence. Il semble que ce fut Boëce qui présida à ces cérémonies & à ces fêtes. Théodoric se retira ensuite dans la ville de Ravenne sur le golfe Adriatique, où il établit le siége de son nouvel Empire. Boëce resta à Rome pendant bien des années, y jouissant toujours de la plus grande considération.

Durant ce temps, les deux fils de Boëce & d'Elpis furent élevés au Consulat, & leur pere remplit une seconde fois cette éminente place. Il composa un grand nombre d'Ouvrages, sur-tout de Traductions, ayant mis en Latin presque tous les Ouvrages d'Aristote, ceux de Porphire, & quelques-uns de ceux de Platon. Il écrivit cinq Livres sur la Musique,

dont il tira une partie des Traités de Pythagore ; deux ſur l'Arithmétique & la Mécanique, tirés du Grec de Nicomaque ; trois de la Géométrie, puiſés pour la plupart dans les Œuvres d'Euclide ; une Traduction des Livres d'Archimede ſur la Mécanique ; & de ceux de Ptolémée d'Alexandrie ſur la Géographie & l'Aſtronomie.

Les connoiſſances qu'il étala dans ſes Ouvrages lui firent tant d'honneur, que ſa réputation paſſa dans les pays étrangers. Les Rois Barbares, alliés de Théodoric, ſe firent honneur de le viſiter. Gondebaud, Roi de Bourgogne, gendre de Théodoric, étant venu à Ravenne, fit le voyage de Rome exprès pour voir Boëce, ſa Bibliotheque, & ſon Cabinet. Les machines qui compoſoient cette derniere piece, furent ce qui frappa le plus ce Roi Barbare. Il admira ſur-tout une ſphere mouvante, d'après le ſyſtême de Ptolomée, & une clepſidre ou horloge, qui marquoit les heures au moyen de l'eau. Il ne fut pas plutôt retourné dans ſon pays, qu'il écrivit à Théodoric, & le pria de lui procurer de pareilles pieces de Mécanique, qui lui ſeroient, diſoit-il, d'une grande utilité. Théodoric fit

fit écrire à Boëce une lettre très-honorable, dans laquelle, après avoir exalté son mérite & sa science, il le prie de faire pour Gondebaud, ce que celui-ci désire avec tant d'ardeur. Selon toute apparence, le Philosophe obéit, & cette complaisance lui attira une nouvelle importunité. Clovis, Roi de France, étoit beau-frere de Théodoric; il entendit aussi parler avec éloge de Boëce. Comme il aimoit passionnément la Musique, il crut qu'il ne pouvoit mieux s'adresser qu'à ce Sénateur, pour se procurer des Joueurs d'instrumens excellens. Nouveaux complimens; nouvelles sollicitations qui réussirent également. Clovis reçut des airs de Musique, composés par notre Philosophe, des instrumens fabriqués, ou du moins accordés de sa main, & des gens habiles pour en faire usage.

Au milieu de ces petits triomphes, qui devoient flatter la vanité de Boëce, il perdit Elpis, & la regretta sincérement, comme elle méritoit de l'être; il lui fit élever un beau mausolée, & composa pour elle les Epitaphes les plus honorables. On montre encore dans le vesti-

bule de Saint-Pierre de Rome, le lieu où reposent les cendres de cette Dame. Cependant après avoir passé assez peu de temps dans le veuvage, Boëce, qui étoit accoutumé à la compagnie d'une femme aimable, se remaria à Rusticienne, fille du Sénateur Symmaque, & eut encore de cette seconde femme deux enfans. La considération de Symmaque augmenta par son alliance avec Boëce, & celui-ci ne perdit rien de la sienne. Il jouit pendant plusieurs années de l'estime du public, & de celle de son Souverain.

Il remplit l'éminente place de Consul pour la troisieme fois, avec son beau-pere Symmaque. Ils étoient chargés tous deux du soin des plus importantes affaires; & pour se dérober aux importunités, Boëce alloit de temps en temps faire des retraites dans le désert de Sublac, au fond duquel étoit établi son cousin Benoît, qui s'est rendu si illustre par la fondation du plus grand Ordre monastique de l'Occident.

Ce fut là sans doute qu'il s'occupa, après avoir composé & traduit tant d'Ouvrages Philosophiques, à faire des Livres sur la Théologie. Il étoit zélé Catholique, & composa plusieurs Traités sur la Trinité,

dans lesquels il défendoit la créance orthodoxe contre les Ariens, les Nestoriens, & les Eutichiens. Théodoric & tous les Goths étoient imbus des erreurs de l'Arianisme. A la fin, ces Ecrits furent cause de la perte de Boëce, si l'on peut dire que l'on est perdu en méritant la couronne du martyre. Le zele pour la Catholicité le rendit suspect, & donna lieu aux Délateurs, dont la Cour des Rois Barbares étoit aussi remplie que celles des Tiberes & des Nérons, de se déchaîner contre lui.

Théodoric apprit que l'Empereur d'Orient, Justin, persécutoit les Ariens; les Evêques de cette Secte l'engagerent à prendre leur parti. Il voulut menacer Justin de faire autant de mal aux Catholiques en Occident, que l'on en faisoit aux Ariens en Orient; & il chargea de porter ces terribles paroles, ceux qu'il crut les plus intéressés à en empêcher l'effet, le Pape Jean I, & le Sénateur Consulaire Symmaque. Boëce resta à Rome.

Les Ambassadeurs imiterent la conduite que tint autrefois Regulus, lorsque les Carthaginois l'envoyerent faire des propositions dommageables à sa patrie. Loin de protéger l'Arianisme, ils préférerent

le ſentiment de leur conſcience, à la lettre de leurs inſtructions, & engagerent l'Empereur à anéantir, s'il le pouvoit, l'Héréſie dans ſes Etats. La Cour de Conſtantinople applaudit beaucoup à cette conduite, & on rendit les plus grands honneurs à ceux qui la tenoient. Cependant on ne pouvoit pas douter qu'ils n'en fuſſent bientôt les victimes, & c'eſt ce qui arriva. Théodoric les fit arrêter à leur retour; & comme on avoit lieu de croire que Boëce penſoit comme ſon Paſteur & ſon beau-pere, il fut traité avec la même rigueur. Chacun de ces trois grands perſonnages fut traîné en différentes priſons. Le Pape Jean mourut de langueur & de miſere dans la ſienne. Symmaque fut conduit à Ravennes, où il étoit à portée de ſe faire entendre du Roi lui-même; mais Boëce fut mené à Pavie, à trois cents milles de Rome; & dès ce moment il comprit que ſa perte étoit réſolue, puiſqu'il ne lui étoit plus poſſible d'employer, pour toucher Théodoric, ſon éloquence, qui, juſqu'à ce moment, avoit toujours été victorieuſe & efficace.

On l'avoit également éloigné du Sénat, dont il étoit regardé comme l'Oracle. Ce fut ſans doute dans l'impoſſibilité de

plaider sa cause lui-même, ni à Ravennes, ni à Rome, qu'il composa dans sa prison les cinq Livres du Traité de la Consolation, Ouvrage si estimable & si estimé, & qui donne lieu à cet article. Nous y reviendrons dans un moment, après avoir dit quelle fut la fin de l'Auteur & de Symmaque. Théodoric voulut que le Sénat instruisît leur procès, même en leur absence. Les Délateurs accuserent Boëce d'avoir voulu rétablir la République Romaine, ou du moins l'Empire, en soumettant Rome à l'Empereur Justin; d'avoir prédit plusieurs fois que Rome seroit bientôt délivrée de la tyrannie des Goths, & d'avoir pris des mesures secretes pour accomplir cette prédiction; d'avoir intercepté & supprimé des lettres écrites au Roi à Ravennes, pour l'avertir des complots qui se faisoient contre son autorité; enfin, d'avoir empêché l'exécution des ordres du Roi, qui avoit fait défenses aux Romains de porter des armes, & d'en conserver dans leurs maisons. Les malheureux restes du Sénat Romain furent au désespoir d'avoir à juger ceux de leurs membres qu'ils estimoient davantage. Ils crurent se retrouver au temps des Tiberes & des Nérons. Forcés

de prononcer, ils se contenterent de bannir ceux qu'on leur avoit déjà enlevés, voulant sans doute par-là faire sentir que ces grands hommes étoient encore moins coupables qu'ils n'avoient été punis. Mais Théodoric ne s'en tint pas à un jugement aussi modéré; il condamna à la mort Symmaque & Boëce. Ce fut les larmes aux yeux qu'Eusebe, Gouverneur de Pavie, prononça à notre Philosophe ce funeste arrêt. Nous ne pouvons douter qu'il ne l'entendît, & ne subît son supplice avec fermeté, soutenu par deux aussi grands principes que ceux de la Philosophie & de la Religion. Ce fut le vingt-trois Octobre 526, la trente-quatrieme année du regne de Théodoric. Boëce étoit alors âgé de soixante-onze ans. Il fut enterré d'abord avec assez peu d'éclat dans l'Eglise de Saint Pierre de la ville de Pavie: mais quatre cents ans après, l'Empereur Othon III lui fit élever un superbe mausolée. Silvestre II, qui étoit Pape alors, & bon Poëte Latin pour son temps, fit son Epitaphe en vers Latins, que l'on lit encore. Ces honneurs rendus à la mémoire de Boëce, n'étoient que ceux dus à un homme illustre; cependant on convient assez généralement

qu'il a été honoré comme un Saint. On trouve ſon nom dans différens Dyptiques (Catalogues des Saints). Le jour de ſa fête ſe célebre, entr'autres, dans l'Egliſe de Breſſe en Lombardie, le vingt-ſeptieme de Juillet. J'ai dit dans un autre de mes Volumes, que j'avois lu dans une ancienne Chronique, que Boëce étoit révéré ſous le nom de Saint Severin.

Symmaque eut un ſort pareil à celui de ſon gendre; mais Théodoric ne tarda pas à ſe repentir de l'injuſte traitement qu'il leur avoit fait. Il fut attaqué d'une affreuſe frénéſie, dans les accès de laquelle il crut voir dans la tête d'un gros poiſſon, qui lui fut préſenté au milieu d'un feſtin, les traits de Symmaque ou ceux de Boëce, & il expira dans cet état violent, dont on ne put jamais ſe tirer.

L'illuſtre Reine Amalaſonte, fille de Théodoric, & qui gouverna le Royaume d'Italie pendant la minorité de ſon fils, fit tout ce qu'elle put pour réparer les torts de ſon pere; elle éleva aux premieres dignités Anicius Maximus, fils ou neveu de Boëce. Ruſticienne, veuve de ce grand homme, lui ſurvécut long-temps, & eut le malheur de voir piller Rome par les Goths, en 541, ſous

le commandement de Totila. Elle eſt comptée parmi les Dames Romaines, qui furent alors réduites à l'affreuſe extrémité d'aller mandier leur pain à la porte des vainqueurs.

Le Livre de la Conſolation eſt rempli des plus belles maximes philoſophiques, qui nous ont frappés dans les Ouvrages des anciens Philoſophes de la Grece & de Rome. Elles y ſont la plupart du temps expoſées avec force & avec eſprit, ſurtout quand c'eſt en vers que l'Auteur s'exprime. Mais cet Ouvrage a eſſuyé deux grandes critiques.

La premiere eſt fondée ſur ce que dans les cinq Livres de la Conſolation, Jéſus-Chriſt & la Religion Chrétienne n'y ſont pas nommés une ſeule fois, & que toutes les raiſons que la Philoſophie perſonnifiée donne à Boëce pour le conſoler, ſont les mêmes que celles dont les anciens Philoſophes Païens faiſoient uſage; d'où l'on conclut que Boëce n'étoit qu'un Déiſte, & qu'il a négligé les motifs de conſolation tirés de la Religion révélée, qui ſont cependant les meilleurs que l'on puiſſe employer.

Il y a deux réponſes à faire à ce reproche; l'une que l'Ouvrage de la Conſolation de

Boëce, quoique poussé jusqu'à cinq Livres, n'est pas achevé; qu'il fut interrompu par la condamnation & la mort de l'Auteur. Il y a toute apparence que si Boëce avoit publié son sixieme Livre, il y eût parlé beaucoup plus en Chrétien qu'il n'a fait dans les cinq précédens. Il y prépare même dans le Livre quatrieme, en déclarant que *la lumiere de la Philosophie n'est que l'aurore d'une autre lumiere plus parfaite*, qui est sans doute celle de la Foi.

Bayle a fait à notre Philosophe un autre reproche aussi fort, mais aussi mal fondé; c'est que les objections que Boëce fait à la Philosophie, sont bien plus fortes & bien plus claires que les réponses de celle-ci. Pour justifier Boëce à cet égard, il faudroit que j'entrasse dans un examen qui ennuieroit mes Lecteurs; c'est ce que je ne veux pas faire : mais pour terminer cet article, je me contenterai de citer quelques traits qui m'ont frappé dans les cinq Livres de la Consolation.

Je trouve dans le premier, qu'un certain sage personnage, nommé Canius, ayant été traîné devant Caligula, comme coupable d'avoir été instruit d'une con-

juration, & de ne l'avoir pas révélée, répondit à l'Empereur : *Je n'en ai jamais été informé, & si je l'avois su, tu n'en aurois jamais entendu parler.* Il vouloit dire, ou qu'il auroit empêché ses amis de suivre cette affaire, s'il l'avoit jugée impraticable, ou qu'il leur auroit fait prendre de si bonnes mesures, qu'elle auroit été exécutée avant que le Tyran eût pu le savoir.

Un ancien Philosophe disoit : » S'il y a » un Dieu (vengeur), comment peut-on » faire du mal ? & s'il n'y a point de » Dieu (rémunérateur), à quoi sert de » faire du bien « ?

Le second Livre me fournit une Historiette que je ne peux m'empêcher de rapporter. Un certain homme se piquoit de Philosophie, & même de Stoïcisme : un de ses voisins voulant l'éprouver, se mit un jour à le quereller mal-à-propos, à l'injurier même, & à lui reprocher qu'il cachoit sous le manteau de la Philosophie, les vices les plus affreux, & les défauts les plus essentiels. Non, tu n'est pas Philosophe, lui répétoit-il sans cesse, tu es un coquin. Le prétendu Stoïque supporta tous ses propos avec constance & sang froid pendant plu-

ſieurs heures ; mais enfin, le querelleur étant prêt à le quitter, *de guerre laſſe :* » Adieu mon voiſin, lui dit-il douce-» ment ; j'eſpere que vous me rendrez » enfin juſtice, & qu'après avoir ſi bien » éprouvé ma patience, vous convien-» drez que je mérite le titre de Phi-» loſophe. J'étois prêt à en convenir, » répondit le voiſin, mais je retourne à » mon premier ſentiment ; puiſque tu » te vantes d'être Philoſophe, tu ne » l'es pas «.

On trouve dans le troiſieme Livre un morceau en vers Latins, qu'on regarde avec raiſon comme le chef-d'œuvre de Boëce, & qui eſt véritablement ſublime ; c'eſt un Cantique ou Hymne, que la Philoſophie elle-même engage Boëce à chanter à Dieu tout-puiſſant, éternel, unique. Ce morceau mériteroit aſſurément d'être traduit en vers François, mais il faudroit qu'ils répondiſſent à la beauté de ceux de l'original.

C'eſt particuliérement à cette occaſion, que l'on a remarqué que Boëce, en parlant de Dieu, ne fait jamais mention de la Trinité, ni même du Verbe ; nous ſavons cependant qu'il étoit fermement convaincu de ce Myſtere, & nous en avons

la preuve dans ses Ouvrages Théologiques, qui sont imprimés dans la plupart des éditions de ses Œuvres, à la suite de son Traité de la Consolation. Mais il faut se rappeler que c'étoit pour cette croyance même que Boëce étoit prêt à perdre la vie. Théodoric en avoit adopté une contraire, puisqu'il étoit Arien. C'eût été braver son Tyran, que de lui adresser un Ouvrage où le dogme Catholique eût été trop fortement établi ; & il y a toute apparence que Boëce écrivoit le Traité de la Consolation, dans l'intention, s'il en eût eu le temps, de l'envoyer au Roi d'Italie, comme son apologie.

On trouve dans le quatrieme Livre douze vers contre les guerres qu'occasionne la différence des façons de penser. Ce morceau peut très-bien s'appliquer aux guerres de Religion, & être regardé comme écrit en faveur de la Tolérance. Le dernier vers contient une maxime admirable, également philosophique & chrétienne. Voici ce vers en Latin :

Dilige jure bonos, & miseresce malis.

C'est-à-dire littéralement : » Aimez les » bons, parce que cela est juste, & ayez » pitié des méchans, car ils sont à plain-» dre «.

J'ai remarqué dans le cinquieme & dernier Livre une définition de l'Eternité, qui m'a paru grande, noble, & belle. *Æternitas est interminabilis vitæ, tota simul & perfecta possessio*; c'est-à-dire, *l'Eternité est la parfaite possession d'une vie sans fin.*

Voici tout ce que m'a fourni d'intéressant la lecture de la Vie & des Ouvrages de Boëce, que l'on peut regarder comme le dernier des anciens Philosophes.

Si je me suis arrêté si long-temps sur les Livres de ces anciens Sages, dont il existoit des Traductions au seizieme siecle, c'est que j'ai été persuadé qu'un abrégé de l'Histoire de l'ancienne Philosophie ne pourroit ennuyer le genre des Lecteurs dont je recherche les suffrages, & que d'ailleurs, voulant rendre compte des Livres de Philosophie, & de Sciences & Arts du seizieme siecle, je devois commencer par les Traductions des Philosophes anciens, parce que c'est d'après leurs principes que les modernes sont partis pour faire de nouvelles découvertes sur quelques parties de la Philosophie, telles que la Logique, la Métaphysique, la Physique, & toutes les Sciences qui en

dépendent. Certainement, quant à la morale, il étoit impossible d'aller plus loin qu'ont été les Anciens, bien entendu que je parle de la morale philosophique, & non de la morale chrétienne.

FIN du treizieme Volume des Mélanges, &c. & de la dixieme Partie de la Lecture des Livres François.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LIVRES de Philoſophie, Sciences & Arts du ſeizieme ſiecle. Page 1
Hermès Triſmegiſte. 3
Les ſept Sages. 5
Thalès. 6
Solon. 8
Chilon. 11
Pittacus. 13
Bias. ibid.
Cléobule. 15
Miſon. 17
Periandre. ibid.
Pythagore. 19
Socrate. 23
Xenophon. 36
Platon. 38
Alcinoüs. 84
Maxime de Tyr. 85
Plotin ibid.
Porphyre. 86
Proclus. 87

Jamblique. 88
Aristote. ibid.
Théophraste. 111
Démocrite. 113
Héraclite. 115
Epicure. 129
Pyrrhon. 138
Sextus Empiricus. 141
Timon. 142
Zenon & les Stoïciens. ibid.
Philosophes Latins. 151
Lucrece. 152
Cicéron. 153
Séneque. 189
Epictete. 212
Philostrate. 216
Apollonius de Tyane. 217
Plutarque. 225
Marc Aurele Antónin. 314
Boëce. 328

FIN de la Table.

ERRATA

ERRATA

Pour le Tome L, septieme Partie de la Lecture des Livres François.

PAGE 4, ligne 20, 1457, *lisez* 1497.
Page 16, ligne 28, lesquels, *lisez* lequel.
Page 17, ligne 14, Dauphiné, d'Auvergne, *ôtez la virgule.*
Page 23, *en note marginale*, *ajoutez* : Révolte & second Procès du Connétable de Bourbon.
Page 24, derniere ligne, beau-pere, *lisez* beau-frere.
Page 78, lignes 23 & 24, *Jérusalem délivrée*, lisez *Jérusalem conquise.*

N B. L'erreur dans laquelle je suis tombé à cet égard, vient d'une faute de Copiste qui se trouve dans l'exemplaire des Registres du Parlement que je possede ; mais j'ai eu occasion de constater cette faute, en parcourant les preuves des Libertés de l'Eglise Gallicane. J'ai trouvé l'Arrêt de 1595, qui fait le sujet de cet article, & c'est de la Jérusalem conquise dont il s'agit. J'ai cherché dans ma Bibliotheque l'édition en question, & je ne l'ai point trouvée ; mais ayant vu dans le Catalogue des Livres de la Bibliotheque du Roi qu'elle s'y trouvoit, j'en ai eu communication, & j'y ai lu les vers condamnés par l'Arrêt de 1595. Je les rapporterai, après avoir fait en peu de mots l'histoire du Poëme & de l'édition en question.

Le Tasse, né en 1544, composa à dix-huit ans son premier Poëme, qui est le *Rinaldo*, ou Renard amoureux ; en 1574, la fameuse Pastorale

de l'Aminte, & la même année parut la premiere édition de sa Jérusalem délivrée, sous le titre de *Il Gofredo* (Godefroi de Bouillon). Tout le monde sait que ce Poëme eut le plus grand succès, & qu'il y en eut nombre d'éditions depuis 1574 jusqu'en 1593, mais en même temps qu'il fut aussi vivement critiqué. L'Académie de la Crusca se rangea parmi les Détracteurs de ce beau Poëme, & en attaqua également la poésie & la conduite. Le Tasse, lassé de répondre en détail à ses Critiques, prit enfin le parti de refondre son Poëme, ou plutôt d'en faire un nouveau sur le même sujet, qu'il intitula *la Jérusalem conquise*. Il est divisé en vingt-quatre Chants, & parut pour la premiere fois à Rome à la fin de 1593, *in*-4°.

Il s'en fallut beaucoup que ce nouveau Poëme réussît autant que le premier, & il servit de preuve, que quand un homme d'esprit & d'imagination veut suivre une marche trop réguliere, il se refroidit, & n'enfante plus que des productions médiocres. La Jérusalem conquise feroit honneur à tout autre Auteur que le Tasse, mais il n'en a point fait à celui de la Jérusalem délivrée. Il n'y a eu en Italie d'autre édition du dernier Poëme du Tasse, que celle de 1593 dont je viens de parler; mais on convient généralement, que lorsqu'il mourut à Rome en 1595, il en préparoit une nouvelle. C'est sur des corrections manuscrites destinées à cette seconde édition, & que Abel Langelier, Libraire de Paris, prétendoit avoir reçues de Rome, qu'a été faite l'édition, qui fait l'objet de cet article, & qui fut condamnée par Arrêt du Parlement. Il est certain

que cette édition-ci est rare ; mais ce qui l'est encore davantage, c'est ce que je vois annoncé dans un petit Avertissement que Langelier a mis à la tête, dans lequel il déclare qu'il a déjà imprimé *ce brave Poëme en prose Françoise, de la traduction d'un des plus excellens personnages de notre temps.* Je ne connois point cette Traduction, je ne l'ai pas même vu mentionnée dans aucun Catalogue. Cependant ce Poëme, quoiqu'inférieur au premier, mériteroit peut-être d'être traduit, ou du moins extrait en François. En attendant que quelqu'un se charge de ce travail, je vais rapporter les vers condamnés : ils sont compris dans les strophes 75, 76 & 77 du vingtieme Chant. Ce Chant est tout entier rempli par un songe merveilleux que fait Godefroi de Bouillon, pendant lequel il se croit ravi dans le Ciel, voit la gloire de Dieu, entend le chant des Anges, reçoit l'assurance d'obtenir le Paradis, & est instruit de tout ce qui doit arriver dans les siecles futurs. La prophétie s'étend jusques au Pontificat de Sixte-Quint ; elle fait un grand éloge de ce Pape (mort en 1590), & à cette occasion parle des troubles de la France. Voici les strophes.

Nè Pio fra gli stellati eterni seggi :
Fia più di gran vittoria in Ciel contento ;
Nè di male, ch' olimpo alta pareggi,
Sisto all' opre la giù pietose intento :
Che d'aver dato alle severe leggi
Chi suo rigor contempre, e suo spavento :
Padre à Regi, e Pastor, sostegno al mondo,
Ministro a Dio, ch' in lui s'apoggia il pondo.

La Francia adorna or da natura & d'arte,
Squallida allor vedrassi in manto negro,
Nè d'empio oltraggio inviolata parte,
Nè loco dal furor rimaso integro:
Vedova la corona, afflitte, e sparte
Le sue fortune, e'l regno oppresso, & egro;
E di stirpe real percosso e tronco
Il più bel ramo, e fulminato il tronco.

Ei solo (o quanto lunge a' tempi nostri
Trascorro!) ei solo il Re può dare al regno,
E'l regno al Re: Domi i Tiranni, & i mostri,
E placarli del Cielo il grave sdegno.
E i due nipoti eletti a i lucidi ostri
Chiama, onde l'uno & l'altro in prima è degno.
Nunzi, ò Ministri e fidi, e gravi, e Baggi,
Che spargeran delle sue grazie i raggi.

Avant que de donner la traduction de ces trois strophes, il faut se rappeler dans quelles circonstances elles ont été composées. Le Tasse mourut à Rome sous le pontificat de Clément VIII. Ce Pape avoit donné l'absolution à Henri IV. Les Ultramontains croyoient cette cérémonie nécessaire, pour que le Roi de France fût en légitime possession de son trône. Henri IV & les bons François n'en convenoient pas; mais cependant ils en étoient bien aises, parce qu'elle ôtoit tout prétexte aux anciens Ligueurs & Rebelles de s'élever contre leur légitime Souverain.

Clément VIII étoit de la Maison Aldobrandin; il avoit été placé dans la prélature par Pie V, & fait Cardinal par Sixte V. Le Tasse vouloit, dans ce moment, faire la cour au Pape; c'est

tout ce que nous avons d'explications à donner ſur la traduction que l'on va lire. Qu'on ſe rappelle que c'eſt Godeffroi de Bouillon, qui, tranſporté dans le Ciel, voit ce qui doit arriver dans l'avenir le plus éloigné.

» Ni Pie (V) élevé dans les Cieux au milieu des étoiles, n'a vu avec plus de ſatisfaction les grandes victoires remportées par les Chrétiens ſur les Mahométans, ni Sixte (V) n'a été plus charmé de voir élever juſques aux nues ce ſuperbe édifice (Saint-Pierre de Rome), que ces deux Pontifes ſe ſont applaudis d'avoir élevé aux dignités un Prélat (Aldobrandin), qui, étant devenu Pape, adoucit les rigueurs des Loix, & cependant les fait reſpecter, eſt le pere & le Paſteur des Rois, ſoutient le monde, & eſt le vrai Miniſtre de Dieu, qui ſe repoſe ſur lui du ſoin de l'univers «.

» On verra alors la France, ſi bien ſervie par la Nature & par l'Art, devenue hideuſe, s'avancer en grand manteau de deuil. Aucune de ſes Provinces ne ſera exempte d'outrage & de ravage, aucune ne demeurera entiere ; ſes richeſſes ſeront diſperſées, ce Royaume opprimé, & réduit aux plus grandes extrémités. La plus belle branche de la ſouche royale ſera coupée & arrachée (Henri III aſſaſſiné), & celui qui par droit de ſucceſſion devroit en être regardé comme le tronc, ſera frappé de la foudre divine (l'excommunication) «.

» Mais Clément (VIII) remédiera à tous ces

maux ; il donnera un Roi au Royaume (de France), & le Royaume au Roi ; il appaisera pour lui le courroux menaçant du Ciel. Il envoyera (en France) ses deux neveux (les Aldobrandins), faits pour être revêtus un jour de la pourpre Romaine ; ils y seront ses Nonces, Ministres fideles & respectables : ils répandront dans ces pays les rayons de sa gloire & la rosée de ses graces «.

Il est aisé de comprendre pourquoi des vers Italiens dans lesquels il est dit, qu'un Pape a donné un Roi à la France & la France à son Roi, ont été supprimés par un Arrêt du Parlement.

Page 131, ligne 8, fille, *lisez* sœur.
Page 159, ligne 1 & 2, Bourbon, *lisez* Montmorency.
Page 184, ligne 28, Dreux, *lisez* Saint-Denis.
Page 231, ligne 10, 1483, *lisez* 1583.
Table, page 374, après la dixieme ligne, *ajoutez* Révolte & second Procès du Connétable de Bourbon.

*Fin de l'*Errata *du Volume* I.

ERRATA

Pour ce treizieme Volume.

PAGE 3, ligne 14, quand, *lisez* quant.
Page 5, lignes 17 & 18, imprimé, *lisez* imprimés.
Page 42, ligne 16, sous, *lisez* sur.
Page 43, avant-derniere ligne, *lisez* Il falloit qu'Archéanasse fût bien vieille &
Page 96, ligne 11, transporté, *lisez* transportée.
Page 125, ligne 20, *une virgule après* de lui.
Page 136, ligne 2, celles, *lisez* celle.
Page 264, lignes 4 & 5, la Médecine, *ôtez ces mots & lisez* : des poisons, d'excellens remedes.